image
not
available

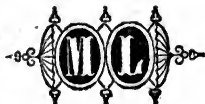

ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
SIGILLUM
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE
RI
TAS

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

MAX RADIGUET

A TRAVERS LA BRETAGNE

SOUVENIRS ET PAYSAGES



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

A TRAVERS LA BRETAGNE

DU MÊME AUTEUR

SOUVENIRS DE L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE : PÉROU — CHILI — BRÉSIL (Extrait de la REVUE DES DEUX-MONDES). — Un vol. grand in-18 (collection MICHEL LÉVY).

LES DERNIERS SAUVAGES, SOUVENIRS DE L'OCCUPATION FRANÇAISE AUX ILES MARQUISES (Extrait de la REVUE DES DEUX-MONDES). — Un beau vol. grand in-18 (collection HETZEL).

EN PRÉPARATION

UN ROMAN.

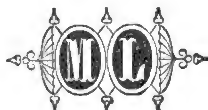
A TRAVERS

LA BRETAGNE

SOUVENIRS ET PAYSAGES

PAR

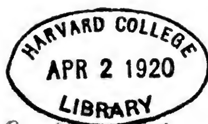
MAX RADIGUET



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1865


HARVARD COLLEGE
APR 2 1920
LIBRARY

A MON PÈRE

Pieusement je dédie ces **SOUVENIRS**

du pays natal.

Les pages qui vont suivre ont été publiées pour la première fois en décembre 1864.

Six mois plus tard, on inaugurait le chemin de fer de Paris à Brest et la ligne transatlantique de Brest à New-York.

S'il faut en croire nos prophètes les plus autorisés, ces deux événements vont changer la face de l'extrême Bretagne.

Bientôt, nous dit-on, Brest aura pris place parmi les grands centres du progrès ; les drapeaux de toutes les nations flotteront sur sa rade, autour de ses nouveaux bassins s'agitera cette popu-

lation cosmopolite, affairée, bigarrée, qui se rencontre dans tous les grands ports de commerce de l'univers; enfin Brest et le pays environnant auront perdu leur physionomie propre.

Avant que cette physionomie soit effacée, j'ai voulu en fixer ici les traits. Ne se pourrait-il pas qu'un esprit songeur et curieux, les recherchant dans quelques années, relût avec intérêt ces pages?... Si toutefois elles vivent jusque-là.

24 Juin 1865.

ERRATA

Page 40, ligne 11, que des malfaisants(1), *lisez* que malfaisants.
— 42, — 8, laryns, *lisez* larynx.
— 92, — 8, vivavicité, *lisez* vivacité.
— 138, — 2, son importances, *lisez* son importance.
— 167, — 4, pauvres nés, *lisez* nouveau-nés.
— 181, — 24, joyeuse chanson! *lisez* joyeuse chanson!...

A TRAVERS LA BRETAGNE

SOUVENIRS ET PAYSAGES

A M.... ***

Sapienti sat!

Je sais une formule prétentieuse et surannée à l'usage des lecteurs naïfs : mais pourquoi m'en servirais-je? Est-il donc bien nécessaire de laisser croire, que si je rassemble aujourd'hui les notes éparses d'une rapide excursion en Basse-Bretagne, c'est *à votre requête* et uniquement *pour vous plaire?* Non, ma courtoisie se refuse à de pareils

expédients. Je préfère reconnaître le néant d'un intérêt pour moi aussi flatteur. Je veux déclarer que si j'appelle votre attention sur ces lignes, c'est de mon propre chef; c'est tout simplement parce que vos souvenirs et votre cœur ayant toujours été fidèles à la Bretagne et à vos amitiés, j'ose espérer que le sujet choisi ne vous sera point importun, et que vous serez indulgente au narrateur risquât-il encore un aveu. — Un Gaulois assez initié aux mystères du cœur humain, Michel Montaigne, a dit que — raconter son bonheur en amour, c'est le doubler, c'est même le tripler. — J'estime que voyageurs et amoureux sont un peu de la même famille. Le confident ne leur est guère qu'un prétexte hypocrite à évoquer pour eux-mêmes les heures radieuses du passé. Je ne suis pas, je le confesse, une exception à cette règle. Seulement à défaut d'un entier désintéressement, je mets à vos pieds, vous le voyez, une franchise absolue, et pour vous en donner une nouvelle preuve, je vais essayer de prévenir certains mécomptes, auxquels vous exposerait la complaisance trop aveugle que vous apporteriez peut-être malgré tout à la lecture de ces pages.

Et d'abord — il importe que vous le sachiez, — mon voyage a duré juste un mois et je n'ai foulé

du sol breton qu'une longueur de trente-cinq kilomètres, à l'extrémité du Finistère. C'est en réalité une simple promenade, mais encore n'en ai-je pas moins eu la fortune de visiter une importante cité maritime, une ville industrielle, un village pittoresque et une vallée charmante parmi les vallées de ce pays, où il y en a tant et de si charmantes. J'ai donc vu quelque chose vous en conviendrez, surtout si j'ajoute que nulle part, en Basse-Bretagne, on ne trouverait un espace aussi limité où soit plus nettement accusé le côté plastique le moins connu de la physionomie du pays, et où se révèlent d'une façon plus saisissante les efforts que le Finistère, resté dans une sorte d'abandon relatif, tente depuis trente ans, pour secouer définitivement ses limbes et marcher de front avec les centres industriels plus favorisés, partant plus avancés. Peut-être ce mouvement se dégagera-t-il des pages qui vont suivre. Peut-être dans une peinture exacte des hommes et des choses, saisirez-vous les dernières luttes de la routine contre le progrès, des anciennes croyances contre les idées nouvelles. — La société armoricaine est comme la campagne à l'aube du jour, les sommets sont déjà en pleine lumière, à la base il n'y a plus guère de ténèbres, mais il y a encore

le crépuscule. Néanmoins on ne saurait aujourd'hui faire un pas dans le pays, sans que l'exclamation classique involontairement vienne aux lèvres, et c'est à bon droit qu'on peut s'écrier : *Quantum mutatus ab illo!* — Je n'ose pas dire que les hommes et les choses aient toujours gagné à cette transformation, mais en fin de compte, les bénéfices ont couvert les pertes et fort au-delà.

Vous ne trouverez ici rien qui me fasse soupçonner d'avoir remué la poudre des bibliothèques; — pas l'ombre d'une recherche historique. Je n'oserais invoquer la sévère Clio. Aigrie par les méchants tours que lui ont joué nos contemporains, je n'en obtiendrais sans doute qu'un coup-d'œil défiant et farouche. D'ailleurs pour se soustraire aux incartades accoutumées, elle assiste en ce moment un consciencieux, un érudit écrivain breton ; vrai bénédictin du XIXe siècle qui pourrait signer *dom* Levot certaine histoire de Brest impatiemment attendue. Ma muse est plus jeune. On l'a sinon inventée, du moins baptisée de nos jours. Elle se nomme : Fantaisie. — Ceci me dispenserait à la rigueur de vous prévenir que dans cette vallée de l'Elorn où je suis revenu après une longue absence, je n'ai pu résister au désir de glaner des impressions et des souvenirs. J'ai encore, à ce propos,

fait choix d'un titre assez élastique pour me permettre au besoin de battre à mon gré la campagne. Mais si vous voulez bien me suivre, je ferai en sorte de ne pas trop m'arrêter en chemin, comme cela m'est arrivé maintes fois dans ce pays breton, au temps de bienheureuse insouciance où l'on va du papillon poursuivi, aux mûres de la haie, et de celles-ci aux boutons d'or et aux primevères de la prairie. — Maintenant toutes précautions prises je vais si vous le voulez bien entrer en matière.

I

Pour arriver de France en Bretagne, — ainsi me parlait naguère encore un vieux recteur de Cornouailles, farouche comme un druide, inflexible comme un vieux chêne, opiniâtre comme un vrai Breton et qui mourra sans ratifier dans son for intérieur le contrat de mariage de Louis XII, — pour aller de France en Bretagne, soit qu'on suive la route de Rennes, soit qu'on prenne celle de Nantes, il n'en faut pas moins, en l'an de grâce 1862, subir trente heures de diligence, si l'on veut atteindre l'extrémité du Finistère. J'ai donc, au hasard, pris un train *express* de Paris à Nantes et j'ai fait cette partie de la route comme tout le monde, c'est-à-dire à peu près comme mes malles. Mais de Nantes où l'on quitte le chemin de fer, jusqu'à Châteaulin, où l'on prend le bateau à vapeur de Brest, j'ai montré infiniment moins de

résignation. — C'est qu'en effet, pour être juste, il faut mettre au premier rang des choses qui ont marché en sens inverse du progrès, — les diligences. Jadis elles avaient leur charme, je le reconnais, mais elles s'en souviennent si peu, qu'elles nous le font oublier et nous poussent à l'ingratitude. Aussi vais-je sans remords faire d'avance, pour nos petits neveux, l'oraison funèbre de celles qui, réfugiées en Bretagne, prétendent encore représenter l'espèce.

Les diligences auront vécu ce que vivent les jonquilles. Notre génération aura vu leur grandeur et leur décadence. On ne saurait imaginer à cette heure d'agonie, leur épuisement, leur décrépitude. Voyant approcher leur fin, ne craignant plus de rivales, elles ont déposé leurs atours et leurs engageantes façons; au-dehors plus de robe jaune armoriée, plus de ceinture écarlate et dorée qui ne nuisait pourtant point à leur honnête renom (1), plus de fanfares sous la bâche béante comme au temps où la *Royale* et la *Caillarde* — leurs familiers les nommaient ainsi — se dandi-

(1) La diligence de Nantes à Brest était alors peinte en vert; et quel vert! Elle a depuis retrouvé sa livrée jaune. On dirait qu'elle s'est parée pour mourir.

nant majestueuses à l'entrée d'une ville, apparaissaient aux provinciaux ébahis. Le dernier conducteur, revenu des vanités de ce monde, ne se soucie plus d'attirer l'attention. Il a vendu sa trompette inutile à quelque charlatan nomade. Pourtant s'il a moins de rubis au nez, moins de sang à l'oreille, moins de soutache à la veste, il accomplit toujours après le troisième *hue !* du postillon et au fil de la roue, sa voltige ascensionnelle vers l'impériale; témérité qui lui conserve l'estime des badauds.

L'intérieur de la voiture est à l'avenant. Une carcasse anguleuse troue la peau des parois. Les coussins ont beaucoup trop cédé, toute concession désormais leur est impossible. La vitre résiste dans sa gaîne, ou si elle monte entre les rainures, c'est récalcitrante et ternie par des sédiments suspects. Le store bleu que son rouleau paralysé ne rappelle plus, fasie au vent. Tout ce que la main touche est glacé par l'usage; si d'aventure elle affronte une des poches béantes et flasques, elle en sort luisante. — Les règlements s'en vont à vau-l'eau. Le premier pèlerin venu peut à l'heure du départ traiter à l'amiable dans les bureaux et obtenir une réduction sur le prix de sa place. — Pendant vingt lieues, j'ai vertueusement servi

d'étai à un guerrier qui par suite de relations trop assidues avec un spiritueux verdâtre, ronflait à lui seul comme tout son régiment. Mais l'attelage, il faut le dire, montrait une louable ardeur, sous ses harnais recroquevillés, sous ses traits rompus et rajustés mille fois ; aussi, ai-je atteint Lorient. Là, opprimé par le soleil, par la poussière, par l'insomnie et par le dévouement, j'ai jugé à propos de faire une pause.

II

J'avais à une autre époque pris de Lorient une idée trop avantageuse. Cette ville traversait mes souvenirs, blanche, claire, pimpante, coquette, et propre surtout comme une cité flamande. Or cette dernière qualité n'est pas précisément celle qu'avec justice elle pourrait revendiquer. L'entretien des rues laisse à désirer. Les maisons, basses pour la plupart, ont je ne sais quel air vieillot et ratatiné. Deux hautes tours les dominent. L'une est le clocher de l'église dans la ville; l'autre un sémaphore dans l'arsenal. La première est un immense carrelet jaune percé de fenêtres cintrées; la seconde est un cône blanc percé de lucarnes rondes. C'est tout ce qu'on en peut dire. Les édifices publics, les églises, le théâtre, sont d'un goût plus que médiocre. Je ne sais guère qu'une charmante chapelle gothique, bâtie d'hier, dans le

principal faubourg, qui réjouisse la vue par l'élégance de ses flèches et de son portique ; par les ciselures légères de son ornementation extérieure. Le public pourrait bien compromettre le Benvenuto de ce bijou, en s'obstinant à trouver des ressemblances contemporaines aux péchés capitaux grimaçant sous la frise. — J'aurais voulu visiter l'arsenal maritime, mais on n'y entre qu'avec une permission, ou déguisé en ouvrier. Les gendarmes qui font le service à la grille d'entrée sont, pour les habits noirs, farouches comme s'ils gardaient les Hespérides. — De vertes allées d'arbres, ormeaux ou tilleuls, bordent les places de Lorient et ombragent ses quais. Une riante promenade lui fait une ceinture. Des avenues profondes rayonnent vers tous les points de la campagne environnante, sa principale séduction. Les habitants, du reste, recherchent avec passion la verdure et les fleurs. Sitôt que les premières feuilles cachent les premiers nids, tout citadin qui ne possède pas une campagne, émigre à certaines heures du jour vers un petit carré de terre voisin de la ville et délimité par des planches vermoulues, des douvelles de futailles, de vieux pans de lambris encore hérissés de clous et autres éléments hétéroclites de démolitions. Dans ces

enclos, grands comme la main, on cultive quelques fleurs, on récolte quelques fruits. On peut surtout, à travers la cloison illusoire, étudier pour se distraire les mœurs du voisin. C'est ainsi qu'un jour il m'a été donné de voir Brizeux dans son parterre de Kerentrech. Sombre, triste et songeur, laissant errer à l'aventure une pensée qui, à coup sûr, ne tendait pas à cette heure vers des horizons fleuris; il faisait crier le sable d'une petite allée sous sa marche inégale, capricieuse; brusque parfois, parfois pleine d'hésitation et d'arrêts subits : véritable marche de conspirateur, celle de Catilina telle que la dépeint Salluste. A quoi songeait-il à cette heure, le chantre des idylles bretonnes? Ce n'était assurément pas à *Marie*, « cette grappe du Scorf, cette fleur de blé-noir », qu'il nous a tant fait aimer. — Cette fois encore j'ai revu le jardinet du poëte. Nul pas n'en troublait la solitude, les oiseaux chantaient et picoraient la vigne, mais le doux songeur, hélas! n'y était plus et n'y devait plus jamais revenir!

III

La société de Lorient, — je le tiens de bonne source, — est gaie, avenante, hospitalière. Elle est avide de plaisirs et passe volontiers du salon à la fête champêtre, pour revenir à des jouissances d'un ordre plus raffiné. Ce qui surtout la caractérise, c'est un esprit artistique vivement accusé. J'ai pu m'en convaincre en visitant son principal cercle qui offre un genre de physionomie fort imprévu. Outre les salons de lecture et les billards accoutumés, on y trouve une sorte d'atelier où des artistes, amateurs pour la plupart, se rassemblent parfois pour travailler d'après un modèle. Les lambris de ce local qu'on nomme : *le bouge*, sont tapissés avec les charges fort originales de tous les sociétaires. On dirait une succursale du Panthéon-Nadar et l'ingénieux artiste ne désavouerait pas, j'en suis sûr, bon nombre de croquis où se révèlent

des crayons énergiques, exercés, spirituels. — Un volumineux album fixé sur un cadre en bois de chêne, reçoit aussi les élucubrations en vers et en prose qu'on veut bien lui confier. Pour quelques noms rayonnants, bien des noms obscurs sans doute, ont apporté leur contingent à cette macédoine littéraire, qui néanmoins supporte avec avantage un examen attentif. Les membres du *bouge* montrent qu'ils connaissent la valeur de leur trésor. Pour le mettre à l'abri d'un rapt, ils ont bardé le cadre de clochettes babillardes, comme un chapeau chinois. Un larron n'y saurait toucher sans sonner le tocsin et devenir son propre dénonciateur. — Toute une cloison du *bouge* se compose de panneaux mobiles ouverts sur une vaste salle consacrée à des soirées littéraires et musicales. Poëtes, musiciens et chanteurs sont sûrs qu'un auditoire attentif et sympathique ne leur fera jamais défaut. Dans cette réunion du reste, bien qu'on soit en public, on ne cesse pas d'être à peu près en famille ; aussi des hommes graves et chauves briguant les succès de Levassor, se donnent-ils parfois la satisfaction d'aborder la chanson burlesque, le visage enrichi d'un nez en carton peint.

Au moment où je remontais en diligence, la

population entière se rendait à la fête d'un village voisin. Il ne restait plus dans la ville que les maisons et quelque factionnaire mélancolique, se promenant avec son ombre le long d'un mur. — Des femmes élégantes, sveltes, et de fort bon air, s'en vont appuyant leurs pâles langueurs, au bras d'un cavalier qu'elles mettront sur les dents au premier bal, et leur jupon traînant soulève des tourbillons de poussière. Des *artisanes* pimpantes, pied leste, œil mutin, bonnet au chignon, rose à la joue et cœur sur la main; des campagnardes, visage hâlé, sous une capeline d'indienne fleurie que protége souvent je ne sais quel taffetas gommé d'un jaune odieux, se détournent sur toute la ligne pour voir passer la voiture, et tandis que *in petto* je constate que Lorient recèle les plus jolies blondes de Bretagne, mon voisin proclame à haute voix qu'on y mange les meilleures sardines confites de l'univers.

IV

Cependant la foule s'éparpille, les maisons du faubourg s'espacent, nous ne rencontrons plus sur leurs volets ces larges ronds blancs semblables à des cibles, qui servent d'enseignes aux marchandes de crêpes. Les passants se font rares, et peu à peu la route devient déserte. Bientôt un poteau nous indique la limite du Morbihan et du Finistère, et deux heures après nous traversons Quimperlé. — C'est une petite ville riante, fraîche, humide, qui peint ses maisons en fleur de pêcher et les charrettes de ses maraîchers en bleu de ciel. Comme une nymphe elle a les pieds dans l'eau et le front dans le feuillage. Nombre de maisons portent au sein un bouquet. Des gerbes vertes aux nuances variées leur font de gais panaches. La vigne, le

chèvrefeuille, les rosiers, toute la famille des plantes vagabondes, encadre les façades, suspend ses mille festons aux terrasses et verse des senteurs partout. La rivière agile et transparente court avec des frisselis joyeux le long des parterres et ses bords retentissent du caquet des blanchisseuses et du bruit sonore des battoirs. — L'attelage de nouveau s'élance; la voiture brûle le pavé, nous voilà dans la campagne. Une campagne monotone, où, dressés le long des clôtures, se tordent noirs, sur le fond rouge du couchant, des arbres ébranchés de tournure sauvage et fantastique. — Vers minuit les deux flèches géantes de la cathédrale de Quimper, profilent sur un pan éclairé du ciel leur fine silhouette; un instant après la voiture traverse avec fracas des ruelles obscures, puis elle s'arrête haletante comme une poitrine essoufflée.

Pendant qu'un voyageur, dans le compartiment voisin, s'étire et à travers la mince cloison me repousse le dos, je regarde, j'écoute, et je parviens à reconnaître que nous sommes sur un quai, tout près d'un pont dont les piles sont heurtées par le courant. C'est tout ce que j'ai vu de Quimper, berceau de Fréron, ce Zoïle de Voltaire, dont un écrivain a tout récemment rétabli avec habileté la

véritable physionomie (1); aussi n'ai-je pu me rendre compte du sentiment qui animait Brizeux, lorsque, traversant cette ville, il déchirait et jetait dans l'Aven la fable du *Charretier embourbé*.

Jean Lafontaine alors je t'arrachai
Un noir feuillet de malice entaché;
Aux flots bretons va feuille champenoise!...

Trouvait-il indignes du poëte deux vers dont l'euphonie laisse en effet beaucoup à désirer?

On sait assez que le destin
Adresse là les gens, quand il veut qu'on enrage...

Ou bien cette boutade avait-elle effarouché ses susceptibilités bretonnes? — S'il est vrai qu'au temps de La Fontaine, Quimper fût un de ces lieux de retraite, où le Roi Soleil, à son caprice, envoyait ses satellites en disgrâce, méditer sur l'instabilité des grandeurs humaines et des faveurs royales; il me semble naturel qu'un pareil destin parût dénué de charmes au commensal de Fou-

(1) M. Monselet. — M. du Chatellier a aussi publié une curieuse et intéressante étude sur Fréron et sa famille, avec lettres et documents inédits.

quet, au *fablier* de Mme de la Sablière, comme disait Rivarol. Je sais au reste encore aujourd'hui, dans le département, deux sortes d'individus qui volontiers se dispenseraient aussi du voyage, bien qu'il soit moins long et moins pénible qu'au siècle passé. Ce sont d'abord les gens arrachés à d'importantes affaires pour siéger souvent un mois comme jurés dans ce chef-lieu fastidieusement situé aux confins du Finistère, et les criminels qui y passent pour aller à Cayenne — en vertu du proverbe : Tout chemin mène à Rome. — J'ai été bientôt dispensé de chercher un prétexte à l'action de Brizeux. En effet, le bruit des roues et des grelots de l'attelage s'est pris à accompagner, avec une agaçante opiniâtreté, une polka *odieuse* (ne fais-je point ici un pléonasme ?) qu'un orgue de Barbarie m'avait mis en tête à l'heure du départ et que me chantait un implacable caprice de ma mémoire, tandis qu'une vision sans merci faisait tourbillonner le personnel sans goût, sans grâces et sans oreilles sur lequel cette danse vulgaire ne manque jamais d'exercer son magnétisme. L'obséquieux orchestre en question, m'a plongé dans une sorte de torpeur somnifère, durant laquelle j'ai parcouru sans m'en douter trente ou quarante kilomètres, et quand le tintamarre de la voiture

prenant le pavé de Châteaulin m'a fait rouvrir les yeux, nous roulions au soleil, sur la berge droite du canal de Bretagne. — La cloche d'une chapelle assise au sommet d'une colline verdoyante appelait à la messe du matin les fidèles. Ceux-ci gravissaient à la file un sentier de chèvres ciselé en zigzag au flanc de cette colline assez pittoresquement accidentée de forme et de couleur pour servir de toile de fond à une féerie. Le canal de Bretagne traverse, entre des peupliers raides comme des cent-gardes formant la haie, la partie importante de la ville qui s'étend le long des quais. Des escarpements chevelus, hérissés, fourrés de broussailles ; des montagnes de schistes, arides et d'un bleu sinistre, surplombent et semblent écraser encore par leur masse imposante les constructions voisines. Ces montagnes profondément éventrées, et la croupe couverte d'écailles miroitantes au soleil sont les ardoisières que la ville de Châteaulin effeuille sur le département tout entier. On voit au bord de l'eau, rangées en longues files et contrariant les hachures de leurs tranches, les minces plaques du schiste prêtes pour l'exportation.

La voiture s'arrête. — Accoudée à une fenêtre basse, une brune fort piquante, appartenant à la fleur de la société encore primitive de l'endroit,

cause sans façon à travers la rue avec un monsieur à lunettes. En moins d'un instant nous sommes initiés à de touchants détails de ménage. Elle nous apprend qu'elle vient de *sanger (sic)* ses rideaux et de faire un *jus*, parce qu'elle attend de la *compagnie*, qui doit arriver *de belle heure*. Elle veut bien nous confier en outre qu'elle a lu *Madame Bovary* deux fois, et que M. X***, dans l'éminente position officielle qu'il occupe à Châteaulin, fait preuve de sagesse en ne se mariant pas... Le reste de la phrase se perd au milieu d'un bruit de ferrailles disloquées, — c'est la voiture qui nous emporte, et je me résigne à ignorer à jamais sans doute le motif qui conseille le célibat à cet intéressant fonctionnaire.

Nous roulons au bord de l'eau sur un terrain plan, uni comme une allée de jardin et bleu comme une ardoise. Nous laissons de temps à autre sur notre gauche une écluse et son barrage, où gronde avec fracas le tonnerre des eaux fumantes et nous gagnons bientôt la charmante bourgade de Port-Launay, bâtie au point où la rivière de Châteaulin devient accessible aux navires d'un certain tonnage.

V

Le bateau à vapeur attend au quai, il hennit comme un hippocampe et souffle sa fumée comme un cachalot. Nous suivons avec ivresse nos bagages de la diligence sur le pyroscaphe. Une cloche sonne le départ, le capitaine hèle le mécanicien, celui-ci fait fonctionner la machine, les roues pataugent avec bruit, nous filons entre deux haies de roseaux tordant leurs lames vertes dans le remous comme sous une violente raffale, et çà et là, éclate à travers cette furieuse mêlée de dards, l'éclair nacré d'un poisson qui bondit effarouché au bruit insolite de notre passage. — Tandis que le bateau suit les contours de la rivière encaissée entre des collines d'aspect assez monotone, sous leur épaisse toison de taillis, le personnel de mes compagnons de voyage fixe mon attention. Ce sont des séminaristes lisant leur bréviaire, des sœurs

de charité égrenant leur chapelet, et deux ou trois touristes vêtus avec ce capricieux laisser-aller qu'autorise la qualité accidentelle de voyageur. — Il en eût été là, comme un peu partout, si parmi ces physionomies benoîtes ou triviales, ne m'était apparu un suave profil de jeune fille; un de ces types de pureté incompris du vulgaire et dont le pinceau du Cimabué ou le ciseau d'Antonin Moine révèlent surtout le charme d'exquise poésie, sous le galbe délicat et grêle de leurs vierges adolescentes.

Elle avait l'enfant blanche et blonde,
Des cheveux souples comme l'onde,
Blonds comme la fleur du genêt (1).

Mais ce n'est assurément pas pour elle que le poëte a dit : « Le blond, c'est la couleur fatale ! » Une expression de douce sérénité, de chaste et virginale candeur l'illuminait comme un nimbe et montrait assez qu'elle n'avait pas encore affronté l'atmosphère des cités populeuses et les souffles orageux de la vie mondaine. Tandis qu'en la voyant je songeais à ces élues qui, le rameau vert ou le

(1) Laurent Pichat *(Chroniques rimées)*.

lys à la main, traversent les apothéoses aux accords des musiques aériennes et des chants célestes.... — Elle vient de Quimper, fit quelqu'un auprès de moi. Soudain le motif de l'indignation de Brizeux me fut révélé, et je m'y associai de toute mon âme. — Cette angélique créature ne pouvait en effet venir que d'un Paradis. — Le soleil « la regardait », comme la Sunamite du Cantique; mais ce furent nos regards à nous qui lui causèrent un véritable malaise. Je le compris à la vague expression de contrainte qui plissa son front. Aussi bientôt elle se leva et, avec une grâce ineffable, avec des mouvements d'un rhythme harmonieux, elle se réfugia dans la chambre. Alors seulement je me retournai vers le paysage.

VI

Les collines continuaient à se succéder; abaissant les unes leur croupe ombragée de chênes, étalant les autres leur culture aux délimitations géométriques. La journée était radieuse. Tous les chants du matin, toutes les fraîches odeurs de la feuillée, toutes les harmonies rurales remplissaient l'air. Des laboureurs, le menton sur leur bêche, des bœufs à moitié enfouis dans les herbes aquatiques, regardaient passer d'un œil étonné et stupide le gigantesque buffle qui s'avançait pataugeant et soufflant sur l'eau, tandis que des poulains moins confiants bondissaient effarés à travers les palus. — Un brusque détour de la rivière nous mit à l'entrée du havre de Landévennec où l'on conduit, pour éviter l'encombrement du port de Brest, les vaisseaux désarmés. A voir cette longue et imposante file de navires silencieux, revêtus de l'enduit blanc qui atténue l'action nuisible des rayons so-

laires, on dirait ces vaisseaux fantômes des légendes maritimes. Le moine de Landévennec, bloc de granit qu'un caprice de la nature a taillé en capucin revêtu d'un froc, se dresse au bord de l'eau comme le meneur ou l'exorciste du fantastique convoi. Sur notre gauche et à la base des collines qui, s'évasant comme un entonnoir, enserrent la baie, nous laissons un charmant petit village, avec un clocher à jour où l'on voit les cloches se démener joyeuses pour annoncer aux échos d'alentour l'avénement d'un nouveau chrétien.

.... « Cloches de mon pays sonnez, — et faites savoir à tous qu'un petit ange blanc est de retour sur notre terre ! — Les cloches sonnent gaiement, mais l'enfant pleure. — Dis, pourquoi pleures-tu de la sorte, enfant ? —

» Ton père est si joyeux et le temps est si beau ! — Tout le long du chemin le rossignol et l'alouette — chantaient si bien sur ton passage ! Dans la haie, dans les prés — ce n'était que chansons et fleurs qui parfumaient !

» Regretterais-tu donc petit enfant d'être venu au monde ?... — L'enfant ne dit mot mais il pleure toujours : — et les cloches sonnent, et le prêtre chante *Te Deum laudamus*... — et personne ne s'inquiète des pleurs de l'enfant (1). »

. . . .

(1) Traduction libre.

Bientôt disparaît le clocher, bientôt s'éteint la sonnerie qui m'a remis en mémoire ces strophes d'un poëte inconnu (1), puis s'éloignent aussi les rives ombragées. Enfin, après avoir longé des côtes schisteuses d'un gris maussade, recouvertes d'une verdure rigide, brûlées par l'âpre vent des mers, et néanmoins n'offrant pas le plus mince filet de terre végétale que la culture ne l'utilise, nous sentons aux balancements du navire que nous sommes sur la limite où expire la houle solennelle de l'Océan.

Bientôt la rade de Brest s'ouvre immense. Nous y faisons notre entrée abandonnant sans regret les côtes arides. Le paysage change d'aspect. Au bord de l'immense plaine dont nous occupons à peu près le centre, Brest à l'étroit dans sa ceinture de murailles, avec la verdure veloutée de ses

(1) Elles sont de M. F.-M. Luzel, poëte breton. Je viens de l'apprendre par la récente publication du volume qu'il intitule : BEPRED BREIZAD. La vie bretonne avec son charme de simplicité primitive, le pays breton avec ses senteurs agrestes et ses mélancolies, se trouvent tout entiers dans ce frais bouquet d'idylles et d'élégies humide de rosée ou trempé de larmes. Je me plais à signaler dans le livre de M. Luzel *Mona, Fanchik et Janik, une Chanson de Kloarec, Soir d'été,* comme de petits modèles de grâce naïve et de sentiment.

promenades, éparpille au loin ses faubourgs et ses ouvrages militaires. A l'est un bras de mer va s'unissant avec une rivière former à douze milles dans la campagne le port de Landerneau. De l'est à l'ouest en passant par le sud, c'est-à-dire de la pointe de Plougastel, ce jardin potager du pays environnant, un demi-cercle de collines cerne la rade, étalant sur le ciel et sur l'eau des contours et des plans dont les formes et les couleurs s'accusent ou s'effacent suivant le jeu des nuages. La croupe de Menehom, ce point élevé des montagnes d'Arès, qui s'ébauche à l'horizon du levant, un bouquet d'arbres, la flèche aiguë d'un clocher, la maçonnerie d'un fort, les caprices de la lumière surtout, rompent seuls le morne aspect de ce bourrelet régulier qui vient aboutir au côté méridional du goulet. Un phare et des batteries bordent l'étroit vomitoire de cette immense arène où sur un emplacement de cinq lieues de surface peuvent dit-on prendre mouillage cinq cents navires de premier rang. — Ce jour-là on en comptait quatre en tout. Le vaisseau le *Borda*, école navale des futurs officiers de marine, un stationnaire et deux corvettes, l'une affectée à l'instruction des élèves du *Borda*, l'autre à celle des matelots.

Nous laissons à notre gauche la batterie du fer-à-cheval, à notre droite le château de Brest, sombre trapèze de murailles et de tours dont la plus culminante porte le nom de César parce qu'elle fut dit-on bâtie par un de ses lieutenants, — Labiénus, venu par terre avec une légion suivant les uns, Brutus venu par mer avec une flotte suivant les autres; — nous nous frayons un passage à travers un essaim de barques, de barquettes, de navires de toutes les formes croisant sur le ciel en hachures capricieuses comme des jonchets leurs mâts et leurs manœuvres et nous touchons enfin au quai.

VII

Brest, ou du moins la seule partie de la ville qu'il m'ait été donné de connaître, la seule qu'on soit, ce me semble, appelé à parcourir, vécût-on à Brest sa vie entière, est circonscrite au nord par l'arsenal; au sud, par le Cours-d'Ajot; à l'ouest, par la rivière Penfeld; à l'est, par la place de la Liberté. Elle est bâtie sur un plateau légèrement incliné de l'est à l'ouest. Les bords de ce plateau s'affaissent parfois, avec une telle brusquerie et de telles différences de niveau, que le faîte des maisons de la partie basse ne vient pas à la cheville des plus chétives bicoques voisines bâties en contre-haut. Des rampes inclinées en montagnes russes, des escaliers s'élevant en zigzag, où se dressant raides et d'un seul jet comme celui de *la Tentation*, de vertigineuse mémoire, d'étroites et nauséabondes ruelles où le sol parfois unissant

la rampe à l'escalier force le passant à descendre deux marches tous les cinq pas, conduisent du plateau supérieur vers les quais, l'arsenal et les rues qui l'avoisinent. Entre ces régions de niveau si brusquement inégal, d'autres communications existent encore. Le hasard seul nous les a révélées. Ce sont des passages mystérieux qui grimpent et circulent à travers deux ou trois maisons hautes. Pour peu qu'on s'y aventure, on touche avec la même défiance du pied et de la main les marches et les rampes d'escaliers sans jour et sans air; on traverse des galeries de bois vermoulu, des corridors sinistres, aux exsudations fétides et malsaines. On voit sur des paliers qui se succèdent et se contrarient, s'ébaucher dans l'ombre les portes de réduits suspects, jusqu'au moment où le jour éclairant l'extrémité d'un couloir indique le terme de cette laborieuse ascension. Les combles de la maison par où l'on est entré, aboutissent juste au rez de chaussée de celle par où l'on sort. — Le tracé du reste de la ville offre des rues et des constructions suffisamment rectilignes pour défier la censure ou la louange. Sur le côté des voies principales un pavé oblique et poli menace l'équilibre du passant. Les seuls trottoirs que je connaisse se trouvent précisément dans les lieux où l'herbe

croît en paix. Leur utilité du reste serait contestable. Ici, le piéton n'a jamais à redouter les voitures, et grâce à la déclivité du terrain, Brest est la ville la plus propre que je sache (1). Si une ondée violente transforme les voies rapides en torrents et en cascades, un souffle de vent, un rayon de soleil, suffisent à rendre les pavés blonds et nets comme les galets d'une grève.

L'administration municipale a laissé envahir le quartier le plus central et le plus agréable de Brest par des établissements dont le personnel semble fait pour rester autant que possible étranger aux choses du dehors. On aurait donc pu avantageusement pour la cité et sans grave préjudice pour eux, reléguer ailleurs l'hospice civil, le lycée, le refuge des Madeleines repenties, et cinq ou six autres maisons religieuses. Le silence et la paix indispensables au travail, à la méditation et à la prière, doivent y être fréquemment troublés par les fanfares militaires, le commandement des manœuvres et le bruit des armes de la promenade voisine. Ce sont là sans doute de précieux agents de distraction pour rendre plus méritoires le recueil-

(1) Récemment des trottoirs ont été établis dans deux rues. Une ligne d'omnibus et un service de voitures fonctionnent aussi depuis un an.

lement et les austérités de la retraite, mais je ne puis croire que de pareils motifs aient été pris en considération par les pieux fondateurs de ces établissements.

Brest malgré son importance n'a pas un seul édifice qui lui fasse honneur. Ils sont lourds et d'un piètre goût. Ils affectent la solidité à défaut d'élégance. L'éternel style grec les caractérise pour la plupart. Tels sont le Théâtre, le Tribunal civil et la Bourse. La Halle est une massive lanterne magique. Une seule façade, celle de l'église Saint-Louis, offre sans s'en douter la forme moins vulgaire et plus étonnante d'un trophée musical. Sa tour cylindrique se dresse comme une clarinette sur une lyre accostée de deux métronomes. Au commencement du siècle on avait adopté pour les fontaines publiques de la ville je ne sais quel style funèbre uniforme. Une sorte de sarcophage soudé à la muraille se vidait par un robinet. C'était ingénieusement lamentable à voir. Mais je me demande s'il faut applaudir à la hardiesse des novateurs qui, récemment chargés d'établir des fontaines, ont remplacé le cénotaphe par une série de niches étroites, dont la forme et la disposition provoquèrent avec justice au début les plus singulières méprises.

VIII

Malgré son mur d'enceinte, Brest en fait de promenades n'a rien à envier aux villes qui ont leurs coudées franches et s'étendent librement en plaine. La place du Château est vaste, celle de Latour-d'Auvergne et du Champ-de-Bataille occupent avec leurs vertes allées une notable partie du centre élégant. Le Cours-d'Ajot peut compter au nombre des plus belles promenades de France. Quatre rangées d'ormes séculaires abritent de leurs arceaux de verdure cette longue terrasse ouverte sur la rade. On y vient chercher aux heures torrides le bienfait des ombrages, le parfum vivifiant des brises marines et l'imposant spectacle de cette mer aux aspects infinis, aux caprices effrénés, aux féeries perpétuelles. — Des marbres de Coysevox ornent l'extrémité de l'avenue principale. Celui du levant représente Neptune chevauchant

un hippocampe. Le dieu, sans souci des clameurs désespérées de sa monture rendue, la harcèle encore de son trident. L'autre est une naïade qui porte les attributs de l'abondance et s'appuie à l'urne d'où s'épanche l'onde fertilisante. Le ruisseau personnifié par un enfant se joue à ses pieds, auprès d'une urne plus petite, parmi des grappes et des fleurs tressées en guirlandes. La beauté énergique et farouche du dieu est, dit-on, fort appréciée des connaisseurs. Mais toutes les préférences des soldats qu'on exerce au maniement du fusil sur la place voisine, m'ont paru acquises à la nymphe qu'ils viennent admirer entre deux charges en douze temps. Je partage leur sentiment. Celui des gamins de la ville est que ce dernier groupe particulièrement, placé loin de toute surveillance, réunit les conditions requises pour servir de cible (1). Aussi la statue lapidée sans

(1) Quatre statues, de Coysevox et de Coustou, furent données à la Ville de Brest sous le Consulat. Deux sont sur le Cours-d'Ajot, celles dont nous venons de parler; la troisième orne un quai de l'arsenal maritime, c'est une Amphitrite; la quatrième était une Diane chasseresse dont les projectiles ont fait un bloc informe; on a dû l'enlever de la place qu'elle occupait au centre de la Ville pour la reléguer dans une cour de la Mairie où elle gît actuellement.

relâche est-elle jaspée de cicatrices. Déjà il y a peu d'années, M. Suc, un sculpteur breton, avait dû refaire à la pauvre mutilée un nez, des doigts et un pied. Cette réparation ne fit qu'irriter la manie des inconoclastes de hasard. En effet, quand on a dernièrement nettoyé le marbre verdi par le climat humide, le pan relevé d'une draperie contenait une collection de projectiles à remplir un boisseau. Quelqu'un a dit avec raison que les singes sont les plus spirituels des animaux malfaisants. Les bipèdes dont je parle ne sont que des malfaisants (1).

IX

La physionomie des rues commerçantes n'a aucun caractère particulier. On y rencontre les riches montres vitrées, les étalages séducteurs que comporte une cité importante. Aux environs du port seulement quelques boutiques me semblent timbrées d'un cachet spécial. Leur devanture est en quelque sorte cuirassée de chapeaux aussi durs et aussi vernis que de la faïence, aussi incommodes que ce plat de cuivre, armet de Mambrin illusoire, dont se coiffait l'ingénieux hidalgo de la Manche. On chercherait en vain pour des gens habitués à vivre au vent, un chapeau plus désagréable. C'est pourtant la coiffure ordinaire des marins de la flotte. — Des paquets de rubans noirs, portant tous les noms mythologiques des navires, imprimés en or, flottent, destinés à orner les susdites coiffures, pêle-mêle avec des cravates rouges, des foulards à fleurs et des étuis de fer blanc suspendus à des lacets roses. Tout marin congédié fait d'ordinaire une pause dans ces boutiques. Après avoir acheté

un chapeau neuf, il s'empresse d'égayer la sévérité de la tenue réglementaire par une cravate aux couleurs véhémentes; il loge dans l'étui de fer blanc qui lui bat la hanche la feuille de route où il puise le prétexte de ses incartades et, la canne à la main, escorté d'une demi-douzaine de camarades qui chantent faux à faire grincer des dents à une scie, — les laryns bretons étant réfractaires aux lois de l'harmonie, — il se dirige vers ses foyers, non sans faire étape à tous les cabarets du faubourg. Le petit commerce dont je parle occupe conjointement avec des tavernes-épiceries de bas-étage qui rappellent les *pulperias* espagnoles, le rez-de-chaussée de la rampe des Sept-Saints. Cette voie rapide et encaissée, relie le sud de la ville au port marchand. Quelque attelage le gravit sans cesse, traînant un lourd chariot encombré de colis. Des chevaux suants, soufflants, les muscles tendus par de suprêmes efforts, râclant avec un fracas de fer ce pavé où leur sabot ne peut trouver prise, tressaillant sous l'énergie brutale des excitations assaisonnées d'une véritable fusillade de coups de fouet, telle est, entre autres désagréments, la scène pénible à la vue et à l'ouïe qu'offre à toute heure la pente ardue qui aboutit aux quais du commerce.

X

Le port s'étend du sud au nord sur une rivière ; — la Penfeld. Commencés vers 1681, les magnifiques travaux qui consistèrent surtout à creuser le lit de la rivière et à élargir ses rives à travers des escarpements rocheux, ont eu pour résultat le premier arsenal maritime de France. Les navires marchands occupent avec ceux de l'Etat l'espace compris entre les ouvrages militaires placés à l'embouchure de la Penfeld et le ponton qui surveille l'entrée par eau de l'arsenal. Les quais de la rive gauche bordés sur cette longueur par les maisons de Brest, ceux de la rive droite où se dresse en amphithéâtre un vaste quartier isolé de la ville, nommé Recouvrance, sont particulièrement voués au commerce. Dans cet étroit espace des navires de toutes les formes, de tous les ton-

nages, placés bord à bord, se pressent, se coudoient, se frictionnent. Ils ne sauraient se mouvoir, se déplacer, sans devenir fastidieux, parfois même hostiles à leurs voisins, et pour peu qu'une manœuvre importante s'accomplisse au milieu des nombreuses barques qui sillonnent la Penfeld, elle occasionne une préoccupation générale. Le commerce, on le voit, n'a pas de port spécial. Une pure tolérance de la marine militaire lui a ouvert et lui permet l'exercice du lieu exigu affecté à ses opérations. — Cet état de choses était trop préjudiciable à Brest pour que de nos jours il pût durer. On pensa que mise à même de profiter des avantages qu'offrent sa situation géographique et sa rade exceptionnelle, Brest était appelée à rivaliser un jour avec les cités maritimes les plus commerçantes de l'Empire. Aussi la question d'un port marchand à ouvrir, décidée en principe, fût-elle mise à l'étude, agitée, passionnément débattue, et tandis que les partisans des divers projets exécutables dans la rade de Brest se livraient corps à corps à une lutte des plus acharnées, l'artillerie à longue portée des autres ports maritimes tels que le Havre, Bordeaux et Saint-Nazaire les molestait à distance sans se préoccuper de la valeur relative des combinaisons présentées.

Deux points de la rade, la baie de Saint-Nicolas et le havre de Landévennec, situés l'un à l'embouchure de la rivière de Landerneau, l'autre à celle de la rivière de Châteaulin, semblaient réunir les conditions requises pour y créer le nouveau port. Le premier de ces emplacements était préconisé avec une persévérance chaleureuse par M. Le Roy de Keraniou, capitaine au long cours, dans différents écrits qui, pour contenir des assertions peut-être exagérées et des espérances téméraires, n'en avaient pas moins une valeur sérieuse et une entraînante puissance de persuasion. Malgré tout, la ville de Brest se montrait farouche à Saint-Nicolas. Comme les enfants et comme le poëte, elle pensait que :

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

Aussi, désireuse de toucher au moins du pied ce port objet de ses vœux, prétendait-elle le faire ouvrir sous ses murailles, dans la partie de la rade qui longe le Cours-d'Ajot. Cette prétention fort contradictoirement appréciée ne pouvait manquer d'être couronnée de succès (1). En effet, quand

(1) Au moment où j'écrivais ces lignes, les travaux du port de Postrein, décrété le 24 août 1859, se poursuivaient

Brest veut une chose elle la veut de façon à l'obtenir. On en trouve la preuve sur le quai même

activement sous les murailles du Cours-d'Ajot. — L'idée d'un port en cet endroit appartient dit-on à Vauban. On en fit les premières études en 1785. — Dans le projet actuel il est entièrement conquis sur la mer et circonscrit par trois digues ou jetées. Il se composera d'un avant-port, de trois darses et d'un bassin à flot. Deux de ces darses sont depuis plusieurs mois livrées à la marine du commerce; les travaux du bassin à flot seront très-prochainement entrepris. L'ensemble des ouvrages occupe 33 hectares de superficie d'eau, plus de 3,000 mètres de longueur de quais et 40 hectares de terrains. Dans une récente visite à Brest, le Ministre des travaux publics a été si vivement frappé de la beauté de la rade, de la facilité de ses abords, des avantages incontestables qu'elle offre au grand commerce maritime, et aussi, disons-le à l'honneur des ingénieurs de l'Etat, des résultats déjà obtenus par eux; qu'il leur a prescrit d'étudier sans retard un projet d'agrandissement. Il consisterait à reporter en dehors de la digue de l'Est, le bassin à flot déjà approuvé, à lui donner de plus grandes dimensions et à augmenter considérablement la superficie totale des quais et des terre-pleins. — Si comme tout porte à le croire ce nouveau projet s'exécute, le port de commerce de Brest présentera dans peu d'années une étendue et des dispositions intérieures qui ne laisseront rien à désirer.

C'est particulièrement à l'esprit d'initiative et de volonté qui distinguent l'ingénieur en chef des ponts-et-chaussées,

où nous sommes. Depuis bien des années le projet de relier par un pont les deux rives de la Penfeld préoccupait les imaginations brestoises. Vainement la science des ingénieurs reculait devant les difficultés du problème. Vainement tous les systèmes connus de constructions : ponts suspendus, ponts flottants, tunnels sous-marins, arches gigantesques avaient été successivement proposés et repoussés comme inapplicables. La ténacité bretonne ne s'est point lassée. A tous les démentis des hommes de l'art elle a opposé pendant trente ans sa confiance inébranlable. Enfin une création nouvelle, véri-

M. Maitrot de Varennes, c'est aussi à l'action incessante de l'Administration municipale de la ville, heureusement secondée dans ses démarches par un Sénateur dont Brest déplore la perte, qu'est due, malgré des obstacles sans nombre, la réalisation d'un travail qui ouvre à la ville un avenir maritime auquel l'appelait sa position géographique.

M. Maitrot de Varennes a eu pour collaborateur M. de Carcaradec, aujourd'hui ingénieur en chef. Les nouvelles études pour le développement des quais de marée et la construction du bassin à flot sont actuellement confiées à M. l'ingénieur Fenoux qui vient d'édifier, sous la direction de M. Planchat, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, le magnifique viaduc de Morlaix.

table événement dans l'histoire des constructions, est venue résoudre le problème si longtemps poursuivi. Un pont a volées tournantes de dimensions colossales établit aujourd'hui une communication commode entre Brest et Recouvrance (1). En dépit

(1) Le pont se compose de deux volées tournantes qui se disjoignent à volonté et s'abattent le long des quais. — Chaque volée repose sur une tour cylindrique en maçonnerie de 11^{m} de diamètre établie au bord du quai. Un contre-poids convenablement réglé dans la culée équilibre le système par rapport à l'axe de la tour qui constitue l'axe de rotation autour duquel tourne la volée dans son évolution d'abattement. La distance des tours d'axe en axe est de $117^{m}05$. La longueur des culées, à partir de ces axes, est de $38^{m}600$; ce qui fait pour le pont une longueur totale de $194^{m}25$. — La largeur du pont, qui est de 7 mètres, présente une chaussée en bois bordée de trottoirs en bitume. — Des viaducs, dont la chaussée est à la hauteur même de la chaussée du pont, conduisent aux rues élevées de Brest et de Recouvrance. — Les volées sont en fer et tôle suivant un mode de construction aussi rationnel qu'élégant. L'élévation du pont au-dessus du niveau moyen de la mer, prise au sommet de la voûte ou à la jonction des volées, est de $22^{m}945$. On sait que l'unité de hauteur des marées de Brest est de $6^{m}42$. La hauteur de la tablette des quais au-dessus du plan moyen est de $3^{m}50$. — M. Oudry, ingénieur des ponts-et-chaussées, est l'auteur du projet.

des doutes et des prophéties de mauvais augure qui ont entouré sa naissance, il a satisfait victorieusement à toutes les exigences de son programme : mais le pont Oudry n'eût-il pas aussi complètement atteint son but — ce qu'à l'époque on pouvait redouter en fort bonne et fort nombreuse compagnie, — il n'en eût pas moins été une œuvre splendide, un magnifique ornement pour la ville et au besoin un témoignage de ce que peut l'opiniâtreté bretonne à la conquête d'une extravagante fantaisie.

XI

Quand on a traversé des groupes de matelots pittoresques dans leur débraillé, de porte-faix sordides, de charretiers aux brutales allures ; quand on a essuyé le regard empreint de sollicitude équivoque des douaniers verdoyants occupés à perforer des ballots et à ausculter des caisses, avec ce bruit sec du pivert cognant un tronc d'arbre, on arrive à la grille de l'arsenal. Là, si l'on ne veut expérimenter l'infortune d'un monsieur grave et décoré, auquel, malgré son profil de magistrat, on refuse impitoyablement l'entrée, tandis que passent librement vareuses, bourgerons, uniformes de toutes sortes, il faut s'être à l'avance muni d'une permission qu'on délivre à l'autre bout de la ville. C'est une course désagréable à faire au grand soleil, mais le résultat vaut bien son prix. Le port de Brest offre un des spectacles les plus imposants

qu'on puisse imaginer. S'il en est un qui surtout doive légitimement exalter l'orgueil de l'homme, c'est un aussi splendide assemblage des plus utiles et des plus glorieuses conceptions de son génie, des œuvres les plus grandioses qui soient sorties de ses mains. Pourtant dès son premier pas, un monument se présente, et comme s'il voulait prévenir l'essor de pensées trop outrecuidantes, il lui raconte du même coup sa grandeur et ses faiblesses. C'est la fameuse *Consulaire*, trophée de la conquête d'Alger, dressée en colonne. Un coq gaulois placé au bout de la longue couleuvrine verte, chante audacieusement à la postérité l'inscription menteuse à force d'être incomplète qui orne une face du stylobate. Conçue sous l'empire des plus niais scrupules, cette légende, avec le laconisme habilement obscur du style lapidaire, semble áttribuer au commandant de l'escadre française l'honneur de l'expédition. De M. de Bourmont, pas un mot. *Tulit alter honores!* Et c'est ainsi qu'on ose écrire l'histoire contemporaine. O chaste Clio ! — Voici un peu plus loin une gracieuse statue d'Amphitrite en marbre blanc dont le piédestal de granit supporte la vasque d'une fontaine. L'infortunée déesse subissant un cruel destin déploie ses élégantes nudités devant le

rude et indifférent personnel du port, et se résigne à sourire aux canons, aux boulets, aux obus, à tous les engins moroses et destructeurs rangés à l'entour. Cette statue est placée à l'entrée d'un pont de bateaux jeté en 1854 sur la Penfeld. On le doit à un préfet maritime qui sut mettre au service d'une idée simple et bonne, dont on repoussait depuis des siècles l'application, cette persistante énergie qui valut à notre marine le glorieux fait d'armes d'Obligado. Les services rendus par le pont Tréhouart sont aujourd'hui si bien connus qu'un autre préfet maritime, imitant son devancier, a établi une seconde passerelle au fond duport (1). Pour peu que cette émulation dure on en verra sans doute une troisième raccourcir l'intervalle entre les deux premières. — Je ne m'arrête plus. Et d'ailleurs pour vous parler de l'arsenal sur un ton convenable, il en faudrait faire une étude sérieuse. Promeneur attentif, j'essaierai seulement d'en esquisser la physionomie générale.

Tout d'abord dès l'entrée, un magnifique ensemble d'édifices s'empare de l'attention. Ces puissantes maçonneries, dont les principales sont bâties sur un plan uniforme et portent au front

(1) M. le vice-amiral Laplace.

un tympàn sculpté dans un segment de cercle, s'allongent sur les quais, s'étagent sur les collines, enfoncent au loin leur perspective effacée par la distance. Hôpitaux, casernes, affectés aux différents corps de la marine, ateliers qui recèlent la plupart des industries nécessaires à la construction et à l'armement des navires, magasins pourvus d'approvisionnements assez considérables pour tenir une flotte pendant des années sur le pied de guerre, hangars où s'abritent les embarcations, les caisses à eau, les fûts, tout le matériel encombrant, bordent le cours de la Penfeld dans sa partie navigable. Les bassins de radoub ouvrent de vastes et profondes échancrures à travers les quais. Sur les cales vingt navires qu'étayent une forêt d'accores, attendent au bord de l'eau l'heure de s'y baigner les flancs. Des bois, du fer, des matériaux de toutes sortes, environnent les chantiers de la rive droite particulièrement voués aux rudes travaux de charpentage et de forges. Au contraire la longueur du quai de gauche est occupée par des bouches à feu de tous les calibres, des piles de boulets, des chaînes, des ancres de formidables dimensions rangées en bel ordre. — Sur l'eau des navires sans nombre se suivent à la file : vaisseaux superbes; frégates élégantes; bricks légers; ca-

nonnières ; noirs avisos à vapeur, aux formes élancées, véritables limiers d'escadre; lourdes batteries flottantes, cuirassées de telle sorte qu'elles n'ont pas même le talon d'Achille. Toute cette aristocratie de l'armée navale s'en va depuis la grille d'entrée jusqu'au fond du port, pêle-mêle, côte à côte avec les gabares, les alléges, les dragues à vapeur, les cure-mole, les chalands, et le reste de la canaille flottante. — Un toit couleur de brique protége la plupart des navires dématés. Sous cette carapace et montrant leurs lignes de sabords, ils ressemblent à de gigantesques scarrabées aux rouges élitres, aux flancs noirs dentelés de blanc. Plusieurs d'entre eux sont badigeonnés en gris. Cet affreux enduit est un linceul pour quelques-uns, mais d'autres le dépouilleront bientôt, et, prodigieuses chrysalides, on les verra de nouveau ouvrir et faire briller leurs ailes, entre le double azur du ciel et de la mer.

XII

Une animation, une activité sans égale règne dans ce réceptacle de toutes les industries, de tous les travaux. Les ponts se replient pour donner passage aux navires. Un vaisseau entre majestueux au bassin sous l'effort d'une poignée de matelots, mirmidons en train de mouvoir un colosse. Les chariots pesants tirés à bras parcourent les quais, des fardeaux se dispersent portés sur des épaules robustes. Des compagnies de calfats suspendus le long des carènes bourrent d'étoupes leurs coutures, avec un fracas de maillets à rompre l'ouïe, tandis que le choc puissant de la masse des charpentiers y enfonce des chevilles et fait retentir leurs flancs caverneux. A chaque pas des mouvements divers, des travaux de tous genres, tiennent en émoi l'attention du promeneur, des bruits multiples l'environnent et l'assourdissent. C'est ici un

bateau à vapeur aux sifflements farouches qui remorque un convoi de chalands et laisse derrière lui un nuage sombre aux moelleuses volutes. Là-bas, comme une hydre exaspérée, un autre pyroscaphe ouvre des soupapes et décoche violemment en jets de fumée le souffle embrasé de ses poumons. Au bord des quais une douzaine d'hommes logés dans la roue des grues se livrent sur place, comme des écureuils, à une course effrénée, qui produit une force destinée au curage du port. A l'extrémité d'un viaduc porté sur une arcade dont l'enjambée superbe et hardie met les hauteurs en communication directe avec la rivière, des bigues puissantes font monter, descendre, balancent dans l'espace des pièces de fonte d'une effrayante pesanteur (1).

Le sifflet des maîtres s'épuise en rossignolades et les apparaux des machines à mâter fonctionnent, les compagnies de matelots s'éparpillent dans le gréement des vaisseaux désignés pour un départ prochain. Dix navires se vident et s'emplissent à

(1) Une grue à vapeur pouvant élever des poids de 40,000 kilog. et due à M. l'ingénieur Gervaise remplace aujourd'hui les bigues sur cette construction et ajoute encore à son caractère monumental.

la fois. Le rhythme d'un chant monotone aide les corvées de travailleurs à combiner leurs efforts, les poulies poussent des cris aigus dans l'air comme des oiseaux effarés. Les treuils et les cabestans gémissent, les roues d'engrenages font babiller leurs rochets comme des crécelles et les avirons des chaloupes piaillent entre leurs tollets. Des panaches de fumée blanche ou noire flottent dans l'air. Par les ouvertures béantes des ateliers s'échappent des trombes de bruit. Les machines grondent, les soufflets ronflent, le cratère des fourneaux mugit et des ruisseaux de métal en fusion disparaissent en sifflant dans la glaise des moules, comme des serpents de feu qui regagneraient l'enfer. Puis ce sont des bras musculeux qui tourmentent le fer et en font jaillir des étincelles pétillantes; il retentit sonore sur l'enclume et grince sous la dent des limes, les disques de cuivre martelés vibrent comme des gongs chinois, les feuilles de tôle s'ébranlent frémissantes sur le pavé, et le pilon des brise-fonte bat lourdement les pièces condamnées. — Plus loin la hache attaque le bois. La morsure des scies mécaniques s'acharne après une poutre qui râle, s'effeuille en planches, et la planche elle-même rugit sous des lames tournantes qui lui arrachent et font voler dans l'espace des gerbes de

rubans. — Partout la matière inerte trouve des clameurs et semble protester contre l'intelligence qui la torture. Partout l'on marche au milieu d'un vacarme implacable, dans une atmosphère tour à tour imprégnée des senteurs fortes du goudron, de la térébenthine, des peintures, parfois aussi d'agréables émanations résineuses qu'exhalent la sciure des bois exotiques et les copeaux frais dont le sol est jonché.

XIII

Quand on a visité la manutention qui peut livrer par jour du biscuit pour trente-cinq mille hommes ou du pain ordinaire pour un nombre triple ; le magasin général, ce riche entrepôt d'approvisionnement ; la bibliothèque où l'on trouve, avec quelques éditions des premiers temps de l'imprimerie, divers ouvrages sortis des presses consciencieuses des Alde Manuce, des Elzévir, des Plantin, pour conduire de nos jours à d'extrêmes limites la passion des bibliophiles ; le bagne, désert au moment où j'écris et dont le porche versait naguère à son double escalier de granit, un rouge personnel semblable de loin à une sanglante cascade, pleine du sinistre cliquetis des fers ; le musée maritime dépouillé pour enrichir celui du Louvre ; l'atelier de sculpture, où l'on cisèle dans le bois les figures et les attributs gigan-

tesques placés à l'avant et à l'arrière des navires; les ateliers de machines, de fonderie, de corderie qui sont en ce genre ce que les arsenaux de l'Etat possèdent de plus grandiose et de plus complet; quand on a gravi des rampes, monté, descendu vingt étages d'escaliers, si l'on poursuit sa promenade, on arrive aux carrières du Salou. Là s'accomplissent des travaux de nivellement et d'excavation considérables. Des charges de poudre qui varient entre dix et trente mille kilogrammes, chambrées aux extrémités de galeries ouvertes en forme de T, font ébouler la colline rocheuse. Chaque jour s'élargit un plateau où le pic du mineur creuse au cœur du roc vif le plus immense bassin de radoub qui soit au monde (220 mètres de longueur). Les bigues se penchent au-dessus du gouffre et les apparaux en retirent incessamment des caissons chargés de déblais, dont un réseau de rails facilite le transport. Les wagons à bascule courent jusqu'au bord des quais verser leur contenu sur des plans rapides et des torrents de cailloux roulent au fond des chalands, avec un tonnerre qui couvre les bruits d'alentour. — Si l'on avance encore le long des réserves de houilles, on dépasse l'arrière-garde; la rumeur devient confuse, le mouvement cesse peu à peu. Magasins et hangars

s'amoindrissent, s'isolent; on ne rencontre bientôt plus que des approvisionnments de bois, immergés dans les anses ou rangés en tas sur un îlot qui divise le cours de la Penfeld. — La rivière coule doucement entre les côteaux dont les ondulations verdoyantes descendent au rivage qu'elles couvrent d'ombre bleue. Taillis de chênes d'un côté, de l'autre grands hêtres, délicieux bosquets de Kervallon et de la chapelle Jésus, hantés souvent par des sociétés joyeuses et alors tout diaprés de fraîches toilettes, tout retentissants de folâtres ébats.

Ainsi du moins un jour m'apparut ce doux paysage, et ce jour-là j'eus la fortune d'y rencontrer un motif d'élégie et un détail de mœurs. — Je venais de me livrer à une longue exploration de l'arsenal et des forges de la Villeneuve situées à un mille en amont sur la Penfeld. A l'atmosphère bruyante, agitée, embrasée des ateliers, tout-à-coup venait de succéder le silence, l'immobilité, les fraîcheurs humides du bocage et de la rivière. Exténué, assis dans l'herbe, perdu dans l'ombre sur la lisière escarpée d'un taillis, je m'abandonnais à un de ces repos tout pleins d'ivresses pensives qu'on apprécie mieux encore au sortir des tumultes. A quelques mètres en contre-bas, par

les déchirures du feuillage sombre, l'eau m'apparaissait verte sous les arbres ; bleue à ciel ouvert; et par moment la cabriole d'un poisson en liesse y traçait des cercles mobiles. Dans un rayon de soleil des mouches se poursuivaient se joignaient, se séparaient ; fantasques évolutions d'un même jeu que répétaient au ciel une société d'hirondelles aux cris aigus. On entendait sortir de la futaie comme des gloussements vagues et des soupirs étouffés. A la cîme des grands arbres, des ramiers l'aile palpitante se cajolaient avec des accents langoureux et dans l'air où passaient les âcres senteurs du rivage et les doux parfums du maronnier et de l'aubépine, les voix mystérieuses de la nature semblaient chuchoter l'hymne de Parny à Éléonore :

Aimons au moment du réveil,
Aimons au lever de l'aurore,
Aimons au coucher du soleil,
Durant la nuit aimons encore!

Un léger bruit de pas et le frolement d'une robe vinrent soudain m'arracher à ces langueurs rêveuses que soufflent à travers la campagne les tièdes haleines du mois de juin. J'avançai la tête avec précaution et je vis à l'issue du sentier ouvert

au rivage, une jeune fille qui venait de s'asseoir le front penché au bord d'une eau dormante oubliée par le reflux entre les roches. Elle ne s'y mirait pas, car d'une main distraite avec un rameau d'aubépine elle en troublait la limpidité; de l'autre main elle portait fréquemment un mouchoir à ses yeux. A n'en pas douter, elle pleurait. — Cette pauvre affligée, seule en ce lieu et avec un costume qui pour appartenir à la classe ouvrière devait être au moins celui des grands jours, ouvrait déjà un champ à mes conjectures, quand tout-à-coup des voix dont le timbre clair sonnait à peine l'adolescence, vinrent à moi de la feuillée et je prêtai l'oreille au dialogue suivant : — *Tiens bon le pied... amarre de ce bord-ci*; *souque plus fort*. — Bah ! sois *calme*, ça ne pourra *déraper*. — *Rallions*, Mesdemoiselles! cria-t-on au loin. — *Largue tout* et *filons notre nœud*, n'entends-tu pas qu'on nous *hèle?* Et les fillettes en train de grouper des fleurs en bouquets avec un frêle lien d'herbe, et de prodiguer pour ce gentil travail un ensemble de termes didactiques emprunté au vocabulaire Willaumez, remontèrent en toute hâte le sentier.

Il me fut démontré que cet appel intéressait également la jeune fille du rivage, car elle tres-

saillit, rapidement une fois encore elle essuya ses larmes et s'élança vers le sentier où s'éloignaient ses compagnes. M'étant levé à mon tour pour les suivre des yeux, je les vis rejoindre au loin le personnel d'une noce bourgeoise, éparpillé sur le gazon, balancé aux escarpolettes, tout plein de bruyantes gaîtés. — J'ai voulu fixer ici tel que je le trouve dans mes notes un détail pris sur le vif. Il vous dira l'influence du port de mer sur le langage des habitants. Toutes les classes de la société la subissent, elle colore violemment celui des artisans, elle émaille celui d'un monde supérieur, le campagnard lui-même dans un certain rayon ne s'y soustrait pas. — Je me promettais aussi de trouver dans les lignes qui précèdent le sujet d'une élégie, et je vous aurais assurément révélé, sans le connaître, le secret d'une jeune âme en deuil au milieu d'une nature en joie; si en feuilletant un manuscrit de poésies bretonnes, je n'avais à quelques détails près trouvé mon élégie toute faite.

Peut-être aimerez-vous à la rencontrer ici librement traduite.

« Au bord de la rivière, assise sur le gazon frais et les pieds dans l'eau, à l'ombre des aulnes verts, un soir Môna était dans la prairie,

Mélancolique et la tête penchée avec sa douleur et les larmes de ses yeux perlaient sur l'herbe.

Sur la branche un petit oiseau dit alors par son chant :
— « O jeune fille ne troublez pas l'eau ainsi avec vos petits
» pieds ;

» Car je ne pourrai plus y voir ni mon image, ni les étoiles du ciel : écoutez la prière d'un petit oiseau, ne troublez pas l'eau la belle enfant ! »

Môna répondit alors à l'oiseau qui lui parlait de la sorte :
— « Ne crains rien, sans tarder l'eau troublée redevient
» claire et limpide ;

» Mais hélas! le jour où je vins en ce lieu, avec celui
» que je n'ai que trop aimé, — Ah ! c'est alors que tu aurais
» dû lui dire :

» Ah! ne troublez pas le cœur et l'âme de cette jeune
» fille, ils ne seront plus purs, ils ne réfléchiront plus les
» étoiles et le soleil béni (1) ! »

Si l'on juge inutile de se replonger dans le tourbillon des travaux, on peut revenir à Brest par la campagne de la rive gauche. Elle est verte, ombragée, fleurie, comme un parc anglais. Des gazouillements dans la feuillée, des chansons de

(1) War lez ar ster, hi zreid en dour,
Azezet war ar c'hlazenn flour... etc.

F.-M. Luzel *(Bepred Breizad)*.

2**

blanchisseuses au bord des lavoirs, des fanfares d'eau courante le long des sentiers, des bourdonnements sur la haie, voilà ce qui vous environne en chemin. — La Penfeld, tordue comme un ruban moiré à travers l'arsenal d'où sortent de vagues rumeurs; des hameaux à demi perdus sous les arbres, des clochers de granit à l'horizon, des lessives entières étalées au soleil sur les landes; des terrains où se vautre la fumée des écobuages, le pré où mugit un bœuf, la ferme où le coq chante, où le chien jappe, la chapelle dont la cloche fait au laboureur qui passe se signer, s'agenouiller et se rappeler à Dieu, voilà ce qu'on voit, voilà ce qu'on entend, voilà ce qui réjouit la vue, l'ouïe et le cœur dans cette campagne, quand des remparts de Brest on jette un dernier coup d'œil sur la vallée qu'arrose la Penfeld, sur les coteaux que peuple la paroisse de Lambézellec.

XIV

J'ai habité Brest; les hasards de ma destinée m'y ont ramené à certaines époques qui marquent différentes ères dans mon existence; j'y cultive des amitiés écloses sous toutes les latitudes; les ombrages du Cours ont souvent abrité mes rêveries; le cœur débordant d'ivresse ou d'afflictions, j'ai fait ma confidente et ma consolatrice de cette mer qui tour à tour souriante, mélancolique ou sombre, s'harmonise si bien avec nos joies et nos douleurs : de cette mer indispensable à ma vie ce me semble, puisque la nostalgie des grèves est venue m'arracher au tourbillon d'un monde raffiné dont on ne brise pas volontiers les enchantements ; j'ai enfin pour Brest le cœur que devrait avoir tout Brestois, et j'en voudrais parler toujours avec respect, avec reconnaissance. Malheureusement le caractère *fantaisiste* de ce travail a

imprimé dès l'abord à ma phrase une liberté d'allures qui s'accommoderait mal d'un panégyrique et qui trahira peut-être mon bon vouloir. Mais après tout, une gravité à la hauteur de ma considération pour la société Brestoise est-elle bien nécessaire ? Ne paraîtrait-elle pas même ridicule dans une étude légère où cette société va me fournir à peine quelques nuances révélatrices de son idiosyncrasie ? Je suis bien sûr d'ailleurs que si, avant d'esquisser ces nuances, il me fallait passer en revue les différents corps de fonctionnaires Brestois, ils ne me sauraient aucun gré de montrer quel rang distingué ils occupent dans l'estime publique, tandis que j'en ferais rire au moins deux ou trois si, pour les caractériser chacun dans son ensemble, je disais qu'une bonne fée leur a departi le trésor de ses dons ; — que l'un a reçu d'elle la touchante modestie des rosières et un cerveau à l'abri des chiquenaudes de la folie ; — qu'elle a donné à l'autre un amour extravagant de l'étude ; — au troisième toutes les délicatesses, tous les raffinements du bon goût, de la tenue et de la forme ; — au quatrième enfin de telles facultés qu'Helvétius, Rivarol et Chamfort ne feraient pas la monnaie du dernier de ses employés ; — quant au *servum pecus* de la bour-

geoisie dont je suis membre, j'estime bien entendu, qu'un Béotarque la croix d'honneur à la main n'y pourrait éveiller une convoitise. En outre, et je le dis cette fois sérieusement, dussé-je être assailli, conspué, honni, je ne puis m'empêcher de croire que la génération des Brestois autochthones qui nous précède était plus énergiquement trempée, plus sincère, plus élevée dans ses convictions que celle dont nous jugeons de près les œuvres. Je crois enfin que certaines vertus de l'autre temps sont trop souvent remplacées aujourd'hui par ces qualités suspectes qu'on est convenu — l'euphémisme n'a pas été inventé pour rien — de nommer le *savoir-faire*. — Je vous ai dit à peu près toute ma pensée. Le reste ne sera qu'une variation sur ce thème. Et maintenant je m'inquiéterais peu d'être écouté par des esprits chagrins ou sévères, si vous pouviez leur affirmer avec cette voix douce et persuasive dont nul ne méconnaît la séduction, que je suis débonnaire et bienveillant de nature et que loin d'être obstinément négateur, j'ai des indulgences résignées pour ce qui m'attriste et des enthousiasmes en fleur pour ce qui me paraît beau et bon.

XV

Donc, j'ai habité Brest et j'aime Brest. Eh bien! j'en suis fâché aujourd'hui que je voudrais vous faire connaître le monde Brestois. Un étranger après un rapide séjour, mieux que moi j'en suis sûr, en ferait ressortir la physionomie originale. J'estime que pour parler d'une société il ne faut pas y avoir trop longtemps vécu. Les impressions reçues d'emblée s'apaisent, se modifient avec des usages qu'on adopte peu à peu, et les choses qui dans le principe causaient une certaine surprise finissent par sembler toute naturelles. Aussi vais-je avoir recours à mes premières impressions si d'aventure ma mémoire leur est restée fidèle.

On vous a souvent dit ce qu'était Brest sous la Restauration. Vous n'ignorez pas qu'un cachet libéral et voltairien la signalait parmi les villes de France. Il n'en était guère en effet où se manifestât

avec une plus ardente unanimité la répulsion contre les retours de l'ancien régime. Toute doctrine opposante recrutait à Brest des sectaires. La grande conjuration de Bretagne, la folle tentative du général Berton faillirent être funestes à des hommes qu'entraînaient des convictions généreuses. Une fièvre de mouvement dévorait à cette époque la société Brestoise. Elle accueillait avec des ovations exaltées les députés libéraux rentrant au sein des cavalcades. Elle déchaînait des charivaris contre de hauts fonctionnaires. La mission de 1825 lui devint un prétexte de scènes déplorables. Chaque jour était marqué par un nouveau scandale. Des rumeurs sacriléges interrompaient les prédications des missionnaires qu'on pendait en effigie. Le soir au théâtre on réclamait à grand cris le *Tartufe*, jusque sous les baïonnettes devenues apostoliques d'un régiment de Hohenlohe requis pour faire évacuer la salle, et plus d'une de ces équipées conduisirent leurs fauteurs en cour d'assises.

XVI

Dût-on se montrer implacable aux erreurs de l'impétueuse génération brestoise qui s'éteint, on ne saurait sans injustice lui dénier son courage, son énergie, son audace. Elle comptait dans ses rangs d'anciens serviteurs de la république et de l'empire : hommes d'action et de dévoûment qui jouaient leur fortune et même leur vie, avec une singulière désinvolture. Derrière eux venait une jeunesse à laquelle ils avaient inoculé leurs enthousiasmes et leurs rancunes. Elle marchait fière, hardie, étourdie, un peu fanfaronne peut-être. Elle allait, front découvert, jouant son franc jeu en plein soleil, portant au cœur le culte des grands souvenirs, l'amour jaloux de ses libertés, de ses droits, et une sincérité de convictions bien faits pour atténuer ses turbulences. Provocante, sans haine farouche et le couplet de Béranger aux lèvres, elle harcelait

sans relâche les fonctionnaires *ultras*. Elle décochait à tort et à travers des épigrammes et des satires qui, sans être à la hauteur de la *Villéliade*, recélaient assez de vigueur, d'entrain, de verve railleuse et goguenarde pour compenser ce que leur forme littéraire pouvait avoir d'abrupt et de suranné. Le hasard m'a fait retrouver quelques-unes de ces flèches et je ne doute pas que plus d'un archer de ce temps n'ait atteint comme Aster l'œil droit qu'il avait visé. — Il est inutile de dire que Brest accueillit la révolution de Juillet avec ivresse. De là date sa transformation. Son rigorisme politique s'émoussa pendant les paisibles années où le pays semblait concentrer ses aspirations sur le progrès intellectuel, artistique et industriel. Je ne prétends pas dire que la prosaïque maxime : Enrichissez-vous, — se soit soudain mise à la place des idées généreuses qui, jusqu'alors, avaient guidé la population brestoise, même dans ses erreurs : mais on subissait ici, comme dans la plupart de nos grands centres, cette sorte d'indifférence et de lassitude résultant de l'exposé hardi et souvent téméraire des mille doctrines nouvelles, écloses au grand mouvement intellectuel qui suivit la révolution de 1830. Vers les dernières années de la monarchie de Juillet, Brest

recommença une opposition du caractère le plus anodin. 1848 mit un terme à cette manie. Au premier mot de république, les opposants furent consternés. A la première menace du spectre rouge, ils se frappèrent la poitrine, et quiconque put, aux jours néfastes que dénoua la bataille de juin, étudier la physionomie du principal cercle de Brest — encore affublé d'un nom liturgique pris à l'origine par antiphrase (1) comprit que l'opposition avait plutôt l'habitude pour moteur qu'une foi persévérante dans certains principes révolutionnaires. Je ne sache pas aujourd'hui de ville plus placide et plus tiède en matière de religion et de politique. La transformation a été brusque et complète. Est-elle définitive ?

(1) Le cercle des Vêpres, ainsi nommé ironiquement sous la Restauration par un groupe d'amis qui se réunissaient le dimanche à l'heure des offices.

XVII

Quelqu'un a plaisamment fait à Marseille, je crois, le reproche de recéler trop de Marseillais. Un mot de ce genre ne serait certes pas applicable à Brest, où tient une place importante un personnel mouvant de fonctionnaires. On peut s'y croire régi par cette constitution qui, suivant Mme de Staël, serait seule capable de contenter tous les Français. — Article unique : « Tous les Français sont fonctionnaires. » — Il semble qu'on y soit hiérarchiquement classé comme dans une ville russe. Chaque mortel porte à sa casquette ou sur sa manche un nombre de galons blancs ou jaunes qui indique son rang et en quelle qualité il participe aux emplois civils et militaires de l'Etat. Certaines gens y sont à tel point engoués de l'uniforme, qu'ils paraissent tenir en médiocre estime ceux qui, ne remplissant aucune fonction publi-

qué, n'en portent point. Insensés ! ne sèment-ils pas le vent pour récolter la tempête ? Qu'adviendrait-il en effet si le culte naïf de l'habit brodé se propageait ? On verrait affluer au vestiaire de l'Etat tous ceux que dirigeaient à leur caprice une certaine indépendance de caractère, une ambition négative, une fortune ou cette confiance en soi qui pousse à tenter l'aventure des carrières libérales, et bientôt viendrait le jour où — comme l'a dit une voix dont l'autorité n'est pas douteuse — on ferait des révolutions pour changer d'habit.

Plus d'une petite bourgeoise est prête à ouvrir son cœur à l'uniforme qui voudra bien lui ouvrir les portes de la Préfecture maritime. C'est là le rêve d'or qu'elle fait au fond de sa chambrette en feuilletant d'un petit doigt rompu à cet exercice, en parcourant d'un œil émerillonné le livre par excellence à Brest, celui qui parfois compose toute sa bibliothèque : L'*Annuaire de la marine*. — *Timeo hominem unius libri*, a dit un philosophe catholique (1). Toute volonté tendue vers un but unique est en effet redoutable. Aussi, bien souvent le rêve se fait-il réalité.

Dans la société Brestoise, où différents corps

(1) Saint Thomas d'Aquin.

civils et militaires sont en contact sans s'accorder mutuellement, sinon la même estime, du moins la même considération; où la plupart des gens qui ne sont pas salariés par l'Etat vivent néanmoins de l'Etat et subissent cette sorte de dépendance à laquelle les condamne le puissant contrôle des fonctionnaires; où tout le monde se connaît; où chacun est intéressé à ménager son voisin; où bien des femmes qui ont la prétention de refléter les galons de leurs maris sans paraître se douter qu'ils sont pour elles des chevrons, apportent dans leurs relations privées une singulière préoccupation des préséances; on s'observe, on se jalouse quelque peu, de légers froissements tiennent en éveil les amours-propres; néanmoins on se fait assez bon visage, et les petites amertumes du cœur ne sauraient arrêter l'essor des sourires, car c'est le plus souvent du bout des lèvres qu'ils prennent leur vol. Il en est de même des félicitations; mais, comme après tout on n'est pas mauvais, je n'ai jamais suspecté les compliments de condoléances. Les réunions générales portent le timbre réfrigérant du cachet officiel. On y cherche en vain cette gaîté de bon aloi, cette expansion cordiale qui ont un magnétisme irrésistible. Pourtant l'éclat, la cohue, le mouvement causent

dès l'abord une certaine surprise et peuvent tromper sur la nature de l'animation. Les causeries y sont guindées, gourmées, contraintes. Elles trouvent d'ailleurs assez difficilement un terrain libre d'entraves. Où que l'on soit, il est difficile de ne pas être en présence d'un chef de service, d'un fonctionnaire plus ou moins élevé en grade. Tous sont gens fort estimables à coup sûr dans leurs attributions, mais susceptibles, jaloux de leur dignité, et n'aimant pas à courir les hasards de ces controverses imprévues où la supériorité intellectuelle d'un subalterne pourrait entamer leur prestige. — Si je ne m'abuse en signalant cette contrainte permanente des conversations, et si j'en ai réellement pénétré le principal motif, il est à mon sens des plus illusoires, et je m'étonne que les intéressés ne se soient pas affranchis de leurs défiances. En effet, maintes fois j'ai pu me convaincre que dans le monde Brestois un fonctionnaire, loin d'avoir à redouter les contradicteurs, pouvait, en raison de son importance, compter sur un auditoire fécond en sourires complaisants ou approbateurs et où toutes les voix sont prêtes à entonner à l'unisson et avec une respectueuse déférence, le refrain de *Pandore* (1). Je ne conseil-

(1) Voir la chanson de G. Nadaud.

lerais même à personne de jeter une note discordante à travers cet harmonieux ensemble. — Le chœur — jubilât-il *in petto* de l'incident — changerait d'expression et se tournerait farouche contre le maladroit ou le téméraire, pour l'accabler comme Fernand dans *la Favorite* sous le fameux : *Qu'il reste seul....*

Il n'en est pas ainsi de la même société prise dans un cercle plus intime où l'on cote les gens en raison de leur mérite et de l'intérêt qu'ils épanchent. Plusieurs de ses membres ont passé par les écoles spéciales, ont voyagé dans un service quelconque et se sont frottés aux civilisations étrangères. Ceux qui ont su voir, ceux qui ont étudié, comparé, savent beaucoup. Des souvenirs pleins d'intérêt ouvrent un champ illimité aux causeries souvent riches d'observations piquantes, d'aperçus fins et originaux. — En général dans ce monde les esprits sont libres de toute anxieuse préoccupation d'affaires. Chacun sachant que le payeur de l'Etat doit remplir auprès de lui jusqu'à sa mort le rôle de la Providence vis-à-vis des petits oiseaux, dort tranquille sur les deux oreilles. A part les ambitieux qu'agitent à certaines époques les capricieuses parturitions du tableau d'avancement, on coule une vie exempte de graves soucis.

— Il n'y a pas entre les fortunes de ces disproportions qui déchaînent d'irréalisables convoitises. Le luxe qui frappe les yeux n'apparaît guère que dans les toilettes. Il semble être à la portée des plus modestes ménages, et la preuve c'est que toutes les femmes sont à peu près élégantes à Brest. Comme dans une ville d'Espagne, on y sacrifie à l'amour des choses extérieures. Le superflu souvent opprime le nécessaire. Mais Brest compense cette faiblesse espagnole par une vertu espagnole aussi ; elle est cordialement hospitalière. Cependant si elle a surtout pour les étrangers des avances amicales et de gracieuses prévenances, elle est infiniment moins indulgente et favorable à ceux qui s'élèvent dans son sein. C'est sans doute en expiation de ce travers que de temps à autre les caprices de la fortune militaire, Plutus, ou *le savoir-faire* la forcent à rendre hommage à des gens longtemps presque dédaignés.

XVIII

Je cherche en vain ici cette fibre artistique que j'ai signalée dans la société de Lorient. Non-seulement les œuvres d'art d'un certain ordre sont assez peu appréciées dans le monde Brestois, mais elles me semblent même y éveiller *à priori* un sentiment qui n'est pas la bienveillance. Je vais plus loin, j'ai rencontré des gens qui, dépités de ne pas se sentir les aptitudes requises pour sonder l'arcane des œuvres d'art et les juger comme il conviendrait, en agissaient aussi familièrement envers elles que les gamins envers les marbres du Cours-d'Ajot. Il y a plus d'une façon de jeter des pierres.

A l'époque où Emile Souvestre vivait à Brest, son talent n'y trouva jamais la sympathie que lui montrait le reste de la France lettrée; quant à Brizeux, un de ceux dont Anacréon a dit : — Ils sont en quelque endroit marqués au cœur! Un vrai poëte enfin et mieux encore; le poëte de la Bretagne; ses œuvres y sont à peu près ignorées.

Je ne crois pas non plus qu'un peintre d'un mérite éminent, M. Auguste Mayer, tienne dans l'estime des Brestois le rang qu'il occupe dans celle des artistes. On se soucie assez peu de ses *Marines*, malgré ce qu'elles renferment de précieuses facultés d'observation, de conscience, de science et d'habileté. MM. Saint-Germain et Diosse, qui travaillent dans un autre genre avec des talents fort recommandables, ne triomphent pas plus de l'indifférence publique. — Si le divin proverbe est implacable ici, c'est surtout en ce qui concerne les littérateurs et les peintres dont les œuvres ont plus particulièrement le privilége de passionner les natures nerveuses, les cœurs sensibles, les esprits délicats, les femmes enfin, ces dispensatrices des succès de salon. Ce genre de succès sera toujours irritant à l'extrême pour ceux qui n'y peuvent prétendre, et ceux-là, qui sont les plus nombreux, se ligueront à jamais pour en gêner l'essor. — N'avez-vous pas vu à Paris même des savants et des héros d'un mérite incontesté, des hommes dont la gravité taciturne inspirait le respect, se montrer impatients et maussades si un étincelant causeur séduisait et charmait un frivole auditoire vêtu de gaze et couronné de fleurs? La phrase que vous venez de lire n'est point un hors-d'œuvre. En

l'écrivant je songeais à un esprit très-vif, très-cultivé, très-séduisant, qui serait à coup sûr l'honneur de bien des salons, et je me suis senti entraîné à le ranger dans la catégorie des artistes (1), parce que sa valeur me semble tout aussi méconnue ou du moins tout aussi peu établie dans la faveur de l'opinion. Au moment de le nommer, je me demande s'il me le permettrait et dans le doute je m'abstiens. Je désire seulement qu'il se reconnaisse et me compte au nombre de ceux qui lui rendent justice. — Je reviens aux œuvres d'art et je crois qu'on accepterait encore assez volontiers l'œuvre d'un étranger, mais on se résigne de moins bonne grâce à voir accaparer l'attention publique par l'homme dont le commerce intime ne révèle pas une de ces natures marquées du sceau exceptionnel (2).

L'auteur des études sur les sociétés hispano-

(1) Je pouvais certes l'y placer à un autre titre. Sa plume élégante a signé dans la *Revue des Deux-Mondes* de très-remarquables études sur la Grèce.

(2) *Les Chants du Foyer*, un charmant recueil de poésies de Mme A. Penquer, publié depuis la composition de ces pages, a été accueilli dans le monde Brestois avec une sympathie très-vive et très-méritée; il y aurait là un argument sérieux contre la proposition énoncée, si les exceptions rares détruisaient la force des règles générales.

américaines et sur un archipel polynésien, un Breton de mes amis dont je sauverais volontiers la main droite au prix de ma main gauche, va j'en suis sûr protester avec énergie contre la sévérité de mes appréciations. Sa reconnaissance téméraire invoquera sans doute le bienveillant accueil fait à ses écrits, pour battre en brèche ce que j'avance et nuire ainsi à la réputation du vieux proverbe. Mais cet accueil, le doit-il réellement aux Brestois de Brest? Et d'ailleurs sa prose ne s'est-elle pas d'abord présentée sous l'égide tutélaire de la *Revue des Deux-Mondes*? — Ah! si pareille fortune m'était réservée, grâce à l'*Océan*, avec quelle contrition je confesserais mon erreur! (1) — Le travers que j'ai signalé est après tout loin d'être particulier à Brest : si on l'y cultive avec succès, la majeure partie des villes de province sait l'air de la chanson que je chante et qui date du temps où la mythologie plaçait l'antre de l'Envie au pied du Parnasse.

Deux journaux s'impriment à Brest. On n'imagine pas les trésors de prudence et de circonspection qu'ils exigent de leurs rédacteurs. Quant à la couleur de la rédaction et à l'ardeur de la polé-

(1) Cette étude a été pour la première fois publiée dans l'*Océan*, journal de Brest.

mique, il est je crois superflu d'en parler. — Pour les esprits que passionnent les libres luttes de la presse, le *fair play* des Anglais et des Américains, ces journaux, comme la plupart des journaux de province, subissent trop souvent les contraintes du temps et du milieu dans lequel ils se produisent.

J'estime en effet que tout ce qui tient une plume porte ombrage à une société de fonctionnaires. C'est avec le plus touchant accord qu'on s'y défie du publiciste. D'incessantes contradictions s'y manifestent. Dès qu'on parle de l'influence de la presse, de la valeur d'un écrivain : *Verba et voces!* fait-elle avec ce dédaigneux sourire des forts : puis de soudains revirements la révoltent, l'exaspèrent, et dans ses crises enragées elle aspire aux plus draconiennes répressions contre l'ennemie commune : la presse. — *Du vent!* disait-elle tout à l'heure; oui, mais se ravisant tout à coup, elle se demande comme le poëte, si ce n'était pas ce vent-là qui chargeait les trompettes de Jéricho et soudain elle s'inquiète. Les gens en place n'aiment naturellement pas à être dérangés. — Comme on le voit, 1848 à Brest est bien loin de 1862. Les hardis frondeurs ont renié leurs anciennes croyances et leurs dieux. Le vieux libéralisme et Voltaire sont allés rejoindre les neiges d'antan.

XIX

J'ai tout à l'heure indiqué dans la société de Brest certaines qualités éminemment espagnoles' ce n'est pas tout : les Brestoises ont elles-mêmes dans ma pensée plus d'un rapport avec les femmes de Cadix, telles du moins que les dépeignent les voyageurs. Pourtant et bien vite je m'empresse de récuser Byron qui nous montre les Gaditanes sous un jour peu orthodoxe et marque d'un vers cruel à leur adresse le front du port de mer andalous. Ah ! charmantes filles au cœur confiant et fragile, auriez-vous été pour Childe Harold, de celles qui donnent de la valeur à cet impertinent paradoxe :

Quelle bizarrerie, et l'étrange méprise,
Que les femmes toujours aiment qui les méprise !

Ma réserve faite, avec justice, les Brestoises ne

prêtant pas à de pareilles attaques, je maintiens ma proposition. — Ne vous attendez donc pas à rencontrer à Brest ces galbes massifs, ces charpentes solides, ces carnations exubérantes aux vulgaires fraîcheurs, ces gauches tournures et autres éléments qu'utilise d'ordinaire la fabrication du type consacré de la provinciale habituée à vivre en recluse, s'habillant une fois par semaine pour aller à la messe. La Brestoise, en général, est jolie ou fort agréable, elle est modérément pâle, sa physionomie est ouverte, elle a ce regard franc et assuré, rayon des cœurs loyaux. La grâce et la distinction sont chez elles aussi rares que passionnément revendiquées, — surtout par celles-là même dont les titres à ces qualités ne sauraient être plus illusoires : mais la Brestoise s'habille avec soin, souvent avec goût et porte avec aisance sa toilette. Elle est svelte, elle est vive et parfois alerte comme une bergeronnette. — Elle sort chaque jour sous tous les prétextes et par tous les temps; aussi sait-elle marcher, ce qui n'est pas mince éloge faire d'une Bretonne. Elle a la jambe nerveuse, le pied leste et hardi, le brodequin convenablement sanglé à la cheville, faute de quoi elle dissimule ces extrémités avec une prudente réserve. Du printemps à l'automne, on peut voir

sur les promenades, à l'heure affectée aux musiques des divers régiments, un charmant spécimen de la société Brestoise. Si quelques femmes y viennent produire une robe nouvelle, le plus grand nombre se promène de bonne foi; faire de l'exercice est pour elles un devoir. Mais pour juger le personnel féminin de la ville dans son plus radieux éclat, c'est le dimanche sur le Cours-d'Ajot qu'il faut se rendre. Là, toutes les élégances du vestiaire des grands jours s'étalent, pavoisant les deux rangées de chaises qui bordent l'avenue principale, absolument comme aux Tuileries. On dirait deux longues plates-bandes de fleurs animées. Avec un peu d'étude même on y reconnaîtrait peut-être des roses, des hortensias, bon nombre de myosotis, pas assez de violettes et beaucoup trop de tulipes. Le camélia ne se hasarde pas trop en cette compagnie. La foule ondule dans les contre-allées. A Brest on respire partout une atmosphère de hiérarchie, la population en subit l'influence à son insu. Les gens de la classe ouvrière particulièrement occupent l'allée du couchant. Les gens modestes se mêlent aux promeneurs timides dans l'allée du bord de l'eau. Il faut être téméraire pour affronter le milieu de la grande allée pendant que la musique joue. Passer sous cette double batterie

de regards aux feux croisés qui vous enveloppent des pieds à la tête, fait éprouver à bon nombre de superbes le vertige que jadis causait aux danseurs, depuis le plus timide jouvencel jusqu'au plus audacieux guerrier, le pas du cavalier seul dans la pastourelle d'un quadrille.

XX

Le salon, je l'ai dit, ouvre volontiers ses portes. J'y suivrai les promeneuses avec le confiant espoir de n'y pas trouver le prétexte d'une révélation qui leur soit offensante.

L'abord d'une Brestoise est sympathique, son accueil est cordial, son humeur est accorte, son intelligence est vive : elle a dans l'esprit plus d'un grain de sel. L'éducation qu'elle reçoit est trop débonnaire pour comprimer sa véritable nature. Son instruction laisserait à désirer, si contrairement à l'habitude on s'avisait de se montrer farouche sur ce point. Ses talents se bornent à jouer du piano, tout juste assez pour développer chez le prochain les qualités de patience et de résignation si utiles en cette vie. — Signalerais-je un caractère particulier aux femmes de Brest en disant qu'elles participent un peu de la nature des

alouettes, qu'elles sont vivement attirées par tout ce qui brille ? Cette disposition, assez générale il me semble, emprunte sans doute au milieu clinquanté d'une ville de fonctionnaires un caractère plus prononcé ; j'ajouterai que l'absence de sentiment artistique dont j'ai cru pouvoir accuser plus haut la société se fait peut-être un peu trop sentir dans l'éducation des jeunes filles. — L'engouement de la Brestoise pour les nouveaux venus est excessif, aussi ne gagnent-ils pas à une fréquentation prolongée, à une connaissance plus approfondie. A l'occasion, elle a vers les étrangers des élans naïfs qui ne le cèdent en rien à ceux dont ses compatriotes sont l'objet sous d'autres cieux : mais les siens sont parfois d'un caprice si difficile à justifier, que, à moins de soupçonner son goût et son discernement, il faut lui savoir gré de jouer un rôle au profit de la générosité française. Ses relations se nouent avec facilité, elles se rompent sans douloureux déchirements, chose naturelle dans une société qui voit ses différents membres se renouveler sans cesse, et où les femmes, pour la plupart épouses, mères ou filles de navigateurs, sont faites aux départs subits et aux longues séparations. — La philosophie sereine avec laquelle les Brestoises envisagent et supportent l'absence

d'un père, d'un mari, n'est pas au reste la chose qui cause le moins d'étonnement aux gens de l'intérieur. C'est là un trait saillant de la cité maritime, c'est là une singulière anomalie, enracinée à tel point dans les mœurs par la tradition, que nulle fille de marin ne semble imaginer qu'il en puisse être autrement. Les Brestoises n'ont ni la vivavicité ni l'énergie des Gaditanes, mais elles n'en ont pas non plus les brusqueries et les véhémences de caractère. Sous l'empire de l'accent breton elles chantent leurs paroles avec douceur, l'espagnole chante les siennes avec rudesse. Elles aiment la toilette, elles aiment le plaisir avec passion, et les jeunes filles apportent dans les bals, qui certes ne leur font pas faute, un entrain, une fougue à faire croire que la grande affaire de ce monde pour elles consiste à tourbillonner éperdument (1). Cette sévérité maternelle qui, dans la plupart des villes de Bretagne, réprime toute infraction à un *veto* de l'Eglise prohibant les danses tournantes (2), s'est

(1) Ces lignes ont été écrites à une époque, déjà lointaine, où durant l'hiver, les bals étaient à Brest plus nombreux et plus longs que les jours.

(2) M. E. About a signalé cette inconséquence, en parlan

depuis des années lassée à Brest. Les jeunes filles usent librement de toutes les façons de tourner, depuis la valse qu'on a nommée « le pas de charge de l'amour, » jusqu'à la polka qui sans doute en est le pas de retraite, tant elle doit nuire à ses adeptes en dénotant chez eux une absence de goût à tous les chefs. — Si se montrer radieuse, si s'abandonner dans la fête, si tenir la place intrépide, jusqu'à la dernière des dernières figures d'un *cotillon*, compte parmi les principales vues de la Providence sur la destinée des Brestoises, elles ne sauraient les remplir avec un plus sincère enthousiasme. — En agissant ainsi ne se montrent-elles pas bien exquisement féminines ? N'obéissent-elles pas sans y prendre garde à un sentiment de coquetterie qui est dans leur essence ? Elles ignorent peut-être que le bal toujours en ce monde sera l'enfer de la race éternellement inquiète et ombrageuse des amoureux. Ceux-là seulement sont ingénieux à comprendre, à exagérer les périls qui menacent leur bonheur. Ces lumières, cette cohue bruyante, cet entrain joyeux

des bals de Quimper : « Mais le diable, qui ne veut rien » perdre, a remplacé la dernière figure de quadrille par un » galop tumultueux qui met les vierges en fricassée. »

qui mettent l'étincelle au regard et la perle au sourire de la préférée, les rendent tristes et moroses. Ils s'imaginent — à tort sans doute — que à travers cette atmosphère saturée d'aromes, ces chevelures fleuries, cet épanouissement insolite de blanches épaules et de bras charmants, ces rapprochements, ces contacts, ces vertiges partagés du tourbillon, voltigent de perfides conseils d'étourderie et d'audace. Tous les orchestres leur chantent alors la cavatine de *Rigoletto* et dans toutes les glaces ils lisent la célèbre inscription de la vitre de Chambord. Aussi à combien d'amers griefs le bal n'a-t-il pas donné lieu! D'illustres poëtes comme Byron et d'humbles rimeurs, lui ont tour à tour jeté leur anathème, et je me figure que si chacun interrogeait ses souvenirs, il y trouverait n'importe sous quelle forme d'anciens reproches du genre de celui-ci :

Qu'est devenu le temps où sur les grèves
Ces blonds cheveux, qu'aujourd'hui tu relèves
Avec tant d'art pour des gens inconnus,
Entre mes doigts étaient tordus, ma chère,
Et goutte à goutte épanchaient l'onde amère
Sur tes pieds nus!

A cette main, aujourd'hui douce et pâle
L'air attachait des mitaines de hâle ;

Puis en dépit de l'énorme chapeau,
Le grand soleil se frayant un passage
Sous ses baisers avait de ton visage
Bruni la peau.

Le vent des mers te fouettant de son aile,
Forçait ton front à se rider ma belle ;
Dans ces sillons, fermés le lendemain,
On était sûr que la vague marine,
Déposerait sa poudre grise et fine,
Après le bain!

Tu ne prenais, durant nos promenades,
De la charrette aux brutales saccades,
De cette barque où tu ramais aussi,
De ce coup d'air qui t'enfiévrait la joue,
De tes jupons que festonnait la boue;
Aucun souci !

Eh bien, crois-moi, je t'aimais ainsi faite.
En ce temps-là, tu n'étais pas coquette,
Et ce valseur imprudemment banal,
N'eut de ton cœur, — tant l'innocence est forte!
Comme aujourd'hui voulu forcer la porte
Pendant un bal.

Après avoir ainsi pivoté sur elles-mêmes et, aussi consciencieuses que les planètes, décrit des orbes

autour d'un lustre, l'heure vient enfin où le venin de la Tarentule perd son intensité. Les jeunes danseuses cherchent alors le repos au sein des joies paisibles du mariage; mais ce ne sont pas leurs danseurs qui les épousent. On ne noue le plus souvent au bal que les liens qui doivent se dénouer. Cette heure est parfois aussi pour plus d'une, l'heure des renoncements. Elles savent alors, on l'assure, les subir résignées, elles savent accepter avec dévoûment les préoccupations, les gênes du ménage et se consacrer tout entières à leurs austères devoirs. Que les Brestoises fassent d'excellentes mères et des épouses fidèles, je n'hésite point à le croire. En effet, dans cette ville cernée de murailles, où chacun vit sous le regard inquisiteur du voisin, où les demeures sont aussi transparentes que le palais de la Vérité, où bon nombre de désœuvrés et de gobe-mouches spéciaux semblent avoir atteint la perfection du genre, des années se passent sans qu'un certain monde jette en pâture à la médisance, *quærens quem devoret*, la moindre fragilité conjugale. Et pourtant les divers services de la marine font vide, à de nombreux foyers, la place du maître. Et pourtant quelque part vers les antipodes, Ulysse peut-être succombe aux enchantements de Circé, aux sé-

ductions des Sirènes! Mais sa continence victorieuse lui donnât-elle le droit de revenir, farouche et méconnaissable, préparer chez Eumée l'éternel traquenard des retours imprévus, j'imagine que rarement il trouverait un prétexte de tendre l'arc vengeur des trahisons.

XXI

Je vous ai fait connaître les seules parties de Brest où l'on puisse être appelé par un intérêt quelconque; je vous ai introduit dans cette fraction de la société où tout homme bien élevé trouve un généreux accueil; j'ai enfin essayé de vous tracer à la plume le croquis d'une Brestoise, sans me dissimuler que vous y reconnaîtrez probablement à plus d'un trait bien des Parisiennes : il me reste encore à vous parler de cette sœur jumelle de Brest, nommée Recouvrance, qui occupe sur la rive droite de la Penfeld un sol dont les capricieux accidents ne le cèdent en rien à celui que vous connaissez déjà. Faute de l'artère qui vient de les réunir comme les jumeaux Siamois, ces deux parties d'une même ville avaient jusqu'à ce jour vécu d'une vie différente. Brest était une ville moderne; Recouvrance exhalait je ne sais quelles

effluves du temps passé. Brest se rajeunissait sans cesse en buvant, à petit coups il est vrai, mais enfin en buvant l'eau de Jouvence du progrès. Le mirifique breuvage ne coulait pas sur la rive droite et Recouvrance restait vieille sans être antique, le pire défaut que l'on puisse reprocher à une ville. Mœurs, langue, costumes y étaient surannés; elle conservait des traditions rances; elle parlait comme au temps de Grallon et de Bristokus; elle portait une coiffe, un jupon de laine, un mantelet, des sabots, et ses témérités en fait de toilette ne dépassaient guère le bonnet enrubanné. Recouvrance n'était pourtant pas une Cendrillon qui, de son coin, a d'humbles sourires pour les élégances d'une sœur. C'était une de ces parentes, pauvres, dédaignées, envieuses, que l'impuissance et la laideur rendent prudes et revêches. Tandis que Brest, vierge folle, sans se soucier de sa lampe éteinte, de son jupon de bure jeté depuis longtemps à la borne et de sa coiffe livrée à tous les vents, le front en fleurs et la crinoline traînante sous le gaz qui flamboie, courait à ces fêtes de la vie que l'Eglise nomme les pompes et les œuvres de Satan, Recouvrance, à la maigre lueur d'un suif ou d'une résine, courbée sur le chapelet qu'elle égrène, s'épuisait en patenôtres et racon-

tait ses mérites aux archanges, sans se douter, il faut le croire, que si d'aventure elle était écoutée, elle pourrait faire ressortir par son attitude austère et ses pudeurs moisies, les énormités de sa sœur et attirer aux murailles de la rive gauche la sinistre lueur d'une inscription menaçante.

XXII

Curieux de voir ce que les années ont apporté de changement à Recouvrance, j'ai voulu prendre comme autrefois passage dans un bateau qui m'a déposé sur la rive droite. Le soleil chauffait à blanc le pavé, ce qui n'empêchait pas des chiens, aussi incombustibles que les salamandres, de s'arrondir au milieu de la voie publique et de se trouver suffisamment abrités pour s'être mis le nez sous la queue. Malgré cette lumière ardente j'ai trouvé aux rues, montagnes russes ou échelles de Jacob, le même aspect sombre, aux maisons la même physionomie ennuyée, j'ai respiré la même odeur de charnier et de hareng saur qu'autrefois. C'était un lundi. — Une cohorte de gueux, menant vacarme de sabots et de béquilles, s'allait suspendre en grappes sordides à certaines portes charitables où on leur distribuait fastueu-

sement un centime par tête. J'ignore si après avoir marché avec la conscience du Juif-Errant ces sportulaires parviennent à empocher les cinq sous traditionnels. Les rues basses sont devenues silencieuses, désertes. Le mouvement s'est déplacé. Il s'est porté aux abords du nouveau pont où l'on peut voir à certaines heures le défilé incessant d'une cohue bruyante. Le tablier de ce passage aérien, littéralement envahi par la foule dans bien des circonstances, oscille parfois de façon à donner le mal de mer au promeneur qui s'arrêterait au point de jonction des volées tournantes. Le sommet de l'angle obtus où se rejoignent les volées, domine les quais de 22 ou 23 mètres. On découvre de cet endroit un spectacle vraiment enchanteur et la ville de Brest ne saurait se présenter à l'étranger sous un plus curieux aspect. — Le regard embrasse d'un côté la partie la plus splendide du port de guerre avec ses navires, ses mouvements, ses travaux tumultueux ; de l'autre, les tours séculaires du château et les premiers plans de la rade inondés de lumière, tandis que les lointains s'effacent dans une ouate de vapeur; — plus près au fond de l'abîme il voit les canots égratignant comme des faucheux sous leur nage cadencée le sombre azur de la Penfeld, et le bateau

à vapeur y creuser un sillon et laisser sur sa trace une sorte de voie lactée ; — enfin à l'entrée de la nuit quand s'éclairent les mille fenêtres des maisons étagées sur les rives, le côté de Recouvrance offre l'expression exacte d'une image de V. Hugo. On dirait en effet

.... que le ciel sur la colline sombre
Laisse ses étoiles pleuvoir.

Je sais un pélerin sentimental pour qui l'une de ces fenêtres jadis avait des clartés préférées. Le jour parfois un regard, le soir toujours une lumière y brillaient et sa vue réjouissait les yeux et le cœur du promeneur nocturne. Il escaladait du rêve cette étoile ouverte. Il lui chantait des sérénades dont la forme railleuse cachait mal les troubles de sa pensée inquiète. C'est que trop tard il se souvenait du conseil de Cicéron : « Confiez votre voile au souffle des zéphirs, mais ne confiez jamais votre cœur à une jeune fille. » — « L'amour de la jeune fille tourne toujours ! » lui avait dit en vain aussi la sagesse bretonne (1). — Aujourd'hui la fenêtre est sombre comme un charbon éteint, mais s'il ignore même en quel lieu rayonne le

(1) Karantez ar plac'h drò atò.

(Furnez Breiz.)

doux foyer qui l'éclairait jadis, sa mémoire est restée fidèle à ce souvenir, à ce conte des *Mille et une Nuits* qu'on pourrait intituler : *Celle qui dort les yeux ouverts.*

A l'heure calme où tout repose,
Une lampe qui brûle encor,
Zèbre votre persienne close,
De filets noirs, de filets d'or.

Fillette à la vive prunelle,
Si tard, pourquoi donc veillez-vous ?
Tandis que je fais sentinelle
Comme un voleur, comme un jaloux,

Sous les fraîcheurs de la rosée,
Au mois d'avril, après minuit,
Pensif devant cette croisée,
Qui seule brille dans la nuit?

Pour peu qu'un roman, d'aventure,
Quand venait un pas solennel,
Se soit sous votre couverture
Soustrait au regard maternel ;

Pour peu qu'un journal en cachette,
(Ils entrent partout ces bandits!)
Soit venu vous farcir la tête
Avec ses feuilletons maudits;

A coup sûr, vous songez ma chère
Que vous touchez à dix-huit ans,
Que la jeunesse est éphémère,
Et qu'il faut sans perdre de temps,

Chercher les roses de la vie,
A travers ce jardin d'amour
Où l'on entre l'âme ravie
Et d'où l'on sort triste toujour.

J'imagine alors, qu'abusée
Par un fantastique horizon,
Vagabonde votre pensée,
Libre des freins de la raison,

Vers ce monde où les plus timides
Qu'enfièvre un mutuel entrain,
Mènent la vie à grandes guides
Et la fortune à fond de train.

Vers ces bals où l'âme se noie
Quand ils déroulent enchanteurs,
Dans les fanfares de la joie
Des flots de femmes et de fleurs.

Ah! si troublant votre jeune âme
Durant les nocturnes loisirs,
Le roi sinistre de la flamme
Illuminait vos souvenirs.

3***

S'il y prenait (chimère étrange !)
Pour mieux abuser votre cœur,
L'idéale beauté de l'ange
Et les habits noirs d'un danseur ;

Ouvrez un missel ma charmante,
Et les yeux rivés au vélin,
Opposez l'oraison fervente
Aux artifices du malin.

Mais un doux souvenir rassure
Mon esprit un instant troublé;
Un secret de votre nature,
Par hasard me fut révélé ;

Et je puis croire que sans trêve,
Tranquillement sur l'oreiller,
Vous dormez à l'heure où j'achève
Ces vers pour vous les dédier.

Si la nuit votre chambre brille
Alors que les feux sont couverts,
Serait-ce pas ô jeune fille !
Que vous dormez les yeux ouverts?

La physionomie du personnel qui hante le pont et ses abords à certaines heures, offre aussi plus d'un genre d'intérêt et je me suis maintes fois

promis d'en faire le sujet d'une étude. Si mon intention est bonne, c'est pour le moment un pavé de plus que j'apporte à l'enfer, et à ce propos quelqu'un je le gagerais a dû bien rire en voyant M. Oudry resserrer d'une façon plus intime l'union entre Brest et Recouvrance. — Devinez-vous qui? Une fois, deux fois...... non? Eh bien c'est le diable.

XXIII

La population de Recouvrance se compose de marchands, d'employés et d'ouvriers du port. C'est là aussi que vient enfin jeter l'ancre, après des services pénibles et dévoués, une partie de la maistrance de notre armée navale. Les vieux débris de nos équipages, types intéressants et originaux, peuvent, grâce à une modique retraite, y couler en paix leurs derniers jours. Ils apportent dans le *farniente* auquel l'âge les condamne, la rigide observance d'une discipline qui les a régis pendant un demi-siècle. Chaque jour on peut les rencontrer par sociétés, *naviguant de conserve*, comme ils disent, le long des murailles qui bordent la grève de Porstrein ou sous les ombrages du Cours-d'Ajot. On les reconnaît à leur visage rouillé par le hâle de toutes les latitudes. Leur coiffure, chapeau ou casquette, laisse échap-

per parfois les mèches capricieuses d'une perruque fauve. On dirait qu'ils ont du goëmon sur la tête comme les vieux rochers. Leur ancien caban d'uniforme qui jadis exposé aux embruns salés a traversé des vicissitudes sans nombre, montre la corde, mais il est brossé avec un soin méticuleux et il conserve le bouton à l'ancre aussi luisant que les cuivres d'un navire un jour d'inspection. Fourbisseurs maniaques ils ont dénaturé la médaille de Sainte-Hélène qui brille à leur boutonnière comme un soleil d'or. Ils s'en vont le dos voûté, le jarret rebelle, portant leur canne avec précaution comme un cierge dont on veut seulement écraser la mèche. Chaque jour ils recommencent la même promenade, chaque jour ils se racontent les mêmes histoires avec les mêmes mots : si d'aventure ils s'asseyent, le conteur seul reste éveillé, et encore n'en jurerais-je pas, peut-être parle-t-il en rêvant. — Aucun navire de la rade ne fait une manœuvre sous leurs yeux sans qu'elle soit prévue, annoncée à l'avance, puis commentée et souvent critiquée avec amertume. Bien que rivés au rivage, en esprit ils sont à bord. Ils commandent, ils pressent, ils bourrent l'équipage sans ardeur; on devine à un léger mouvement de leur coude, à une contraction de leur visage qu'ils rhythment en eux-mêmes

l'effort d'un groupe de matelots sur un *bras de vergue* ou sur un *palanquin de hunier* : puis la manœuvre accomplie, parfois satisfaits et radieux, parfois maugréant contre les innovations, contre la vapeur, contre la dédaigneuse indifférence des jeunes pour leurs traditions vénérées, contre ce qui n'est pas eux, leurs vingt-cinq ans et le vaisseau cher à leurs souvenirs, ils s'en reviennent au logis gréer avec amour un petit navire destiné à quelque bambin du voisinage. Cela dure jusqu'à l'heure où après s'être recommandés à sainte Anne et à sainte Barbe ils se croisent définitivement les bras et s'endorment dans la paix du Seigneur.

XXIV

Pour en finir avec la société Brestoise faut-il vous dire qu'une grande cité maritime recèle, en Bretagne plus qu'ailleurs peut-être, tout ce que le vice et la misère peuvent engendrer de plus hideux? Il n'est pas nécessaire d'en toucher les bas-fonds malsains pour s'en convaincre. Dans une classe qui n'a pas été absolument privée d'instruction, qui n'a pas eu même à lutter contre les perfides conseils du dénûment, ni contre ceux de la paresse, le manque de sens moral chez les femmes encore à la fleur de la vie est aussi commun et aussi absolu que le manque d'élévation dans les idées chez celles d'une région supérieure.......
— Si l'on ose, à la nuit tombante, affronter cer-

taines parties de la ville, on est au cœur du cloaque (1)....

Matelots, soldats, mêlés à des chenapans émérites, y circulent jusqu'à l'heure de la retraite. Les gens de mœurs honnêtes et pacifiques y passent, méfiants, furtifs et empressés. Il faut se garer des ivrognes zigzaguant des maisons aux ruisseaux qui partagent les rues, et, faute de mieux, cognant du poing les murailles.

Les tavernes, ouvertes çà et là, retentissent de chansons sans air, de quolibets, de blasphèmes proférés par des voix de ventriloques et, brochant sur le tout, des rixes pleines de cris de rage et de douleur nécessitent souvent l'intervention de la force armée.

Tels sont les écarts repoussants que se permet d'habitude le vice patenté en dépit de la sévérité des règlements. Mais au moins peut-on n'affronter jamais ces repaires. Perdus dans les ténèbres, ils n'offusquent jamais le regard, leur personnel jamais n'émerge même dans les quartiers voisins.

(1) Malgré les précautions que j'ai prises, le développement de ma pensée serait peut-être de nature à blesser de chastes susceptibilités. J'ai donc supprimé quelques passages de mon manuscrit.

Il en est autrement des scènes douloureuses que la misère étale au grand jour comme pour placer sans cesse les cœurs sensibles et inquiets entre le double remords d'encourager le vice, de récompenser la fourberie, ou, par une défiance exagérée, de laisser sans secours une infortune réelle. Conformément au proverbe qui, de deux maux, veut qu'on choisisse le moindre, on accepte la première de ces alternatives et l'aumône inintelligente n'est en réalité la plupart du temps qu'une prime offerte à la mendicité. Aussi les mendiants exercent-ils leur industrie avec conscience. On les rencontre cantonnés à l'angle des rues, obstruant le porche des églises, vautrés aux différentes sorties de la ville. Sur les promenades, des enfants déguenillés et crasseux vous harcèlent une semaine durant, pour se créer des titres à une aumône hebdomadaire, puis vient le jour où ces clients de la charité redoublent leur poursuite acharnée et leurs instances, sous prétexte que vous ne leur avez rien donné depuis un temps qu'ils vous signalent. Les femmes du monde sont particulièrement victimes d'un genre d'obsession que caractériserait avec justesse un terme d'atelier fort connu; trop heureuses si on leur épargne les invectives. En dehors de cette mendicité importune, effrontée,

peu digne de compassion, la misère offre à Brest d'affligeants épisodes. Sous ma fenêtre, le matin, dans la rue déserte encore, j'ai souvent vu des femmes disputer aux chiens errants les balayures de la borne. Elles recueillaient ou mangeaient sur place les légumes dont on a déjà exprimé le jus, le marc de café, l'orge mondé et autres débris d'aliments, rebuts de cuisine qu'enlève à l'heure réglementaire le tombereau de la voirie.

XXV

Une autre scène, féconde en motifs d'un pittoresque sinistre, surtout par une pluvieuse journée d'hiver, rassemble encore le personnel féminin que dégrade la misère vicieuse des grandes villes. Cette scène se renouvelle toutes les semaines sur les quais à l'heure où, suivant l'usage, les copeaux du port apportés par un chaland sont distribués aux indigents. Des femmes de tout âge, dont le nombre varie de cent à deux cents, le panier sur la hanche, le réseau de cordelettes ou le sac sur l'épaule, attendent l'heure de la répartition. Dans cette assemblée, on compte certainement des ménagères honnêtes, des femmes d'ouvriers fortes et vaillantes, mais aussi des créatures de la condition la plus abjecte. Celles-ci portent des vêtements que semblent avoir roulés sans fin des flots bourbeux. Les guenilles sordides

pendent flasques le long du corps, n'abritant rien, mais s'efforçant de voiler des nudités dont la couleur primitive est perdue. Bien qu'un pareil spectacle soit déjà triste, des impressions autrement pénibles attendent l'observateur s'il étudie ces faces où toutes les débauches ont apposé leur cachet flétrissant, ces physionomies sauvages qu'enfièvrent les passions mauvaises et les convoitises comprimées, s'il écoute ces voix aux accents inouïs, s'il comprend ce langage où s'allient avec une singulière brutalité le vocabulaire du matelot et les différents argots de la halle et des prisons. Par mesure d'ordre, chaque nouvelle arrivante reçoit une marque qu'elle doit échanger contre le menu bois préalablement divisé en tas égaux. Un contremaître est commis à ce partage, et tout irait à merveille si, au moment de remplir les paniers, certaines mains rapaces ne faisaient une excursion illicite sur la propriété voisine. La partie lésée naturellement s'insurge, l'assistance attise le débat et y prend part. Des clameurs de harpies s'élèvent; injures et menaces préludent aux coups de griffes et bientôt le vent balaie sur le pavé quelque coiffe en loques..... L'irruption d'un agent au fort de la mêlée met vite un terme aux voies de fait, mais la colère continue à s'épancher en un flux de

bizarres invectives, que ces malheureuses s'en vont débitant seules le long des rues, jusqu'au cabaret où, en échange de leur charge de bois, elles recevront l'alcool qui endormira enfin leur ressentiment.

XXVI

En regard de ces tristes détails, je m'empresse de constater aussi qu'à la tête de la ville, un corps municipal plein d'ardeur et de bonne volonté lutte avec la plus opiniâtre énergie contre le fléau envahissant de la misère. Soulager et moraliser les classes nécessiteuses, tel est l'objet de sa plus constante préoccupation. Chaque jour s'organisent de nouvelles sociétés de bienfaisance dont il favorise le développement, et chaque jour ses moyens d'action sont multipliés par le concours d'honorables citoyens qu'animent dans cette voie un zèle pieux et un désintéressement chrétien. Une de ces dernières années, l'ensemble des sacrifices pécuniaires que la commune et les sociétés privées de Brest appliquaient sous toutes les formes de secours à l'assistance publique, pouvait être évalué à plus de 500,000 fr., c'est assez dire que si, par

suite d'une organisation générale bien comprise, une même volonté pouvait répartir de tels secours, le cri d'une détresse jamais ne s'élèverait en vain. La mendicité n'est pas non plus facile à combattre. La vie régulière des asiles de charité qui lui sont ouverts répugne à ses traditions, et toutes les mesures répressives qu'on voudrait lui opposer, lésant plus ou moins la liberté individuelle, on est contraint de s'arrêter devant l'impuissance des lois. Le premier magistrat de la ville (1), un homme d'initiative, un esprit alerte, entreprenant, bienveillant, un maire dont l'administration sera un jour citée comme ayant été marquée au coin d'une vive intelligence et d'un sincère amour du progrès, publiait naguère un mémoire sur les moyens à employer pour éteindre ou tout au moins pour atténuer la mendicité dans le Finistère. La création de colonies agricoles où le mendiant valide transformé en travailleur fournirait au-delà du nécessaire à l'entretien des faibles et des in-

(1) M. Bizet, maire de Brest depuis 1848. Son administration durant laquelle de notables événements et de grands travaux se sont accomplis; aura eu pour auxiliaire le concours éclairé, actif et dévoué de M. G. Normand, avocat, chef du secrétariat municipal depuis 1841.

firmes, forme la base de son système que recommandent à l'attention, un ensemble de vues généreuses et des moyens de répression qui ne sont pas de ceux dont s'émeuvent les plus délicats sentiments de justice et d'humanité. C'est assurément à un pareil ordre d'idées que nos gouvernants chercheront un remède à la mendicité, cette plaie honteuse de notre civilisation, apparente surtout en Bretagne, et cela ne peut manquer d'avoir lieu, dès que la péninsule armoricaine traversée par les chemins de fer ne sera plus à peu près ignorée, dès que la création d'un port de commerce à Brest, en lui permettant de prendre la position que la nature semble lui avoir assignée, aura fait de cette ville un de ces milieux de population avec lesquels il faut enfin entrer en compte.

XXVII

J'ai quitté Brest un lundi, le jour le plus désagréable de la semaine. Ce jour-là, un marché hebdomadaire livre la ville aux campagnards, aux revendeurs et aux ivrognes. Sacs de blé, mannequins de fruits et de légumes, paniers de beurre et cages de volailles obstruent les voies commerçantes. Une longue file d'étalages où s'amoncellent en plein vent de bizarres défroques et où le négoce du bric-à-brac le plus infime, exhibe sa collection d'objets disparates ou hétéroclites, occupe sur d'autres points de vastes espaces. Puis, un peu partout, en dépit de l'hécatombe de cabaretiers en contravention, qu'immole chaque année le préfet du département à la morale publique, recommençant ainsi, de la meilleure foi du monde, la lutte d'Hercule contre l'hydre de Lerne, on rencontre le matin déjà, frictionnant de l'épaule le

4*

rez-de-chaussée des maisons, une infinité de gens qu'on pourra retrouver le soir, aux abords de la ville, ivres-morts le long des chemins (1). Comme vous le voyez, c'est bien choisir son jour pour quitter Brest. Le sud d'ailleurs soufflait depuis la veille d'orageuses haleines, et la poussière aveuglante soulevée en tourbillons incitait à courir se cacher au fond des solitudes ombreuses. J'ai donc pris le bateau à vapeur de Landerneau et un moment après courant à l'est, sur une mer écaillée par de chaudes rafales, nous longions les jardins étroits placés en amphithéâtre au flanc du talus qui, à la sortie de la ville, descend vers la grève. — Pendant deux milles encore se succèdent les fraîches maisonnettes d'été, plus loin la côte se montre fourrée d'ajoncs sur les hauteurs et taillée

(1) Dans une remarquable page de son mémoire sur la mendicité, M. le maire de Brest, après avoir compté l'ivrognerie au nombre des principales causes de la misère en Basse-Bretagne, signale les funestes effets d'une loi qui, en juin 1842, vint interdire aux communes d'établir sur les boissons une taxe d'octroi supérieure aux droits d'entrée. Cette loi renversa les seules entraves qu'on pouvait opposer à un vice ignoble. En homme d'esprit M. le maire range dans la catégorie des immondices l'ivrogne étalé sur la voie publique et il le fait enlever dans un chariot spécial.

à pic au rivage, puis s'ouvre une baie verdoyante que bordent, éparpillées dans la verdure, les demeures blanches du paisible bourg de Saint-Marc. — La semaine précédente, à une fête de ce bourg, j'avais pu noter pendant la procession un détail assez bizarre. Les paysans qui tiennent à honneur de porter les images et les bannières sacrées, achètent ce droit au moyen d'une offrande proportionnée au poids de la bannière ou à la valeur de l'image ; seulement, pour la circonstance, ils se doivent coiffer de bonnets de coton blancs, la mèche haute, et noués au front par un ruban comme une fontange. Je constate cette singularité dont je me vois forcé de vous taire le motif, nul ne m'en ayant donné jusqu'ici une explication satisfaisante.

XXVIII

Le bateau poursuit sa course et nous met à l'embouchure de la rivière. L'anse de Kerhuon où la marine militaire immerge des bois en quantité considérable, et où se dresse un viaduc qui pour être élégant n'en ferme pas moins au regard, comme une herse, le fond de la vallée. La baie de Saint-Nicolas dont les adversaires du futur port de Porstrein chantent les litanies, échancrent la rive droite du côté de Brest. Les hauteurs pétrées de Plougastel font à l'autre rive une physionomie pleine de sévère grandeur. Ce sont d'énormes blocs de rochers qui, placés en ligne, séparés entre eux, taillés à pans verticaux, hérissent la colline. Plusieurs se profilent sur le ciel en affectant des formes de citadelles et de donjons ébréchés : on dirait les vieux burgs du Rhin. L'oblique soleil couche leur ombre en longues zébrures sur d'âpres terrains où des tons verts et roses annoncent qu'il n'est pas

de lieu maudit que les bruyères, les fougères et les ajoncs ne puissent fouiller de leurs racines. La partie si fièrement sauvage de cette campagne se termine à un point habité de la côte, où la communication entre les deux rives est établie au moyen d'un bac qui reçoit pêle-mêle les humains et les bestiaux.

Voisine du Passage, — on nomme ainsi ce lieu, — une chapelle consacrée à Saint-Jean, entrevue au bord de l'eau sous son voile de chênes et de châtaigniers, fait de son aiguille de granit un paratonnerre au dôme verdoyant qui l'abrite. C'est le plus frais, le plus riant paysage de la rive gauche; celui où le feuillage des bois se masse avec le plus de grâce et arrondit le plus moelleusement ses contours. De capricieux effets de lumière et d'ombre se jouent dans cette riche gamme de nuances vertes et le regard cherche à pénétrer le mystère des silencieuses retraites et des réduits obscurs qui vont s'élevant vers des hauteurs couronnées par les jardins fleuris d'une villa. — Tous les ans, au mois de juin, le jour du pardon de Saint-Jean, un concours de joyeux pélerins trouble le silence habituel de ces délicieux bocages. On y accourt de Brest et des communes environnantes, mais on n'y retrouve plus ni les

franches gaîtés de la danse, au son des *binious* et des bombardes, ni la naïveté, ni la ferveur pieuse d'autrefois. La veille de la fête, boutiques et cabarets poussent en une nuit comme les champignons sous les ombrages. Donnant tour à tour satisfaction à Dieu et au diable, les campagnards, qui sont là en majorité, se livrent sans mesure à leurs habitudes de dévotion et à leur vice favori. Ils s'étouffent à l'entrée de la chapelle aussi bien qu'autour des cabarets improvisés, et je ne sache pas que le marchand d'agnus, en dépit de son commerce effréné de médailles et de chapelets, fasse des recettes plus triomphantes que le débitant de boissons fortes. A coup sûr la fontaine de Saint-Jean épancherait en paix son onde si elle ne possédait la vertu miraculeuse de guérir les maux d'yeux. Néanmoins cette fête offre un coup-d'œil charmant au moment de la procession. La volée des carillons et la voix des chantres s'élèvent dans l'air, l'orfévrerie sacrée et les bannières étincellent à travers les arbres; partout ondule et s'agenouille la multitude bigarrée des campagnards, et la mer ondoyante au soleil, berce des escadrilles légères qui, de conserve, reconduiront à Brest leur joyeux personnel avec un entrain pareil à celui des courses de régates.

XXIX

A partir de Saint-Jean les rives se rapprochent. Bientôt le chenal se rétrécit et serpente creusant un lit de vase. Des garennes incultes occcupent les versants de la rive gauche accidentée çà et là par une brusque saillie de terrain qui sert d'alvéole à des rochers de quartz. L'autre rive au contraire continue à dérouler des champs cultivés, des clôtures de terre revêtues d'ormeaux, de coudriers, et plus loin de vastes taillis à la lisière desquels le ravin et le chemin creux viennent évaser à la grève leur entrée sombre. Ces bois rabougris, rejetons de puissantes forêts disparues, recèlent les vestiges du château de la Joyeuse-Garde, d'où sortirent écrits en celto-breton, vers le milieu du VIe siècle, tout porte à le croire, les romans de la *Table-Ronde*. — Là vivait Lancelot du Lac, là fut reçu avec sa cour Artus, roi de l'île

de Bretagne. — Tournois, carrousels, jongleries, valeureuses prouesses, galantes équipées, mirent en émoi le pays breton pendant ce séjour d'Artus à la Joyeuse-Garde. Ce fut là que, entre autres divertissantes facéties, le roi de la *Table-Ronde* fit faire sur les dames de son entourage, par le sénéchal Quex, la fameuse épreuve du *court mantel* — un talisman perfide. Ce magique vêtement placé sur de chastes épaules traînait aussi long qu'un manteau de cour, mais si par fatalité, dame ou jouvencelle n'avait pas la conscience pure à l'endroit des galants méfaits, le manteau se raccourcissait au point de devenir camail. Je laisse à penser si l'on jeta les hauts cris, quand — après l'épreuve — la vertu délatrice de ce talisman fut révélée. En effet dans cette aimable réunion il ne paraît guère qu'un culte ait été voué à la morale si l'on en croit les anciens fabliaux. Ceux-ci nous apprennent que Lancelot du Lac, le seigneur de la Joyeuse-Garde, et Tristan le Léonais, son commensal, enlevèrent l'un Guennevara *la blonde*, l'épouse même d'Artus, ce coryphée des preux d'élite; l'autre *la blonde* Iseult, épouse d'un certain roi Marc'h; sans souci d'Iseult *aux blanches mains*, sa femme légitime, impitoyablement délaissée. — D'un pareil ordre de prouesses, on a peut-

être pu logiquement inférer que ces paladins de mœurs assez légères, protégeaient trop souvent hélas ! la veuve et l'orphelin qu'ils avaient faits ; mais dans mon caprice pour cette époque de valeur et de galanterie, féconde aussi en sortiléges et maléfices, je voudrais attribuer le coupable égarement des ravisseurs à quelque fatalité inhérente à ces chevelures blondes, compromises par le rôle mystérieux qu'elles ont maintes fois joué dans les catastrophes de tous les temps depuis la plus haute antiquité. Ainsi, en songeant que la belle Hélène était blonde et que la volonté de l'immuable destin fit dépendre d'un seul cheveu d'or de Nisus la conservation de l'empire d'Athènes, je ne puis en dépit de mes préférences m'empêcher de souscrire au sentiment exprimé dans ces vers :

..... Le blond c'est la couleur fatale,
La nuance terrible, et l'on trouve cachés,
Sous ce vêtement blond que le Seigneur étale,
Les plus saintes vertus et les plus doux péchés (1).

« Les plus saintes vertus ! » Ah ! merci, cher poëte, d'avoir songé à ceux sur lesquels « la nuance terrible » exerce les attractions magnétiques de

(1) L. Laurent Pichat. (*Le Féminin éternel.*)

l'abîme; — comme dans la boîte de Pandore, au fond de votre strophe vous avez mis l'espérance.

Que de fois, jadis, traversant l'unique vestige du château de la Joyeuse-Garde, une voûte tapissée de lierres et aujourd'hui obstruée par les ronces et les orties; que de fois parcourant ces maigres halliers, rejetons des silencieuses forêts d'un temps évanoui, n'ai-je pas laissé mon esprit descendre la pente rêveuse où nous entraînent les souvenirs légendaires et les fictions romanesques! — Si d'aventure retentissait alors comme un tonnerre dans le chemin creux le galop d'un cheval effarouché, je tressaillais comme si je me fusse attendu à voir passer, courbés sur leurs palefrois, ainsi que dans le tableau de *La Fuite*, d'Alfred de Dreux, Iseult et Tristan, Lancelot et Guennevara détalant avec furie pour se soustraire à la vengeance des époux outragés qui les suivent jetant feu et flammes.

XXX

Nous approchons de la ville. A la misérable cahute du pêcheur, demi-voilée par un rideau de filets festonnant de longues perches fixées au rivage, succède la riche métairie, avec ses granges, son aire à battre, ses monceaux de gerbes et ses charrettes dételées. Devant la maisonnette à claire-voie, nid d'amoureux placé dans un bouquet de verdure et de fleurs, des vanneuses debout au milieu d'un drap étendu sur une cale au bord de l'eau, élèvent leurs bras solides et vermeils, et agitent comme un tambour de basque le crible d'où s'envole au soleil couchant des nuages de poudre d'or. A nos côtés un défilé de barques aux voiles rouges, montées par des gens de Plougastel vêtus de toile et coiffés de bonnets phrygiens, couleur de pourpre, descend la rivière avec le flot, tandis que des navires d'un plus fort tirant d'eau, surpris par le reflux, se couchent sur le flanc dans un mol édredon de vase, aussi piteux que des cachalots

échoués. A notre gauche s'arrondissent en coupole des ombrages frais et noirs ; la flèche aiguë d'un clocher en sort droite comme l'aigrette d'un palmiste. Il marque seul la place autrefois occupée par l'église de Beuzit-Conogan et guide le touriste vers une de ces tombes que les artistes du XVIe siècle ciselaient avec amour dans ce fin granit noir de Kersanton, si commun en Basse-Bretagne; ce tombeau est celui d'un seigneur espagnol, Troïlus de Montdragon, époux d'une héritière de la Palue, qui avait son domicile dans le voisinage. Tout près de là des maisons d'un aimable aspect — ne trouvez-vous pas que les maisons ont une physionomie comme les visages ? — étalent des parterres aussi fleuris que les reposoirs de la Fête-Dieu, et l'une d'elles, la plus voisine du clocher, assise parmi les roses, semble nous jeter avec ses parfums, — des regards, des sourires, des appels hospitaliers. Nous laissons, encore à droite, une communauté religieuse, aux fenêtres embrasées par les derniers rayons du soleil, à gauche les vastes constructions d'une usine et d'une fabrique, puis longeant un quai et des avenues d'ormeaux, au feuillage obscur, nous voyons s'ouvrir le port de Landerneau où nous débarquons au crépuscule du soir.

XXXI

Landerneau !..... il n'est pas que vous n'ayez entendu prononcer ce nom. — « Il y aura du bruit dans Landerneau », se dit communément dès qu'un scandale destiné à faire son chemin ouvre l'aile, par allusion à cette même phrase reproduite avec un certain succès — au temps où le succès était bon prince — dans un acte assez pâle et aujourd'hui bien vieillot de M. Alexandre Duval. Enfin le mot a fait fortune, bien qu'à Landerneau il soit incompris, comme j'ai souvent eu l'occasion de m'en convaincre. C'est chose simple du reste, cette ville a des faiblesses inhérentes à ses avantages. Elle se pique d'être à l'avant-garde du mouvement industriel de la Bretagne et ne forfait point à son caractère positif en s'occupant des *fadaises* de la littérature. Aussi n'y trouverait-on pas — j'en jurerais — trois habitants qui connais-

sent le titre des *Héritiers*, qui sachent le nom d'Alexandre Duval; ce qui ne change rien, je l'avoue, à l'équilibre de mes sympathies entre la masse et l'exception : mais si d'aventure on imaginait pour cadre aux *Héritiers* une de ces villes de province enfouies dans les terres, renfrognées, farouches, avec des rues sonores, des fenêtres qui vous regardent d'un air soupçonneux, des habitants qui s'épient comme des séminaristes et, brochant sur le tout, l'ennui, cette *mal'aria* morale qui vous enfièvre parfois pour les plus misérables intérêts, on éprouverait une déception complète. Rien n'est au contraire plus riant que l'aspect de cette ville active, entreprenante, la seule de la Basse-Bretagne qui soit ouverte aux routes qui convergent de toutes les parties de la France vers cette extrémité du Finistère où se trouve le plus important de nos arsenaux maritimes. On devra donc chercher le type maussade que j'ai décrit plus haut, parmi les petites villes bretonnes qui, ne pouvant se mêler à la vie des affaires, rappellent dans leur solennel et inquiétant *farniente* ces Memnons Egyptiens accroupis immobiles, les mains sur les genoux, mais les yeux toujours ouverts.

XXXII

Vous intéressera-t-il de savoir que Landerneau fait son apparition dans l'histoire vers l'an 696 de la fondation de Rome ? — Voici comment. — César venait de conquérir la Gaule, après neuf ans de combats, et l'un de ses lieutenants, Publius Crassus, qui commandait un corps d'armée plus avancé dans l'Armorique, s'imaginait avoir triomphé de ce dernier foyer de résistance, quand une nouvelle révolte força le conquérant à revenir en personne livrer aux Venètes et remporter sur eux cette fameuse bataille navale dont le golfe du Morbihan, près de Loc-Mariaker, fut le théâtre. Les forces de terre que les tribus Armoricaines alliées envoyaient au secours des Venètes, ayant en outre été réduites par Titurius Sabinus, celui-ci, pour asservir plus sûrement le pays, le sillonna de routes, et Lan-

derneau, simple *mansio* à cette époque, s'étant trouvé au dernier passage guéable d'une rivière, sur la voie qui conduisait de Vorgium (Carhaix) à Gésocribates (Brest), dut un rapide accroissement au double avantage d'occuper le centre des communications entre les villes voisines et de marquer la limite du flux de la mer, « car — dit pittoresquement Pierre Le Baud dans son *Histoire de Bretagne*, — pourtant que la mer illec fluctue et court forment, l'appellent ceux du pays Morgul, qui sonne en gaulois gueulle de mer. Et jeste celle gueulle en celle région par le sage conduit de nature trois bras, desquels l'un court à Lan-Ternoc, qui a le rivage montueux, et dedans luy chet le fleuve d'Elorn, environné de bois et de forêts, abondant en saulmons et là pert son nom. Car l'eau douce dudit fleuve, courant longuement par les champs, tendant comme pélerine à la grande mer, afin d'estre meslée avecque sa mère, se conjoint légièrement comme fille avec elle, et après cette mixtion des eaux douces et amères, elle n'est plus appelée Elorn. »

Si, comme César, je voulais prendre ce qui ne m'appartient pas, il me serait facile de vous tracer un historique fort complet de la ville, mais le nom du conquérant m'ayant rappelé certain conseil de

l'Evangile, — je veux laisser à mon confrère, M. de Courcy, le bénéfice de ses patientes recherches, je vous renvoie donc à sa curieuse notice et, léger de conscience, je rentre dans ma spécialité de chroniqueur à vol d'oiseau.

XXXIII

Les vastes établissements industriels auxquels Landerneau doit son importances, ont, il faut le dire, légèrement modifié son principal charme, celui de ses promenades. En effet, si séduit par les riantes allées qui s'étendent à toutes les sorties de la ville, vous vous avancez dans la campagne, et si, désireux de respirer cette fraîche odeur de feuilles et de fleurettes agrestes, vous ouvrez confiant vos narines à la brise, elle vous arrive traîtreusement chargée des émanations d'une tannerie dont vous n'aviez pas soupçonné le voisinage, tant la sournoise se dissimule parmi les massifs de verdure et de fleurs, au milieu de prairies où le velours de l'herbe encadre des étangs si calmes qu'ils semblent ouverts sur l'infini. Vous changez de route, bientôt le chlore d'une blanchisserie vous prend à la gorge comme dans un hôpital de pestiférés; vous prenez une direction toute contraire espérant conjurer votre malheu-

reux sort, mais vous tombez cette fois sous une brise qui, en traversant une fabrique de chandelles, s'est imprégnée de suif comme un cosaque, trop heureux encore si vous échappez à l'odieuse haleine de ces dépôts de noir animal dont le nom breton : *ludu 'du*, inscrit en gros caractères sur de nombreuses enseignes, intrigue si fort les étrangers. — Ne vous avisez surtout pas de poursuivre laborieusement une de ces méditations qui réclament le silence et la solitude : une cloche ne saurait manquer de se faire entendre et jetterait à l'improviste autour de vous des nuées d'ouvriers chaussés de sabots sonores qui, marquant le pas sur vos talons, défilant sans fin sous vos yeux, remplissant l'air d'appels bruyants, de quolibets et de chansons, mettraient en fuite et sans retour la pensée poursuivie avec de pénibles efforts.

Quant à la ville proprement dite, elle s'ouvre large et claire sur de vastes quais où sont amarrés des navires que le mouvement commercial emplit et vide tour à tour, et qui, remorqués par leur personnel, s'en vont en cas de vent contraire, le long d'un charmant chemin de halage, rejoindre cette partie du chenal où le bras de mer qui s'unit à l'Elorn devient navigable.

XXXIV

Parmi les maisons de Landerneau, sans caractère pour la plupart, se dressent deux clochers. L'un a cette régularité massive de l'architecture Médicis, l'autre ne manque pas d'élégance, c'est celui de l'Eglise de Saint-Houardon bâtie sous Henry IV. — Je m'empresse de me conformer à un usage assez généralement suivi quand on visite une ville, et je vous conduirai tout d'abord à l'église paroissiale, la seule qui vaille la peine d'être visitée en dehors de tout intérêt religieux. L'autre église, placée sous l'invocation de saint Thomas de Cantorbéry, ne nous montrerait guère que les débris d'un vitrail assez brillant jadis et certaines sculptures frustes d'une orthodoxie suspecte.

L'ensemble du portique de Saint-Houardon, couronné par un léger campanile, est d'un fort bon

style renaissance. Il est taillé dans cette sombre pierre du pays que le temps et l'humidité revêtent des tons verdâtres du bronze. L'architecture intérieure de la nef appartient au genre gothique dans ce qu'il a de plus humble. Elle est d'un effet assez agréable auquel nuira pourtant un trop grand nombre de fenêtres, jusqu'au jour où des vitraux de couleur auront partout remplacé les vitres blanches. — On remarque dans cette église deux tableaux. L'un de M. Félix Jobbé-Duval; l'autre de M. Yan D'Argent; deux enfants de Landerneau qui tiennent aujourd'hui un rang distingué parmi les peintres. C'est bien le moins qu'en traversant leur ville je vous dise un peu comment et combien j'apprécie ces artistes.

XXXV

A tout seigneur tout honneur. Donc, à M. Jobbé-Duval d'abord, puisque des distinctions honorifiques, des commandes de l'Etat, des travaux exécutés pour diverses églises de Paris, lui donnent une grande notoriété dans le monde officiel. — M. Jobbé-Duval, élève de Paul Delaroche, est un peintre consciencieux, correct, académique. Son talent est enté sur un travail opiniâtre et sur de sérieuses études. Si jamais artiste mérita de réussir c'est assurément M. Jobbé-Duval. — Il m'a semblé que sa peinture, quelque peu éclectique dans le principe, s'était plus tard refroidie au soleil de M. Ingres, pour revenir enfin à un style plus large et plus énergique. M. Jobbé-Duval dessine et peint en maître, mais ce n'est pas un coloriste dans la véritable acception du mot, c'est un coloriste plus ingénieux, plus harmonieux que

brillant. — *La toilette d'une fiancée grecque*, — *Le jeune Malade*, — *L'Oaristis*, nombre de portraits fort remarqués aux diverses expositions, révèlent ses qualités de dessinateur émérite. Ses compositions toujours très-étudiées brillent surtout par des motifs d'un grand charme et d'une rare délicatesse. Ce sont là des lueurs véritables de ce feu sacré qui parfois descend feu follet et parfois langue de feu sur les artistes pour leur donner, selon qu'il prend l'une ou l'autre de ces formes, la notoriété ou la gloire.

Le tableau que j'ai sous les yeux représente : Jésus livré à sa mère après le crucifiement. Cette œuvre, — une œuvre de début s'il m'en souvient, — révèle des qualités de composition, une certaine vigueur de touche, et des tendances au coloris que l'auteur a trop répudiées plus tard dans des toiles au reste plus parfaites. On se ferait une bien fausse idée du beau talent de M. Jobbé-Duval si on le jugeait d'après ce tableau. Le corps du divin supplicié est strapassé, enflé, flagellé à coups de brosse qui se croisent en hachures et le personnage de la mère douloureuse me semble manqué ; il exprime le ressentiment plutôt que l'affliction ; il est en outre rendu avec une raideur, une sécheresse de bois mort qui exclut en lui toute idée de sang. Sous

cette blafarde écorce on ne pourrait guère trouver que de l'acide pyroligneux.

Ce tableau est je le répète celui d'un très-jeune débutant. Si du haut de la position qu'il s'est faite dans les arts, M. Jobbé-Duval était aujourd'hui appelé à juger son œuvre, il serait à coup sûr infiniment plus sévère que moi. — Cette critique ne saurait donc porter atteinte en quoi que ce soit à son mérite actuel. J'en connais assurément toute la valeur, je le tiens en parfaite estime, comme je tiens le peintre en sincère amitié, et j'ai été bien maladroit si à cet égard on a pu se méprendre sur ma pensée.

XXXVI

M. Yan D'Argent a reçu de la nature une trop puissante organisation d'artiste pour qu'il ait pu se résigner à poursuivre des études sérieuses avec la patience et l'opiniâtreté requises. Aussi jusqu'à ce jour, peut-être est-il moins un maître que M. Jobbé-Duval, mais c'est plus que son confrère un tempérament de peintre et de poëte. Il lui a fallu d'ailleurs pourvoir en débutant aux cruelles nécessités de la vie journalière, et ceci explique la multitude de dessins sur bois, de fusains, de toiles où il a épanché sa fougue (1). M. D'Argent comprend vite, l'inspiration toujours lui est fidèle, il jette rapidement ses esquisses sur la toile. Il aborde tous les genres avec une confiance que le succès

(1) M. Yan D'Argent tient aujourd'hui une des premières places parmi les dessinateurs sur bois.

justifie. Aussi ne m'étonnerais-je pas que la persévérance dans une même voie lui fût difficile. Son pinceau a su traiter avec un égal bonheur l'émail vert des paysages arcadiens, les grasses prairies peuplées de bestiaux ruminants, et les âpres terrains bretons déchirés par le granit et fouillés seulement par la racine des bruyères roses ou des landes rechignées. Mais ce sont les drames violents, les sujets d'un caractère saisissant et poétique qu'il se plaît surtout à développer sur des toiles sans fin. C'est ainsi qu'il nous a montré dans les ténèbres d'une nuit de tempête, les féroces artisans de naufrages, poussant vers les côtes et à travers les écueils sans merci de la Bretagne leurs bœufs coiffés de lanternes, phares perfides qui jadis ont égaré tant de navires et causé tant de désastres. — Une autre fois c'est le personnel épique du poëme d'Ossian qu'il fait tourbillonner dans un brouillard d'Ecosse et qu'il conduit visiter la rêverie du célèbre barde. Ou bien c'est encore, au carrefour des chemins creux, quelque site désolé et farouche d'où s'élèvent les buées nocturnes des marécages. De pâles lavandières d'outre-tombe, aux regards atones, à la physionomie d'un sérieux glacial, ont assailli l'imprudent voyageur, qu'un follet sans doute a fourvoyé sur leurs domaines

maudits. Le malheureux, en proie à tous les effarements de la terreur, lutte avec désespoir contre la frénétique étreinte de ces bras décharnés, de ces griffes de harpies aux privautés violentes; tandis qu'un mystérieux crépuscule laisse entrevoir les indispensables comparses de tout drame infernal; — des arbres, d'aspect diabolique, aux gestes de maniaques et comme pris de la danse de saint Guy; des hiboux qui braquent leurs yeux d'or à travers les rameaux biscornus, des vols de chouettes et d'orfraies dont les ailes ouatées fouettent pesamment l'air avec ces bruits étouffés de souffles anhéleux, comme si elles applaudissaient silencieusement, ainsi qu'il convient, à la scène terrible jouée par des spectres. — Tout cela est peint, compris rendu avec une vigueur de touche, avec une énergie, une poésie pleine d'épouvante, qui défieraient toute autre rivalité que celle de Gustave Doré. M. D'Argent, superstitieux comme un Breton, naïf comme un Allemand, a fait commerce de familiarité avec les êtres surnaturels. Il les peint avec passion comme Burger devait écrire ses ballades. C'est en véritable initié qu'il traite le vagabondage funèbre auquel se livrent les trépassés., de minuit au chant du coq, pour secouer les ennuis de la tombe. Plus rapides et plus sûrs qu'un balai de

sorcière, son imagination ou ses cauchemars l'ont conduit aux bacchanales du démon. Aussi le soupçonnerais-je volontiers d'avoir un peu le diable au corps, si à l'occasion il ne se manifestait en terre consacrée, comme le prouve le tableau de l'église paroissiale où nous sommes. — Dans cette œuvre l'artiste est encore fidèle au merveilleux des légendes, seulement ses personnages portent au front cette fois les célestes clartés du nimbe.

XXXVII

M. D'Argent a pris le sujet de son tableau à la vie d'un évêque breton du VIIe siècle, sous le patronage duquel l'église est placée. — Issu d'une noble famille d'Ecosse, saint Houardon quitta ses parents et son pays pour venir prêcher le christianisme aux gentils de la péninsule armoricaine. La tradition veut qu'il se soit embarqué sur une auge de granit et qu'il soit entré dans la rade de Brest par un vent contraire. — Certaine chanson, d'un goût équivoque, fabriquée, comme la plupart des complaintes, sans doute après boire par de joyeux compagnons, enregistre ainsi le fait :

O prodige nouveau,
Il s'embarqua sur l'eau
Dans une auge de pierre.....
Entré par un vent d'est
Dans la rade de Brest......

Le peintre a choisi cet épisode de la vie du saint pour le fixer sur la toile. — Le ciel est sinistre comme au mois noir des Bretons. On y sent passer les rafales avec ce sifflement de lanières qui fait courir les nuages à la débandade comme des troupeaux effarés. Par place des lames courtes déferlent et le vent éparpille leur frange d'écume. C'est au milieu de ce désordre, c'est sur cette mer sans reflets, que navigue le saint assis dans l'auge de granit. Deux anges déployant des ailes de phénicoptères aux tons roses et nacrés, planent sur les flots et poussent le pesant esquif qui s'avance contre vent et marée. Le saint se présente de profil et revêtu d'un froc brun. Son coude porte sur son genou, son menton s'appuie contre sa main repliée. Son visage est austère, sa physionomie et son attitude révèlent le calme et la méditation. C'est en vain que l'âpre vent de la mer tourmente sa chevelure et sa barbe argentée, en vain il lui cingle la face d'embruns arrachés à la crête des vagues : le pieux navigateur tout entier à la pensée de son apostolat et pénétré de la grandeur de la mission qu'il va remplir, s'avance l'œil fixé sur les côtes idolâtres sans paraître se soucier des furies de l'ouragan.

Les lignes qui précèdent disent assez tous les

mérites de cette composition. L'individualité du saint, particulièrement, est fort bien rendue. Les traits de son visage un peu vulgaires accusent peut-être la trop servile imitation d'un modèle d'atelier ; mais ils sont rehaussés par une physionomie bien étudiée, bien comprise et fort heureusement réussie. Le ton général du tableau, sans avoir de grandes qualités de coloris, est suffisamment harmonieux. Je suis moins disposé à accepter les anges dont le galbe massif contrarie l'idée fluette, délicate, que j'avais conçue des Séraphins. Ces bras solides et charnus étaient inutiles à de célestes envoyés pour faire glisser sur les flots l'auge de granit d'un saint, à une époque où les saints eux-mêmes « remuaient les pierres avec le signe de la croix ». Malgré tout le bien que je pense de ce tableau, je regrette que M. Yan D'Argent ait choisi un pareil sujet. Heureusement — et ceci n'est pas le moindre mérite de l'artiste — il l'a traité de façon à rester en-deçà des limites du ridicule.

XXXVIII

Je reviens à la ville. Partout des demeures régulières et soumises aux exigences de l'alignement officiel, achèvent de remplacer dans les rues élargies ces constructions anciennes, aux étages surplombants, percées d'ouvertures baroques, rayées d'X en charpente peinte en rouge, ornées de tarasques aux angles en guise de gouttières et coiffées d'un toit en éteignoir, avancé comme une visière sur ces étroits pignons, dont le front se rapprochait afin que les voisins pussent se chuchoter par dessus les passants des commérages à l'oreille. Ainsi disparaissent chaque jour, pleurées par ceux qui n'étaient pas forcés d'y vivre, ces historiques et pittoresques, mais aussi fort peu agréables demeures, j'en conviens, de la vieille ville. Hier tombait, sous le levier et la pioche, l'hôtel où logea en 1505 la reine Anne, et dont un

bouquet de lierre, voilant depuis des années l'écu féodal placé au-dessus du portique, indiquait le degré d'avilissement où était descendue l'ancienne hôtellerie royale : demain peut-être la sombre maison de la sénéchaussée ne pourra plus raconter aux passants, comme quoi elle fut bâtie en 1518 par puissant Jacques, vicomte de Rohan, comte de Porhoët, seigneur de Léon, de la Garnache, de Beauvoir sur mer et de Blain, et ainsi du reste; jusqu'au jour où l'on reconnaîtra que dans une vallée sans cesse balayée par deux vents qui font la navette, soufflant l'un des trombes de pluie, l'autre des tourbillons de poussière, les rues étroites, brisées et abritées avaient aussi certains avantages.

XXXIX

Et les habitants? me direz-vous peut-être. Ceci est un sujet scabreux, plein de périls et qui commande une extrême circonspection. Je me rappelle trop la menace de l'Ecriture : *Væ illi per quem scandalum venit !* pour que de mon fait au moins il y ait *du bruit* à Landerneau. Et d'ailleurs supposez que, rencontrant un type de Philistin ou un *honest* Iago, je cédasse à la tentation d'en faire le croquis, mon modèle infailliblement reconnaîtrait... son voisin sous ma plume, il irait le lui dire, m'en ferait un ennemi, ne se sentirait point entamé et j'aurais perdu mon temps. On ne se rend guère justice ; aussi ai-je toujours relégué parmi les fables, cette histoire des bourgeois d'une ville normande dont le nom m'échappe, qui du premier au dernier prenaient consciencieusement la fuite dès qu'on s'avisait de crier : Au voleur !

sur la grande place. J'imagine au contraire que chacun empoignait au collet son voisin, de telle sorte que nul ne pouvait bouger.

J'espère que vous ne prenez pas ces réserves trop au sérieux? Je veux au contraire aborder librement l'esquisse d'un monde où je compte quelques amis de vieille date et bon nombre de connaissances plus récentes vers lesquelles me porte un vif attrait de sympathie. — Au reste je n'aurai point à insister sur certains aspects vingt fois décrits et qui sont communs à toutes les petites villes. La jeunesse oisive y tient, comme on le sait, une place importante. V. Hugo en a tracé le portrait de main de maître, et qu'il s'agisse de M.-sur M. —, (1) ou de toute autre ville de province vous reconnaîtrez bien vite que les désœuvrés sont partout de la même école. Le sport sous ses formes les plus modestes est l'affaire capitale de leur vie au lieu d'en être le délassement. Ils pratiquent avec conscience cette aimable philosophie épicurienne dont le chœur des chevaliers au 1er acte de *Robert-le-Diable* résumerait les préceptes si le progrès de la civilisation n'était venu y joindre le tabac et quelquefois même l'absinthe aux vertus stupéfian-

(1) *Les Misérables*, tome II, ch. XII.

tes. Cette existence n'est guère propre à leur élever l'esprit. Aussi comme dans ces jardinets où les enfants plantent les fleurs d'un vieux bouquet, n'y trouve-t-on que des banalités cueillies à la petite presse, des facéties et de burlesques locutions en vogue dont l'acte de naissance est souvent lettre close pour ceux qui les utilisent. Chez quelques-uns le sans façon des habitudes est à l'avenant. Se promener la pipe à la bouche, apporter dans les salons cette jovialité spiritueuse que caractérise avec une certaine allure coquette une expression de régiment, y produire avec ce gracieux dédain de toute idée reçue des sophismes assez cavaliers sont des incartades que les villes de province acceptent, — il est triste de l'avouer — avec une indulgence au niveau de la position sociale des délinquants. Je n'oserais pas dire que Landerneau fasse exception à la règle, bien que son activité commerciale et industrielle y réduise notablement le nombre des oisifs. J'ai pu remarquer au contraire qu'elle est d'une indulgence toute maternelle pour les écarts de ses enfants prodigues et qu'elle est prête à leur tendre les bras sans même exiger d'eux la moindre preuve de repentir. Si une voix devait s'élever contre cette mansuétude, ce ne serait assurément ni la vôtre, ni la mienne;

mais sa conséquence logique, il faut en convenir, est fort naturellement de paralyser, dans une certaine mesure, l'essor des séductions de l'esprit et des élégances que recherche un monde plus exigeant. Il est en effet inutile et même dangereux d'éveiller en soi certaines aspirations si l'on est destiné à vivre dans un milieu où les habitudes n'ont pas toutes les délicatesses requises par les lois du goût ni toutes les austérités que comportent celles de la morale.

Je serais fort en peine s'il me fallait caractériser la société de Landerneau par quelques traits qui ne se pussent retrouver ailleurs. On connaît l'éducation des femmes dans la plupart des villes de province. Elle se fait d'après des traditions dont on ne s'affranchit pas aisément et qui tendent à courber au même joug tous les caractères et toutes les intelligences. Si des jeunes filles réunissent l'ensemble des qualités qui réjouit la vue et si elles manquent parfois de celles qui séduisent l'esprit et le cœur, il faut en accuser cette éducation toute artificielle et assez peu faite pour développer les dons de spontanéité, de simplicité, qui font le charme des femmes vraiment distinguées. Sans être doué d'une pénétration transcendentale on peut constater chez bien des jeunes filles d'une

petite ville un manque complet de ce naturel que l'on ne saurait dénier à la plupart des Brestoises. Il ne faut pas être non plus un diplomate habile pour faire vibrer les instincts bons ou mauvais comprimés sous ce système peu libéral d'éducation. Dans les rares circonstances où il m'a été donné d'observer mes jeunes concitoyennes, j'ai reconnu chez plusieurs d'entre elles une somme de qualités assurément très-satisfaisantes; néanmoins je suis persuadé qu'elles n'ont pu se soustraire à l'inconvénient dont je viens d'accuser la source. Ne croyez pas cependant qu'il ne me soit arrivé de rencontrer chez quelques-unes beaucoup de naturel uni à beaucoup de raison et de simplicité, un jour surtout... Mais à quoi bon ? Je me borne à dire que ces fortunes-là dans mes souvenirs sont marquées avec une croix blanche. — L'instruction est celle que partout l'on donne aux jeunes filles bien nées, et, comme partout les mères qui comprennent leurs devoirs consacrent une bonne partie du jour à surveiller les études de leurs enfants.

XL

Les distractions sont rares à Landerneau. Un bal est un événement. On s'y prépare un mois à l'avance : un mois après on en parle encore. — Vous savez déjà que dans ces bals les danses tournantes ne sont affrontées que par les femmes arrivées à un âge où de toutes les légèretés la moins persistante est celle des jambes. Les réunions les plus fréquentes ont lieu sous les auspices d'une vertu théologale : la charité. On y travaille au bénéfice des pauvres. Les hommes n'ont pas le moindre prétexte pour se produire dans ces réunions *blanches* comme on les nommait jadis. Les aiguilles et les langues y vont leur train, mais je me porterais volontiers garant qu'on y pratique la charité dans la plus large extension du mot. — Il ne faut pas avoir fréquenté longtemps une petite ville pour

reconnaître que les conversations tournent invariablement dans un même cercle. La pluie, le beau temps, le prix des denrées, l'église et messieurs les membres du clergé qui n'en peuvent mais ; — enfin et surtout les enfants dont on vante les faits et gestes et qu'on dresse, par l'importance qu'on leur donne, à devenir de petits prodiges... d'égoïsme ; tels sont les éléments qui, suivant les localités, entrent à doses plus ou moins fortes dans les causeries féminines. Peut-être à travers tout cela une oreille inquiète et prévenue saisirait-elle de loin en loin une petite réticence traîtresse, une petite perfidie décochée saintement, mais à quoi bon s'en préoccuper ? Le firmament est-il moins bleu, la campagne est-elle moins verte, le velours des prairies étoilé de marguerites invite-t-il moins au repos, parce que d'aventure un sifflement parfois traverse le buisson ? — Les pratiques religieuses tiennent aussi une large place dans la vie des femmes d'une petite ville. Quelquefois je les ai entendu mettre au nombre des distractions. Je ne me permettrai pas d'en agir ainsi parce que je les vénère même dans ce qu'elles paraissent avoir de stérile. Toute femme qui s'y livre avec conscience demande à Dieu la lumière et s'offre au rayon de la grâce qui tôt ou tard finit par toucher les âmes de

bonne volonté; dès lors une religion mieux comprise lui ouvre ces trésors d'indulgence, de dévouement et de résignation qui font les épouses et les mères véritablement chrétiennes.

XLI

Et maintenant que j'ai épuisé la critique, il m'est agréable de proclamer sans exagération qu'il existe peu de petites villes où l'on trouve plus sinon d'esprits élevés, au moins de natures vives, ardentes, intelligentes; plus surtout de gens occupés d'intérêts sérieux, c'est-à-dire n'ayant pas trop de loisirs à utiliser aux dépens du prochain. S'il en est pourtant dont l'esprit a, comme celui de César, le don d'ubiquité et si ceux-là se préoccupent sans y être conviés des affaires d'autrui, je veux croire qu'ils obéissent à un sentiment de touchante et fraternelle sollicitude toujours en éveil pour ne laisser échapper jamais l'occasion de faire un compliment... de condoléance.— Vais-je m'arrêter là et vous laisser le droit d'appliquer à ce chapitre le mot connu : *in caudâ venenum* ? Non, je veux ajouter un détail assez curieux : c'est que de ce

foyer d'activité manufacturière riche à peine de cinq ou six mille âmes il est sorti depuis environ vingt années... — vous croyez peut-être que je vais dire des industriels en renom, des ouvriers d'élite? Pas le moins du monde. Il est sorti des peintres, des statuaires et des musiciens. Je vous ai nommé les peintres. Je sais en outre une famille où le talent de sculpteur est inné; je veux la représenter par un de ses membres, M. Le Dall, élève de Foyatier; une intéressante physionomie d'artiste qui fait songer aux jeunes maîtres mosaïstes si habilement mis en scène par Georges Sand. On pourra bientôt admirer les élégances de l'autel, du retable et du chœur que M. Le Dall cisèle dans la pierre et dans le bois pour la nouvelle église de Landivisiau. Quant aux musiciens je me bornerai à vous dire que plusieurs ont passé par le Conservatoire et qu'il en est deux qui dirigent en chef, à cette heure, deux musiques des régiments de la garde. — Si vous pensez que les éminentes fonctions occupées dans l'Etat par les hommes de cette petite ville doivent être gardées pour le bouquet, je ne m'y oppose pas et l'on peut compter encore là un amiral de France, ancien ministre; un sénateur, des inspecteurs généraux des ponts et chaussées et du service de santé de la marine,

un ministre plénipotentiaire, deux généraux d'artillerie et du génie, enfin bon nombre de capitaines de vaisseau et de colonels. — Je veux placer ici un dernier mot au sujet de la comédie d'Alexandre Duval. Quelqu'un citait un jour une phrase burlesque des *Héritiers*. — Qui a dit cela ? fit brusquement un vieillard. — M. Duval, répondit-on. — Tenez pour certain, Monsieur, reprit l'interrupteur scandalisé, que M. Duval, le courageux prêtre qui, au péril de sa vie, se présenta au Temple la veille du 21 Janvier 1793, pour offrir au roi Louis XVI le secours de son saint ministère, ne se fût jamais permis une pareille plaisanterie sur sa ville natale (1)! Et admirez donc un peu le singulier hasard qui, à propos de cette ville, fait surgir sous ma plume deux homonymes de Duval; — ne dirait-on pas une protestation du courage, de la vertu et du talent contre la boutade de l'atrabilaire académicien ?

(1) M. l'abbé Legris-Duval alors âgé de vingt-et-un ans, fut sauvé par un conventionnel. Il est mort prédicateur ordinaire du Roi sous la Restauration.

XLII

Pour tenir une place à l'avant-garde du progrès industriel de la Bretagne, Landerneau n'a pas cru devoir répudier certains vieux usages qu'on chercherait peut-être en vain aujourd'hui dans les villes du Finistère les plus fidèles aux douceurs de l'inertie. Parmi ces usages qui pour la plupart se rattachent aux solennités religieuses de l'année, ceux de *Noël* et de la *Fête-Dieu* sont en pleine vigueur le premier dans certaines parties de la France, le second dans presque toutes les villes de province : néanmoins quelques détails particuliers à la localité les recommandent à votre attention; d'autres, tels que la *Quasimodo* et l'*Eguinané*, ne se produisant guère, au moins sous cette forme, ailleurs qu'à Landerneau, méritent à tous les chefs de vous être décrits.

Durant la semaine de Noël, une mise en scène

de la Nativité qui ne brille pas à coup sûr par sa nouveauté puisqu'elle se reproduit tous les ans, s'empare néanmoins de la faveur populaire. — La voici telle qu'on peut la voir dans certaines églises du Finistère. — Sur une estrade élevée, une sorte de grotte construite en guirlandes de lierre, constellée de clinquant, portant à sa partie supérieure cette légende : *Gloria in excelsis Deo*, figure une étable que caractérise plus sérieusement le râtelier et l'auge, l'âne et le bœuf, placés au dernier plan. La Vierge Marie, tenant sur ses genoux le divin nouveau-né, occupe le milieu de la scène; saint Joseph est auprès d'elle; les Mages, au nombre desquels le nègre Melchior vêtu de satin blanc, obtient toujours un succès de curiosité tout spécial, rendent hommage et offrent des joyaux et des parfums au Roi des rois; puis debout, le long des parois latérales, sont rangés alternativement des bergers et des bergères portant les différents costumes bretons en usage les jours de gala : ils tiennent en main une houlette enrubannée ou des paniers tout remplis des denrées qui figurent sur nos marchés quotidiens. Anachronisme à part, ces poupées bretonnes sont vêtues avec un scrupuleux respect de la couleur locale.—Une barrière placée en avant de l'estrade contient la foule empressée.

Toutes les classes de la société se coudoient à ce pélerinage pieux, que l'on ne saurait terminer sans déposer sur le plateau voisin une aumône pour les pauvres nés, et sans embrasser une image peinte du bon Jésus, que les baisers de la multitude ont décolorée et rendue toute humide.

La veille de la grande solennité chrétienne, à la nuit close, un bruit inaccoutumé remplit les rues de la ville, ordinairement silencieuses après l'*Angelus* du soir. Ce sont des mendiants qui souvent réunis en association pour la circonstance, les hommes besace au dos, les femmes encapuchonnées dans leur mante, s'en vont avec un grand fracas de sabots sur le pavé, chanter de porte en porte des complaintes et des Noëls français ou bretons. Dans ces chants populaires où l'assonnance remplace la rime, où le récit chemine péniblement tant les vers répétés et la longueur des refrains l'empêchent dans sa course, on chercherait en vain cette vigueur d'expressions, ce luxe d'images, cette mélancolie douloureuse et passionnée qui distinguent à un aussi haut degré le recueil que nous devons aux habiles et opiniâtres recherches de M. de la Villemarqué. Quelquefois néanmoins certaines strophes naïves et originales viennent récompenser celui qui durant une soirée

a bien voulu prêter une oreille complaisante à bon nombre d'inepties. — Je voudrais, en dépit des lignes qui précèdent, vous donner un spécimen de ces chants populaires, mais, interrogés à cet effet, mes souvenirs me servent assez mal; j'y trouve seulement trois Noëls dont les différents titres à l'intérêt n'existent peut-être que pour moi.

Le premier, œuvre triviale de quelque Villon du ruisseau, célèbre les joies et les ripailles du réveillon; il est farci de jambons, de tripes et d'andouilles; on dirait les aspirations et les convoitises de quelque bohême du moyen-âge en extase comme Jehan Frollo, devant «l'escorcherie de la Gloriette.» — Le second est une complainte de sainte Catherine qui se chante sur un mineur des plus lamentables; c'est un soporifique employé par les nourrices bretonnes avec un succès sans égal pour triompher de l'insomnie des marmots braillards:

Mon père était païen
Ma mère ne l'était pas
Un soir à la prière
Mon père me trouva...

Indignation du père; il accable Catherine d'invectives, les supplications de son épouse chrétienne

exaltent encore la fureur de ce forcené ; il se fait apporter une hache et frappe le coup mortel qui met au front de la jeune martyre l'éternelle auréole des élus. — Le troisième noël enfin nous causait jadis une déception que l'on va comprendre. — L'âme d'un juste, affranchie des misères de cette vie, arrive sur l'aile de l'ange gardien au séjour des bienheureux; saint Pierre lui ouvre la porte du Paradis; elle entre. — Trente couplets environ nous ont mené à ce point du récit. — Le Noël continue :

> Les anges étaient à table,
> Vive Jésus!

Ces vers deux fois répétés mettaient naturellement notre imagination en émoi. Qu'allaient en effet devenir, devant le menu d'un festin céleste, les rochers de sucre candi, les nuages de crême à la vanille, les rivières d'ambroisie et tout ce dénombrement de friandises qui nous avait tant charmé dans le *Voyage à l'île des Plaisirs* de Fénelon? Mais la suite du couplet nous apportait un véritable mécompte :

> Les anges étaient à table,
> Chantant le *Gloria*,
> *Ave Maria!*

Ainsi finit ce Noël, ou plutôt là s'est arrêté le barde chrétien. Pris sans doute de vertige lorsque les yeux de sa pensée se sont ouverts sur les splendeurs de l'Eternel il ne s'est plus inquiété de nous dire pourquoi les anges étaient à table. — Si l'encens est la nourriture céleste; si l'amour et l'harmonie sont les sources auxquelles s'abreuvent les séraphins, à quoi bon cette table? Serait-ce un symbole? une allusion à la Sainte-Table? Décidément ce meuble serait-il en effet doué de quelque privilége sacré? Me faudra-t-il regretter un jour d'avoir irrévérencieusement parlé des tables tournantes et fatidiques? Tels qu'ils sont enfin, ces Noëls émerveillent le naïf auditoire auquel ils s'adressent. Les enfants, heureux de saisir toutes les occasions d'exercer la charité, amassent durant le jour un trésor de gros sous destinés à récompenser chez les chanteurs le zèle à défaut du talent; et l'heure venue, ils obéissent sans y prendre garde au précepte divin : *Pax hominibus bonæ voluntatis !*

XLIII

Le dimanche de la Quasimodo ramène annuellement aussi depuis des siècles un usage singulier. Cet usage consiste à casser dans les rues, après vêpres, les vases de terre que l'année a mis hors de service. — Toute la poterie de rebut, cruches étoilées, pots à l'eau égueulés, jarres ébréchées, vases de toute nature enfin, pourvu que la matière qui les compose soit fragile, sortent des arrière-cuisines et sont livrés aux gamins qui les réclament. Ceux-ci, séparés par bandes, inventent alors mille jeux, dont l'invariable résultat est de mettre en pièces, en faisant durer le plaisir le plus longtemps possible, les vases hétéroclites qu'ils sont parvenus à collectionner en ce bienheureux jour. Les hommes, les femmes mêmes, ne dédaignent pas de

s'associer à cette bizarre récréation du *farniente* dominical, et les praticiens émérites en relèvent la vulgarité au moyen de raffinements qui ne manquent pas d'intérêt. La *Quasimodo* — on nomme ainsi cette Saint-Barthélemy des vieux vases — s'accomplit de différentes façons. Souvent une douzaine d'individus, placés en cercle et laissant entre eux un certain intervalle, se jettent à la ronde, je pourrais presque ajouter, et à la tête — des pots de terre d'un poids fort sérieux. La chose serait des plus innocentes, si l'on apportait à sa pratique une attention scrupuleuse et une bonne foi désirables ; mais certaines supercheries assez brutales viennent parfois ensanglanter le théâtre de cet exercice. C'est par exemple un pot qui, lancé à l'improviste et avec brusquerie, vient rencontrer l'un des partenaires et lui faire expier la plus passagère distraction ; ou bien encore c'est un projectile du même genre qui, retombant comme une bombe d'une grande hauteur, se brise entre les bras du joueur courageux qui, présumant trop de son adresse, tente de l'arrêter dans sa chute rapide. Les éclats de grès lui laissent alors aux mains ou au visage une entaille dont pourraient s'inquiéter à bon droit les hommes les moins accessibles à la douleur. De pareils inconvénients

loin d'ôter de sa faveur au jeu de la Quasimodo semblent au contraire augmenter son attrait, surtout parmi les rudes habitants des campagnes où l'on peut constater que les huées de l'assistance n'ont jamais pour objet un excès de témérité punie, mais bien le prudent retrait de corps du joueur, qui se souciant peu de sauvegarder son amour-propre aux dépens de son individu, préfère laisser un vase tombant de haut voler en éclats à ses pieds.

Voici une scène de la Quasimodo telle que j'ai pu la voir dans un hameau du Finistère par un joyeux soir de printemps. — Un paysan, un bandeau sur les yeux et armé d'un bâton, a été placé à vingt ou trente pas en face d'une cruche suspendue à hauteur d'homme. Parti à un signal donné, il profite du droit qu'on lui reconnaît de compter ses pas et s'avance dans la direction qu'il juge la meilleure; mais il ne doit relever son bâton que pour frapper un seul coup; s'il rencontre le vide, huées et quolibets ne lui feront pas faute; mais si au contraire il réussit à briser le vase condamné, les applaudissements salueront l'habileté de ses combinaisons. Bien des joueurs se fiant à leur perspicacité s'engagent à toucher le but avant un nombre déterminé de carrières; la galerie base

aussitôt des paris sur cette prétention, et le cabaret voisin engloutissant presque toujours les enjeux, il arrive fréquemment que, mis en belle humeur et se sentant la main faite, les joueurs continuent sur les verres et les bouteilles le carnage commencé sur une vaisselle de rebut.

Les gamins des villes, qui surtout ont la bosse de la destruction, ne sauraient manquer de trouver un attrait supérieur à ce divertissement ; aussi les rues sont-elles au coucher du soleil jonchées de débris de faïence de toutes les couleurs : on dirait les matériaux d'une mosaïque ravagée.

Je voudrais bien ne pas me borner à constater l'existence encore pleine de sève d'un vieil usage, aussi ai-je voulu en rechercher le motif et l'origine. Dans ce but j'ai eu recours aux lumières d'un bel esprit de village zélé entre les joueurs. « — Dam ! a-t-il fait, il y a comme ça bien des choses que la religion ordonne sans en dire le pourquoi ; ce qu'il y a de bien sûr c'est que Quasimodo veut dire : *Casse les pots*, et foi de Dieu ! je les casse ! » — Comme cette réponse, malgré sa couleur pittoresque, pourrait vous sembler médiocrement satisfaisante, je la ferai suivre d'une opinion donnée par Cambry au deuxième chapitre de son *Voyage dans le Finistère* : « On chercherait en vain chez

nos aïeux la trace de ce jeu bizarre qui me paraît dériver d'une coutume des Juifs obligés de renouveler chaque année les vases dont ils s'étaient servis. »

XLIV

Ce jour là ne vous semble-t-il pas favorisé entre tous? « La terre s'éveille belle et parée au souffle du printemps; — Dieu d'un sourire a béni la nature! » — Le ciel est bleu comme les iris, comme les pervenches, ces filles bien-aimées du mois de juin; les arbres ont encore leur première, leur plus fraîche verdure; les jardins et les champs sont à l'apogée de leur floraison. Aussi voit-on affluer, dans les villes de la Basse-Bretagne, d'énormes corbeilles toutes remplies d'une mixture étincelante et embaumée. On a dépouillé les prés de leurs fleurettes, les ajoncs et les genêts de leur riche parure d'or, les digitales et les jacinthes de leurs clochettes roses et bleues. — Les parterres ont aussi apporté leur contingent de guirlandes, et les serres leurs merveilles exotiques aux différents reposoirs, et l'ornementation de ces chapelles

éphémères a, bien longtemps à l'avance, préoccupé les sociétés de dévotes, qui animées d'un zèle saintement jaloux, chacune pour l'honneur de son quartier, rivalisent d'élégantes combinaisons afin de l'emporter sur les chapelles des quartiers voisins.

Voici l'heure de la procession. Des draperies blanches rehaussées de bouquets, voilent la façade des maisons, le pavé disparaît sous une litière de roseaux, dont on éparpille les gerbes venues des marais environnants ; sur ce tapis de verdure, les fleurs semées à pleine main tracent une route émaillée. — Les joyeuses volées des carillons planent sur la ville, les hymnes sacrées s'élèvent confusément au loin, mêlées aux accords d'une musique mélodieuse, tandis que les tambours des postes militaires battent aux champs. — Bientôt les croix de vermeil et d'argent, les bannières clinquantées et frangées d'or, s'avancent, dominant la multitude empressée ; puis à la file et long voilées passe comme un vol de colombes, la blanche théorie des vierges; les chantres et le clergé étalent au grand soleil dalmatiques et chasubles, toutes les étoffes lamées, fleuries, pailletées, étoilées de canetille et de filigrane du vestiaire ecclésiastique; puis enfin s'avance un groupe nombreux de

thuriféraires, lançant avec un irréprochable ensemble leurs encensoirs, dont la bouche en feu souffle des bouffées odorantes au front du dais aux blancs panaches. — Mais ce qui me semble distinguer surtout la procession de la Fête-Dieu à Landerneau, c'est la radieuse et turbulente phalange des chérubins : environ cinquante enfants de trois à cinq ans attifés avec amour par leurs mères. Tous portent une perruque blonde et bouclée, couronnée de roses ; tous sont vêtus de blanc, corsage de satin criblé de paillettes et bordé de clinquant, avec une croix rouge sur la poitrine et des ailes aux omoplates ; jupon de gaze très-court parsemé de roses, maillot couleur de chair et petits souliers de satin brodés de filigrane. Le divin *bambino* des riches reliquaires n'est pas plus coquettement vêtu. Tous tiennent une corbeille remplie de fleurs effeuillées qu'ils lancent incessamment à pleines mains comme s'ils donnaient l'essor à des myriades de papillons multicolores. — Derrière eux s'avance l'archange Michel, l'épée haute et menaçante ; il porte un casque d'or au cimier ondoyant, quelquefois une cuirasse, mais le plus souvent son costume est celui d'un troubadour de pendule. A son côté marche le Précurseur, saint Jean, vêtu d'une peau de mouton, guidant d'une

main une brebis sans tache, élevant de l'autre une croix latine rouge et ornée de bandelettes; puis on voit venir, sévèrement drapée dans la bure, le front couronné d'aubépine et courbé sous le poids des remords, la chevelure dorée, éparse, splendide comme au temps où ses ondes soyeuses essuyèrent le nard répandu sur les pieds du Sauveur, Marie-Madeleine, la tendre pécheresse; — elle porte un crucifix et une tête de mort sur laquelle semble rivé son regard, indifférent aux choses de ce monde (1). — Le cortége défile solennellement sous une pluie de fleurs qui tombe des fenêtres; une foule pieuse le suit à flots pressés en chantant des litanies, une foule curieuse et moins recueillie stationne aux carrefours et forme la haie sur son passage. — Une sorte de sérénité s'épanouit dans la physionomie de cette population endimanchée; on dirait qu'elle a déposé avec ses vêtements de travail ses soucis quotidiens... — L'aïr saturé d'encens et de senteurs violentes qu'exhale la fraîche verdure récemment écrasée, vous enivre et vous prédispose merveilleusement à subir certaine mystérieuse influence, qui sous sa

(1) Brest est l'une des rares villes bretonnes qui ont conservé le personnage de sainte Marie-Madeleine.

rosée consolante fait, en ce jour d'allégresse chrétienne, refleurir dans bien des cœurs les plus douces et les plus saintes croyances du jeune âge.

Ainsi chaque année sont accueillies avec émotion ces fêtes bénies des mois de printemps et d'été, ces fêtes des fleurs et de la verdure, nous les avons tous plus ou moins consacrées; et si d'aventure la vue d'un bouquet flétri ou d'un rameau de Pâques conservé avec le portrait ou le bénitier d'une infidèle, par exemple, associe dans la pensée ces solennités religieuses à des souvenirs pénibles, il semble que toujours ce soit pour en bannir ou du moins pour en atténuer l'amertume. — Tout souvenir murmure un chant. — Le mien, hélas! est une hymne des dévotions profanes, écho déjà lointain d'une jeunesse mystique et passionnée. Pour venir à moi, j'en conviens, il choisit mal son heure et pourtant je ne puis m'empêcher de l'accueillir avec le sourire indulgent de certains vieillards pour les erreurs d'un temps évanoui et regretté. Puissiez-vous ne pas lui être plus sévère!

En ce jour de Pâques fleurie,
Le troupeau des cloches en chœur,
Jette à travers ma rêverie,
Son impitoyable clameur.

Pour surcroît d'ennui, dans ma chambre
Le vent fredonne ses chansons
Du répertoire de Décembre,
Sur des airs chargés de frissons.

Ne pouvant dormir, j'imagine,
(Il est d'étranges voluptés!)
De m'enfoncer au cœur l'épine
Des plus tristes réalités.

Pâques fleurie! une main blanche
En secret brisa l'an dernier
A son rameau bénit, la branche
Qui couronne mon bénitier.

Sa verte couleur d'espérance
Depuis ce jour l'abandonna,
Comme bientôt fit la constance
De celle qui me la donna.

Elle encore! allons du courage
Fouillons les cendres du passé,
Relisons bravement la page
Où gît mon amour trépassé.

Tour à tour folle et soucieuse,
Tour à tour colombe ou pinson,
Aujourd'hui complainte amoureuse,
Et demain joyeuse chanson!

Mes souvenirs, je vous renie,
Si vous allez sournoisement
Recommencer la symphonie
Qui se joue au cœur d'un amant !

Longs regards chargés de promesses,
Lèvres où fleurit le baiser ;
Front pâli qui, dans ses détresses,
Cherchait mon cœur pour s'y poser !

Sein agité sous la dentelle
Au temps de ses premiers aveux ;
Col noyé sous le flot rebelle
Et déchaîné de ses cheveux !

Corsage à la cambrure fière,
Petit pied, qu'en ses tourbillons
Perfides, la valse légère
Emporte à travers les salons !

Moites épaules où la veine
Circule en minces filets bleus
Et dont la blancheur souveraine
Rendrait les marbres envieux...

Comme ses sœurs de l'Evangile,
Mes rêves toujours en chemin
La rencontrent vierge fragile,
Une lampe éteinte à la main.

Et malgré l'aube aux doigts de roses
Qui vous bannit, songes charmants,
Je retrouve paupières closes
Mes nocturnes enivrements !

Viens évoqué par mon délire
Doux météore de mes nuits !
Viens, et que ton magique empire
Ramène les bonheurs enfuis !

Mais ne viens pas coquette et folle;
Viens sans fleurs et sans éventail,
Sans ton joyeux chant qui s'envole
D'un nid de perle et de corail !

Je ne veux plus jamais entendre
Ces airs qui m'ont fait tant de mal;
Je n'ai que des douleurs à prendre
Parmi ces souvenirs de bal !

N'attriste pas, je t'en conjure,
Ma radieuse vision,
De ces instruments de torture
Bel ange de la passion !...

Elle vient ! la voilà ! c'est elle !
Ame joyeuse et front rêveur ;

Miroir qui reflète et révèle
Les rayons tristes du bonheur !

Elle a paré son frais visage
De ses sourires les plus doux ;
Elle a parfumé son langage
Tout exprès pour le rendez-vous ;

Les deux mains pleines de caresses
Elle prend vers moi son essor,
Et l'ardent essaim des tendresses
Sur mon cœur vient s'abattre encor !

Pourtant depuis l'épreuve amère,
J'avais bien cru mettre au cercueil
La folle passion dernière
Dont ma raison mena le deuil.

Mais cet amour-là fut sans doute
Un amour qui, mal enterré,
S'en revient flâner sur la route
De son convoi prématuré.

Hélas ! je reprendrais bien vite
Le sentier à peine effacé,
Si ta blanche main qui m'invite
Cueillait les fleurs de l'an passé;

Si de ton succès éphémère
Tu reniais l'éclat maudit,
Si de ma chambre solitaire
Tu remplaçais le buis bénit,

Celui qui tristement s'étale,
Flétri, poudreux et dévasté
Bon pour asperger d'eau lustrale
Des griefs morts de vétusté !

XLV

L'Éguinané, qui nous vient on l'assure des temps presque fabuleux de notre histoire, a des effets assez utiles, au point de vue de la charité publique, pour qu'on puisse lui souhaiter encore une longue durée. Malheureusement nos idées et nos habitudes modernes enlèvent d'année en année à sa manifestation extérieure l'attrait curieux qu'elle empruntait à la naïveté de sa mise en scène.

Le dernier samedi du mois de décembre, la municipalité et les notables parcouraient la ville et demandaient de porte en porte pour les pauvres, de l'argent, du pain ou de la viande; toutes choses que les habitants se faisaient un devoir d'accorder dans la limite de leur fortune. Ces différentes aumônes étaient accueillies par le cri d'*Eguinané*, sorte de hourra breton consacré à cette unique cérémonie et que vociférait un formidable chœur

d'enfants et de désœuvrés qui suivaient le cortége. Différentes opinions ont été émises sur ce mot. Certains scrutateurs des vieilles mœurs armoricaines le font remonter aux druides, qui, au commencement de l'année nouvelle, récoltaient le gui sacré, et à l'occasion de cette solennité faisaient des largesses aux indigents au cri de : *Au gui l'an neuf*, qui par corruption serait devenu celui d'*Eguinané*. — Il faut une foi robuste pour admettre cette explication. En effet le spirituel commentateur du voyage de Cambry dans le Finistère remarque fort judicieusement que dut-on admettre ou nier l'identité du breton et du celtique, il n'en ressort pas moins que les druides ne parlaient pas le français. Selon dom Lepelletier, *Eguinané* ne serait pas du français mal orthographié, mais bien du breton mal prononcé. Il voit dans ce mot la corruption de *Eguin an eit* (le blé germe), « cela est d'autant plus probable, — ajoute l'écrivain cité plus haut (1) — que la fête du dernier samedi de l'année se nomme l'Eghinat et que le même nom est donné aux étrennes réclamées à cette occasion. » En criant : Le blé germe ! le Breton fait sans doute allusion à ces paroles prophétiques chantées tous

(1) E. Souvestre.

les jours de l'Avent et qui sont accomplies à a Nativité : *Aperiatur terra et germinat Salvatorem!*

Malgré tout; la première version, la plus absurde, est généralement acceptée; par les uns à cause de son charme pittoresque, et par le plus grand nombre avec cette crédulité propice à la quiétude de l'esprit qui fait admettre des explications bien autrement saugrenues. — Voici quel était dans mon enfance à Landerneau le cérémonial de l'*Eguinané*. — Un tambour, — c'est depuis 1830 celui de la garde nationale — précédait deux chevaux qui portaient les mannequins destinés à loger les dons volontaires de viande, de pain et les autres provisions d'un volume embarrassant; le maire ceint de l'écharpe, les notables de la ville suivaient, — le plateau d'argent du quêteur à la main; — le commissaire de police et les agents de la municipalité en grande tenue dirigeaient la quête, surveillaient les offrandes et prévenaient toute fraude de nature à porter atteinte au bien des pauvres; puis une fourmilière d'enfants pris à toutes les classes de la société, s'éparpillait bruyante, désordonnée, la tirelire de ferblanc à la main, et s'en allait de maison en maison, d'étage en étage, solliciter une aumône. Un pensionnaire de l'hospice civil, — traditionnellement un person-

nage grotesque — se coiffait en cette occasion d'un chapeau enrubanné ; il tenait un bâton orné de bandelettes multicolores, brandissait sa houlette sur le troupeau turbulent des quêteurs, et jetait maintes fois comme Neptune, mais avec un succès plus négatif, son *quos ego !...* au milieu du tumulte. Rien ne faisait ; — les tirelires bourrées de billon continuaient leur charivari, le pavé retentissait martelé par les sabots, et la gamme chromatique de rumeurs qui accompagne d'ordinaire toute bande de gamins en liesse, renforcée de l'aboiement des chiens familièrement mêlés à la cérémonie, couvrait le bruit du tambour. Néanmoins ce dernier reproduisait avec une persévérance méritoire la moins variée de ses batteries. — Dès qu'une ménagère se montrait au seuil de sa porte soutenant avec peine quelque opulente pièce de viande, le cortége s'arrêtait, une chamade du tambour rassemblait la foule, un ban saluait la riche aumône, le coryphée élevant son sceptre enrubanné vociférait trois fois de toute la vigueur d'un larynx de métal : *Eguin an eit potret !* — *Eguin an eit !* hurlait l'assistance, et cette fois il me semble convenable d'adopter la phrase bretonne que je veux traduire ainsi : La moisson germe pour vous garçons ! — En effet, pour ré-

compenser le zèle des jeunes quêteurs, une collation les rassemblait le soir à l'hospice civil autour de la même table. — Le cortége dans tous les quartiers de la ville était accueilli avec la même allégresse; — seuls les pauvres chevaux qui s'en allaient imprimant aux mannequins un régulier mouvement de roulis, semblaient supporter sinon avec mauvaise grâce, du moins avec une douloureuse résignation le poids de la charité publique.

XLVI

Il y a peu d'années les notables de la ville délégués pour se joindre à la cérémonie, enlevaient subrepticement des maisons où ils pénétraient les vivres qu'ils trouvaient suspendus aux crocs des offices; cette manœuvre était toujours applaudie avec un égal succès par les gens du dehors; aussi se gardait-on bien de ravir à ces lustigs l'innocente satisfaction de dévaliser les garde-manger. Seulement on les garnissait en conséquence. — Hélas! ces traditions sont déjà loin et le cortége de l'*Eguinané* va bientôt sans doute les rejoindre. Je l'ai pourtant vu circuler le dernier jour de décembre 1860. L'idiot à la houlette était encore à son poste, mais ses rubans semblaient dater d'un siècle. L'allure triomphante qui le distinguait jadis avait disparu comme les galantes couleurs qui ornaient son chapeau et sa canne, — toute sa gloire et toute

sa richesse ; le tambour de la garde nationale, unique vestige d'une institution disparue et oubliée dans le Finistère depuis le 2 décembre 1851, battait comme autrefois et avec la même monotonie sa marche accoutumée ; à sa suite marquaient le pas, toujours enchaînés par le devoir, — toute dignité a ses épines, — le commissaire de police et ses agents ; puis venait sous une bise acérée une douzaine d'enfants de l'hôpital, qui, les mains dans les poches jusqu'aux coudes, la tête dans les épaules jusqu'aux oreilles, la face violacée, le nez écarlate, laissaient avec peine échapper, au signal du burlesque coryphée, le cri en usage, haché par des mâchoires que le froid changeait en castagnettes. Enfin cette décadence avait atteint même les chevaux, qui semblaient plus étiques et plus consternés que jamais. Du nombreux personnel des autres années il restait donc tout juste, comme on le voit, les seuls êtres que la chose n'avait jamais réjouis.

Cette décadence de l'*Eguinané* a fort amoindri la recette destinée aux pauvres. Au temps où la cérémonie florissait avec la solennité bizarre que j'ai décrite, les quêteurs de toutes les classes de la société, confondus dans un même intérêt charitable, luttaient d'émulation pour atteindre le ré-

sultat le plus satisfaisant. Leur joyeux entrain, leur élan et aussi leurs instances, souvent eurent la magique puissance du *Sésame*, pour ouvrir les bourses les plus rebelles. Aujourd'hui l'*Eguinane* tend à rentrer dans les conditions d'une quête ordinaire. La collation du soir a été supprimée. Cette mesure, il est triste de le dire, a singulièrement refroidi le zèle des jeunes quêteurs qui ne s'attendant pas à recueillir dans cette vie le prix de leur bonne action, ont peu à peu déserté le cortége. Les tirelires sont portées à domicile un mois à l'avance, et ce sont des enfants de l'âge le plus tendre qui, conduits par une gouvernante, s'en vont recevoir les dons pécuniaires. — Les mères saisissent le prétexte de ces visites pour attifer leur progéniture, et ces bambins, d'une étonnante précocité, devinent et exploitent la tradition de leurs devanciers; j'en ai vu se récrier quand, après avoir reçu l'aumône pour les pauvres, ils ne percevaient pas pour eux-mêmes quelques friandises. — Deux classes d'individus ont donc été lésés par ces modifications, — les pauvres d'abord, — puis ces esprits rêveurs qui trouvent un intérêt fort médiocre aux innovations destinées à remplacer dans un but identique les anciens usages populaires, toujours si pittoresques ou si poétiquement colorés. Ceux-

là voient avec tristesse disparaître ces fêtes de leur jeunesse, et songent dans leur cœur à cette ballade du pays de Cornouaille où l'on représente le Breton, berçant avec des pleurs, la nuit sur les montagnes, la poésie de son pays, morte et ensevelie dans un coffret d'ivoire et d'or, comme un père qui, devenu fou de douleur, bien longtemps berce encore le cadavre de son enfant bien-aimé.

XLVII

Dieu dispose! — Je m'étais promis de ne pas quitter la vallée de l'Elorn et voici que je vais vous conduire — pas bien loin il est vrai — mais pourtant à 5 kilomètres au nord de Landerneau. — N'en accusez pas trop ma fantaisie. En recueillant sur mon chemin quelques vieux usages du pays breton, je me suis demandé si la suite de ce travail m'offrirait un prétexte de vous montrer les campagnards du Finistère dans une de leurs solennités un peu empreinte de couleur locale, et bien sûr que cette satisfaction me serait refusée, il m'a semblé tout naturel de vous mettre sous les yeux le récit d'une excursion accomplie il y a quelques années. Vous reconnaîtrez je l'espère, à certains détails de mœurs, combien je m'écarte peu du sujet que je viens de traiter.

Entre Landerneau et le bourg de Ploudaniel, sur la route de Lesneven, on rencontre paisiblement assise dans l'ombre noire des hêtres, des châtaigniers et des sapins, une humble église de campagne, placée sous l'invocation de saint Eloi. — La flèche de granit de son clocher, aux arêtes dentelées, surgit comme un obélisque de la fraîche oasis qui l'enserre, et ses cloches oisives, à moins de circonstances très-exceptionnelles, n'effarouchent guère les amoureux ébats des ramiers qui, durant la saison chaude, remplissent les hautes cimes environnantes de roucoulements et de frissons d'aile. Au pied de ces arbres, où la vie murmure dans la séve, s'épanouit sur les rameaux, palpite, bourdonne et jaillit en fusées joyeuses du feuillage, des pierres tombales incrustent leurs rectangles au milieu des gazons d'où surgissent aussi des croix de pierre, frustes et mutilées; puis, un peu plus loin, en dehors du petit mur qui entoure ce cimetière aujourd'hui abandonné, un auvent d'ardoises posé sur des poteaux abrite une table où, près d'un tronc, se tient debout, crosse en main, mitre en tête, sculptée à coup de hache et badigeonnée à coups de balai, une image de saint Eloi, dont la benoîte physionomie réveille naturellement dans l'esprit le vieux refrain auquel le

conseiller du bon roi Dagobert doit, bien plus qu'à son énergie de ministre, l'éclat de sa popularité.

Le 23 juin 185., avec de joyeux compagnons, j'assistais, du plateau élevé de Saint-Eloi, à la dernière lutte des vapeurs nocturnes contre la lumière, et au triomphant lever du soleil qui après avoir refoulé les moelleuses courtines roses de son lit d'or, remplissait l'orient de gerbes éclatantes. — Bien que l'intérêt que nous prenions à ce spectacle nous procurât une fois encore la satisfaction de nous reconnaître au moins cette communauté de sentiments avec ceux qui furent toujours vertueux, il faut pourtant avouer que ce n'était pas précisément pour voir lever l'aurore que nous étions venus là. Correspondant fidèle de l'*Illustration* (1), je m'étais promis de lui signaler une cérémonie curieuse dont Saint-Eloi est chaque année le théâtre à la même époque ; seulement, grâce à un excès de zèle qui nous avait fait devancer l'heure de la cérémonie, nous avions joui d'un spectacle qui ne nous a pas encore blasé; et nous pouvions en outre parcourir du regard le pays environnant, où commençait à se produire le mouvement qui bientôt devait

(1) Différentes pages de ce livre ont servi de texte à des dessins sur bois que j'ai publiés dans l'*Illustration*.

accaparer notre attention. — La matinée était radieuse et nous promettait un de ces jours favorisés du ciel, trop rares en basse Bretagne pour n'être pas à eux seuls déjà de véritables fêtes. Sous nos yeux se développait un vaste paysage inondé de lumière blonde. Le trèfle incarnat y jetait des tapis de pourpre, des foins à demi fauchés embaumaient l'air, et des fermes, dont la plus considérable, qui envahit de ses cultures une plaine aride, garde, par antiphrase sans doute, le nom de *Loc ar brug* (1), étalaient des champs de blés d'un vert à faire naître dans l'âme les plus consolantes espérances après une année de disette. A l'opposite, les genêts et les landes s'étendaient si chargés de fleurs d'or, que Jupiter se rendant chez Danaé ne dut pas marquer sa trace d'une façon plus brillante. A toutes les distances, jusqu'aux confins de l'horizon, des « clochers silencieux montrant du doigt le ciel, » suivant l'heureuse expression d'un poëte, marquaient les villes et les villages du pays de Léon et de Cornouaille. Trois d'entre eux s'élevaient près de nous : celui de Ploudaniel, si svelte avant d'avoir été décapité par la foudre, la tour trapue de Lesneven et la flèche élancée de l'église du

(1) Lieu de la bruyère.

Folgoët, cette petite merveille de l'art du xv[e] siècle, qui malheureusement laisse pleuvoir chaque jour, comme un arbre ses fruits mûrs, quelque fin joyau de sa parure de granit ciselé (1). Au pied des montagnes qui bornent l'horizon au sud-est, une longue bande de brouillards indiquait le cours de l'Elorn et venait aboutir à la tour féodale de Roc'h-Morvan, nid de vautour, hanté jadis, suivant un naïf et véridique historien (2), par des francs seigneurs, qui fondaient sur la route voisine pour rançonner les passants et enlever leurs femmes *quand elles étaient jolies*. Enfin, sur les grands chemins fauves et dans les sentiers creux qui convergeaient à Saint-Eloi, l'on voyait arriver, soulevant à flots la poussière, des chevaux de différentes races et de toutes les couleurs, ceux-ci débonnairement attachés par la queue en longues files, ceux-là conduits par des cavaliers assis les deux jambes pendantes sur le même flanc; d'autres, plus intraitables, l'œil en feu, le crin échevelé, l'allure inquiète, inondés de sueur, s'avançaient

(1) Cédant à des demandes réitérées, le Conseil général du Finistère a voté quelques sommes qui ont été employées dans l'église du Folgoët.

(2) Mézerai.

frémissants sous la permanente menace du bâton levé de leur conducteur, et venaient grossir autour de l'église des groupes tumultueux où le bruit des sabots ferrés sur le sol s'unissait à des fanfares de hennissements.

Ce concours de bêtes de somme était causé par l'attente d'une messe annuelle destinée à faire descendre les faveurs de saint Eloi sur les chevaux présents à sa célébration. — D'après la légende, saint Eloi, qui tint si glorieusement le poinçon de l'orfèvre, mania dans le principe les lourdes croches du maréchal-ferrant. C'est à ce premier état qu'il doit d'être honoré comme le patron des chevaux. C'est aussi à ce titre que tous ses clients à quatre pieds viennent, le 23 juin, lui rendre hommage. — « Saint Eloi vous assiste! » dit en tirant son chapeau, tout vrai Breton qui voit bâiller son cheval. Bien que ce soit à peu près le seul souvenir qu'il paraisse donner au grand saint durant l'année, il regarderait presque comme un sacrilége d'employer ses bêtes à un travail utile le jour consacré au pélerinage dont nous parlons. Seulement, d'après une croyance assez commune, les pélerins se trouvant par une protection spéciale à l'abri des maléfices et des maladies jusqu'au coucher du soleil, certains valets de ferme ne se font pas faute

d'expérimenter cette grâce d'état en se livrant à des courses effrénées et à d'autres violentes prouesses d'équitation, le tout à la plus grande gloire du saint.

XLVIII

L'heure de la messe était venue : les cloches, sous l'effort énergique des paysans qui s'étaient disputé l'honneur de les mettre en branle, faisaient vibrer la tour et s'élançaient éperdues comme pour suivre leurs sons. Nous approchâmes pour voir de près la cérémonie. — Chaque nouvel arrivant conduisait sa monture jusqu'à la statue de saint Eloi, et là, lui levant le sabot d'une main, lui tirant la bride de l'autre, il la contraignait à faire une sorte de salut. Les plus habiles accomplissaient cette formalité sans mettre pied à terre; et tous, après avoir mis dans le tronc une offrande, se dirigeaient vers l'église, dont ils faisaient trois fois le tour; laissant ensuite leurs chevaux sous la garde d'une personne connue, ils entraient dans le sanctuaire, récitaient, agenouillés sur les dalles, une oraison de circonstance, et venaient déposer au pied de

l'autel un paquet de crin arraché partie à la queue, partie à la crinière de chacun de leurs chevaux.— Cette offrande, qui semble au premier abord assez insignifiante, produit pourtant après les deux jours consacrés au pélerinage des paquets de crin dont la vente rapporte année moyenne, à l'église, une somme de huit cents francs, qui, jointe aux dons pécuniaires, a parfois élevé au chiffre de quinze cents francs les recettes de Saint-Eloi (1).

Les types et les costumes des campagnards accourus de dix lieues à la ronde pour assister à cette messe propitiatoire ne manquaient pas non plus d'intérêt. — Les habitants des côtes, ceux de Kerlouan, ceux de Plouguerneau, ceux de Guissény, montraient, les uns à l'abri du capuchon, les autres sous le bonnet *glas* (2), un visage tour à tour brûlé par le soleil et rougi par l'âpre vent de la mer; leur physionomie farouche, aussi bien que leur costume, offrait un contraste curieux avec l'expression placide des fermiers de Ploudaniel, de Saint-Thégonnec et des environs de Morlaix, vêtus encore

(1) La fête de Saint-Eloi, aujourd'hui même n'est guère plus qu'un souvenir. Je n'ai pas besoin de dire que les recettes de l'église sont à cette heure presque nulles.

(2) Sorte de calotte grecque en drap bleu.

de nos jours à peu près comme au temps de Louis XIV. Les montagnards de la Feuillée et des solitudes de l'Arès, pâles, soucieux, méditatifs comme des gens habitués à vivre isolés, portaient un habit chiné de couleur sombre que relève une simple ganse verte; une ceinture de cuir fauve leur sanglait la taille; une culotte de toile se tordait en spirale autour de leurs jambes grêles, dont la partie inférieure, serrée par une guêtre, venait aboutir à d'énormes sabots taillés en boule. Leurs voisins de Carhaix, enjoués, communicatifs, pétulants, avaient une mise conforme à leur caractère: c'était un habit galonné de bleu, et un pantalon collant fermé par une garniture de boutons argentés montant au-dessus du genou. On remarquait aussi les beaux de Pont-l'Abbé, aux vestes courtes, frangées de laine de couleur, aux gilets bordés au col de nombreux passements, aux pantalons formés de tuyaux d'étoffe, assez larges pour cacher le pied et pour loger des jambes d'éléphant; puis c'étaient encore les chapeaux ornés d'un triple tour de chenille bigarrée, de torsades de cannetille et de plumes de paon, des gens du Faou et de ses environs, et les bonnets bruns de ceux de Plounéventer, et les bonnets phrygiens couleur de pourpre de ceux de Plougastel. A toutes les bouches se

montrait une pipe assez courte et assez épaisse pour défier les chocs; à tous les poignets se balançait, suspendu par une lanière de cuir, le *pen-bas*, inséparable compagnon des paysans du Finistère. — Je ne dirai rien des femmes; elles étaient en petit nombre, et leur costume n'avait aucun caractère : mais, pour compléter ce dénombrement de l'assemblée, il me faut parler de l'inévitable accessoire de toutes les fêtes et de tous les pardons de la basse Bretagne, de ces groupes de mendiants étalant au bord des chemins leurs hideuses guenilles et leurs infirmités repoussantes. — J'ai vu dans bien des pays des gueux cruellement maléficiés, des nègres lépreux aux Antilles, des victimes du pian au Brésil et de l'éléphantiasis à Taïti, sans que le douloureux spectacle de ces misères exotiques m'ait fait éprouver l'impression de navrante pitié, mais aussi de dégoût et d'horreur, que j'ai ressentie chaque fois qu'aux abords d'une fête bretonne, il m'a fallu traverser la double haie de misérables offrant le spécimen des maux les plus révoltants et des plus étranges laideurs. — Il y avait là des gueux singeant, sans y prendre garde, les fantaisies de Callot et les incroyables caprices de Goya. Les uns avaient le corps çà et là entortillé de loques et de lambeaux si désunis, que, déposés

un instant par leur possesseur, leur usage serait devenu énigmatique, même pour le truand le plus ingénieux. Un drôle, vautré sur une paillasse qui crevait de toute part, avançait vers les passants une jambe phlogosée et rongée par un ulcère comme une bûche par le feu. Un aveugle au visage couturé, plissé, criblé de trous comme un dé à coudre, roulait des yeux semblables à des billes d'agathe blanche, et sa bouche sans lèvres s'ouvrait hérissée de dents farouches et désordonnées; enfin, un idiot jaune-citron poussait des cris bizarres et saupoudrait de poussière son crâne chauve et pointu, près d'un cul-de-jatte qui, juché sur un escabeau, défiait en laideur les plus grimaçantes idoles de l'Océanie. Toutes les mains tendaient suppliantes des sébiles de bois ou des coquilles de Saint-Jacques, toutes les bouches répétaient sur des tons étranges les dolentes formules bretonnes de la mendicité, et des voix aiguës chantaient d'interminables noëls, que des voix grondeuses comme celle de la contre-basse accompagnaient en psalmodiant des prières, suivant la coutume du pays.

Après avoir assisté à la messe, au dépôt des offrandes au pied de l'autel, à la procession des chevaux dans le cimetière et à leurs génuflexions

devant la statue ; après être resté deux heures sous le soleil, prisant et mâchant de la poussière, pour la simple satisfaction de voir des chevaux venir toucher barre à Saint-Eloi et nous tourner le dos, nous commençâmes à trouver un charme fort modéré à ce spectacle qui devait durer deux jours sans la moindre péripétie; aussi nous parut-il convenable de rejoindre nos montures et de pousser jusqu'à Ploudaniel , dans le double but d'y déjeuner et de visiter, aux environs, un pays réputé excellent pour la chasse.

En quittant l'enclos de l'église, nous avisâmes un paysan qui s'occupait à loger un échantillon de sa chevelure entre les pierres déchaussées de la muraille, calfatée déjà en plusieurs endroits par de nombreux petits dépôts sordides de la même espèce. Nous sûmes plus tard que cette opération, accompagnée d'une patenôtre, est toute-puissante pour conjurer les maladies du cuir chevelu.

XLIX

Nous partîmes; les promesses de la matinée se réalisaient : il faisait un temps de Fête-Dieu, une de ces bienheureuses journées où l'on se sent au cœur pour Celui qui les donne, des élans de gratitude ineffable et profonde. Sous ce ciel bleu comme l'iris, comme la pervenche, dans cet air pur, vivifiant, où de temps à autre une brise caressante se réveille et sort tiède et embaumée du milieu des foins; à travers cette campagne joyeuse où le cri strident du grillon sort de l'herbe, où l'abeille plonge bourdonnante au calice rose des digitales, où l'alouette laise tomber de l'éther ce capricieux gazouillement dont s'est tant préoccupée la poésie imitative; il semble que tout ce qu'on a encore en soi de santé et de force, de joie et de jeunesse, se réveille avec d'énergiques tressaillements.

La route de Saint-Eloi à Ploudaniel n'offre guère

de distractions à celui qui la parcourt ; elle est bordée de clôtures toutes hérissées de landes, de ronces, et de temps à autre échancrées par des chemins creux, à l'entrée desquels se dresse une croix de pierre; puis ce sont des prairies mamelonnées de petits tas de foin et des champs où les légumes rayent de lignes vertes et parallèles le fond noir des terres labourées.

En entrant à Ploudaniel nous rencontrâmes une noce de campagne qui se rendait à sa destination, biniou et bombarde en tête; plusieurs couples se tenaient accrochés par le petit doigt, tous les conviés portaient à la boutonnière un nœud de faveurs roses et blanches. L'époux était radieux, et pourtant la mariée d'une jeunesse équivoque avait aussi une de ces faces qu'on ne peut accepter pour humaine que par un sentiment de pure courtoisie. — Ploudaniel est un bourg d'une physionomie toute bretonne, en ce sens qu'il compte à peu près un cabaret par maison, comme l'indique le bouquet de lierre placé au front des façades. L'église ouvre sur le cimetière ses portiques d'un aspect assez agréable, et vis-à-vis s'élève un reliquaire de la Renaissance, où les habitants ont, sans arrière-pensée, enchâssé leur mairie et leur conseil municipal. La population

paraissait ce jour-là fort empressée autour d'un étalagiste qui vendait à la criée quelques ustensiles de ménage, des affiquets de toilette et des jouets. L'auvent de sa baraque était frangé de chapelets, de rubans lamés, de lacets roses et de grappes de boutons. Le rebut des fabriques de Quimper, cette faïence grossière diaprée de fleurs sans nom, ces pichets, ces écuelles, ces bénitiers de forme laide, étaient suspendus aux cloisons intérieures; sur la table on voyait, pêle-mêle, des eustaches au pied bariolé, des sifflets d'étain en forme de clochers gothiques, surmontés d'un tourniquet que le souffle fait mouvoir, des bagues de plomb incrustées de clinquant et de larges épinglettes où des grains de verre de couleur alternent, enfilés sur un rectangle de fil de laiton avec de petites houppes de laine écarlate qui donnent à ce modeste bijou breton un caractère des plus arabes. Nous achetâmes des couteaux à manches de cuivre avec un Bonaparte en relief bruni sur fond mat, et, pour les utiliser au plus vite, nous allâmes nous attabler dans un cabaret borgne où nous avions laissé nos chevaux.

« Cabaret borgne! » Cette épithète est d'autant plus juste, qu'un rayon de soleil où tourbillonnaient les atomes entrait brusquement par une

lucarne unique, éclairait l'extrémité d'une table placée entre deux lits clos, et laissait tout le reste de l'appartement dans une demi-obscurité, où les arêtes vernies et sculptées des meubles apparaissaient vaguement. La maîtresse du logis, prévenue depuis une demi-heure, était à l'œuvre dans la pièce voisine, et se livrait, comme César, à diverses opérations à la fois. Accroupie devant une cheminée, où, d'un côté, des fèves au lard mijotaient dans une casserole, où, de l'autre, du beurre frais fredonnait à des œufs à moitié frits sa complainte grésillante, notre hôtesse, armée d'un petit râteau, étalait sur une plaque de fonte des cuillerées de pâte liquide, qui, transformées en crêpes et prestement enlevées au moyen d'une batte d'arlequin, venaient grossir une pile de larges galettes blondes, posée sur une serviette blanche. Ces diverses préparations concoururent à composer un repas qui avait surtout « ce furieux advantage de l'opportunité » dont parle Montaigne. En effet, notre appétit aiguillonné par l'absinthe de l'exercice et du grand air, eût affronté sans hésitation le plat de lentilles de la Bible et le classique brouet noir. Nous fîmes donc fête à la cuisine bretonne, et, reconfortés à souhait, nous quittâmes l'auberge.

Sur la route une voiture venait de s'arrêter et

nous vîmes le capitaine T***, notre compagnon de promenade, se jeter au-devant du voyageur qui en sortit pendant qu'on rebouclait un trait de l'attelage. — C'était un de ces hommes sur lesquels d'emblée le regard s'attache avec un intérêt étrange, obstiné, indiscret. Grand, svelte, de fière mine, il portait son étroit paletot gris fer comme un chevalier le haubert à mailles fines. L'énergie, la loyauté éclataient sur ce visage aux vives arêtes qui semblait dégager des élans d'esprit et où apparaissait aussi parfois je ne sais quelle vague expression de raillerie, mais de raillerie légère, souriante, de bon aloi. L'éclair de la vie, la chaleur de l'âme et l'entrain de la jeunesse dans toute leur expansion, rayonnaient de cette physionomie mobile et protestaient contre une barbe déjà grisonnante qui croissait entière. Il suffisait d'un rapide examen pour comprendre qu'on avait sous les yeux une puissante individualité. — Je gage que c'est un artiste? — Un militaire? — Un diplomate? Telles furent les questions qui assaillirent le capitaine quand il nous rejoignit. — Vous avez tous deviné, fit-il; c'est fort à peu près tout cela; c'est un esprit enthousiaste, c'était un ambassadeur, c'est enfin le général Le Flo, qui revient de l'exil et retourne à Lesneven, sa ville natale, dont vous

voyez le clocher là-bas. — En ce moment la voiture passa près de nous, et ce ne fut pas sans une certaine émotion que nous saluâmes un des plus vaillants soldats, un des caractères les plus purs, les plus chevaleresques de l'armée d'Afrique. Le général revoyait la patrie, d'où les cruelles exigences d'une politique de transition l'avaient tenu éloigné depuis plusieurs années; mais les honorables scrupules de sa conscience rebelle aux subtils compromis allaient désormais lui fermer une carrière où, pour des hommes de cette trempe, il y a toujours de glorieux services à rendre.

En sortant de Ploudaniel, nous traversâmes une campagne plate, inculte, marécageuse. Cette végétation des lieux humides, où le jonc et la prêle tiennent une si grande place, la couvre dans presque toute son étendue; des arbres au feuillage sombre en marquent au loin la limite. Les parties solides du terrain sont indiquées çà et là par des rochers blancs qui percent le sol et semblent des troupeaux endormis à l'ombre de quelques buissons de landes, de genêts et de ronces venus là par mégarde. Ce paysage, aux tons roux et vert glauque, fait éprouver un sentiment de tristesse qui se dissipe bientôt, si toutefois on s'y aventure avec le plus médiocre instinct du chasseur. Partout le

long des petits sentiers, les lièvres pour faire foi de leur passage, ont apposé sur la glaise les trois piqûres de leur griffe, et des bandes d'oiseaux aquatiques tiennent sur l'herbe rase leurs conciliabules, avec la gravité d'Arabes groupés autour d'un conteur. La parfaite intuition de nos règlements cynégétiques peut seule leur inspirer cette sécurité dont ils font parade. Il fallait, en quelque sorte, mettre le pied sur les pluviers et les vanneaux pour les contraindre à s'effaroucher un peu; encore ne s'envolaient-ils que par manière d'acquit, et pour revenir presque aussitôt à la même place, en montrant moins d'effroi que d'étonnement de cette violation inusitée de leurs domaines avant l'ouverture de la chasse.

Le reste de notre promenade ne nous offrit plus que des incidents d'un intérêt trop relatif pour qu'il nous paraisse convenable de nous y arrêter longuement. — S'enfoncer dans les chemins creux, sous la voûte fraîche et verte des coudriers, longer des haies d'épines où les brindilles vagabondes du chèvrefeuille circulent chargées de pénétrantes senteurs, respirer le doux arome de la fève de Tonquin qui sort des prairies pendant la fenaison, écouter le bruyant caquetage des pies et des geais tandis qu'un pivert trouble-fête, cognant un tronc

d'arbre avec son bec, semble un maître d'école qui rappelle à l'ordre son turbulent entourage; se reposer sur les gazons au pied des grands hêtres, d'où tombent à intervalles réguliers les deux notes invariables d'un coucou qui vous rappelle cette persévérance des nègres à chanter aussi les mêmes syllabes durant des heures entières; tous ces détails, notés en chemin, ne sont guère particuliers à une promenade dans la campagne bretonne; aussi n'en poursuivrons-nous pas l'énumération, et conduirons-nous brusquement le lecteur au soir de ce même jour, pour lui mettre sous les yeux une scène plus caractéristique du pays.

L

Revenus à Ploudaniel, nous quittâmes ce bourg après un dîner qui fut à peu près la deuxième édition, légèrement augmentée, de notre premier repas. Quand nous traversâmes Saint-Eloi, la nuit était sombre en dépit des myriades d'étoiles qui pailletaient le ciel; la petite église, centre du mouvement de la matinée, dormait dans les ténèbres du feuillage; une conversation de paysans attardés et ivres, sortait éructante et nazillarde de l'intérieur d'un bouchon, et deux femmes assises sur le pas d'une porte chantaient avec un sentiment musical assez négatif une ronde populaire :

Me ne zin quet d'ober ar lez,
Rac ne meus quet boutou nevez (1).

(1) Je n'irai pas faire la cour, — parce que je n'ai pas de souliers neufs.

Familier à notre enfance, mais oublié depuis longues années, ce refrain se reprit à tourbillonner dans notre mémoire avec une telle opiniâtreté que, répété, fredonné, sifflé tour à tour et sans trêve par chacun de nous durant le reste du chemin, il nous devint, la chose est naturelle, très-particulièrement odieux....

C'était la veille de la Saint-Jean, et l'heure où la campagne du Finistère, pour se préparer à cette solennité, allume des feux de joie en commémoration du bûcher dressé pour le martyre du saint, et renversé par un miracle. De loin en loin déjà nous avions aperçu vaguement des lueurs rougeâtres à travers les arbres; mais, quand nous atteignîmes un point de la route d'où la vue embrasse la vallée de l'Elorn, une douzaine de feux se montrèrent tout à coup, semblables à des phares à éclats au flanc et sur la crête des collines. L'un d'eux brûlait en craquetant près du chemin, au centre d'un carrefour où s'élevait une croix de granit. Les langues rouges de la flamme perçaient le genêt et la lande des fagots empilés en cône; le bois vert éclatait sous l'étreinte ardente, et chassait au loin des charbons incandescents; des tourbillons de fumée fauve, où dansait joyeusement l'or des flammèches, s'enroulaient le long d'une haute perche

de bois vert couronnée de fleurs, qui forme l'axe de tout feu de joie. Çà et là des enfants décrivaient dans les ténèbres de lumineux paraphes en brandissant un bâton à l'extrémité duquel flamboyait un tampon d'étoffe enduite de brai, et leurs évolutions étourdies causaient aux femmes une défiance que justifiait suffisamment l'admonestation adressée par un vieux paysan à un affreux gnôme qui avait failli l'incendier vif. — Groupés, par un heureux hasard, dans de pittoresques attitudes, les spectateurs se profilaient sur le feu ou se montraient tout illuminés par ses reflets vermeils. Quelques-uns en faisaient processionnellement le tour, tenant en main un rosaire qu'ils égrenaient; plusieurs venaient y plonger l'herbe de la Saint-Jean, qui, chacun le sait, en Bretagne, acquiert, au contact du feu bénit, la vertu merveilleuse de conjurer la foudre et la grêle. — D'autres superstitions bizarres et touchantes existaient encore, il y a quelques années, au fond des campagnes, où n'avait pu pénétrer l'esprit railleur des villes. Là on contraignait les bestiaux à franchir l'orbe ardent du brasier pour les soustraire à l'épizootie menaçante; là des jeunes filles, le sein ému par une course rapide, déroulaient un instant, comme une guirlande embrasée, leur ronde joyeuse

autour du feu, et repartaient en toute hâte pour se livrer au même exercice devant un autre bûcher; si elles réussissaient à en visiter neuf, l'année ne devait point s'écouler sans qu'il se présentât pour elles un épouseur; là enfin des mains pieuses rangeaient près du feu des bancs destinés aux défunts chéris; puis, parcourant, avec une pression légère, toute la longueur des joncs fixés aux parois d'un large bassin de cuivre, elles arrachaient au métal de plaintives et lugubres vibrations que le vent de la nuit portait jusqu'au cimetière; les morts tressaillaient à cet appel, et venaient, invisibles, s'asseoir à la place préparée, pour y réchauffer leurs membres engourdis par le froid du sépulcre.

On accepte généralement aussi comme un augure favorable d'occuper, dans la zone lumineuse du foyer, le point indiqué par l'extrémité de la perche couronnée de fleurs, quand, rongée à la base, elle se couche sur le sol en aiguille de cadran. A ce propos, un souvenir traverse notre mémoire, comme éclairé par le plus mélancolique reflet de ce feu nocturne. — Au nombre des spectateurs, pour la plupart gens de la campagne, aux types rudes et vulgaires, se trouvait une jeune fille dont le visage avait cet éclat saisissant que semble

pouvoir dispenser seule une origine méridionale. Nul autour d'elle ne paraissait y prendre garde : car ce franc vermillon des jeunesses florissantes, que les paysans considèrent, peut-être avec raison, comme la condition essentielle de la beauté, ne colorait point sa joue. Elle était pâle, même sous la lueur vermeille qui l'éclairait, et cette pâleur faisait ressortir encore davantage les ailes brunes de ses cheveux ouverts en bandeaux, et ses sourcils prononcés, dont le velours noir se fondait vers les tempes en vagues tons bleuâtres. Un regard plein de douloureuse langueur sortait de ses longs yeux, qui, demi-voilés par la frange épaisse et foncée des cils, s'épanouissaient parfois tout grands et comme illuminés d'ardeurs fiévreuses ou passionnées, pour s'éteindre bientôt dans leur habituelle expression de mortel accablement. Quels souvenirs amers, quels désirs impossibles, quels pressentiments funestes inquiétaient cette pauvre âme ? Nous ne le saurions dire ; mais, au moment où s'élevaient dans notre cœur toutes sortes de souhaits pour l'allégement de sa peine mystérieuse, quel qu'en fût le motif, la perche centrale du bûcher craqua, rongée par le milieu, abattit aux pieds de l'inconnue son extrémité fleurie, et demeura, comme un trait d'union, entre elle et nous.

L'esprit de la flamme répondait-il à nos sympathiques élans? ne conduisait-il pas vers celle qui en était l'objet, des vœux dont la réalisation semblait assurée par les promesses de bonheur que renferme le bouquet de la Saint-Jean?

LI

Ce que je poursuivais en quittant Brest dans cette direction, par une chaleur caniculaire, c'était surtout la campagne ombreuse et fraîche. Or, si mes souvenirs m'étaient fidèles, je devais, continuant de remonter la rivière, trouver à quelques kilomètres de Landerneau la *frigida Tempe* de mes aspirations. Dès que faire se put je m'empressai donc de me mettre en route. — Comme je sortais de la ville, l'Elorn y entrait suivant son habitude, avec un fracas de torrent occasionné par un barrage placé au levant du pont encore chargé de masures. Là, des corps de logis bizarres, qui, portés sur des béquilles de fer, doivent à certains jours éprouver des trépidations de pyroscaphe, s'avancent au milieu du remous. Un peu en amont du barrage, quelques maisons irrégulières baignent leur pied dans l'eau limpide et y plongent

toutes sortes de joyeux reflets. — Ce petit coin de paysage est animé par le rude et bruyant travail des blanchisseuses. Leurs bras rougis tourmentent au milieu du courant le linge savonneux, le tordent et s'acharnent après lui à coups de battoirs multipliés par l'écho. — Je venais de quitter le parapet, après m'y être appuyé juste assez de temps pour éprouver cette sorte de vertige que cause toujours la course rapide et bouillonnante de l'eau, je m'étais sérieusement mis en route et je longeais les maisons qu'une ville échelonne toujours à sa sortie sur les chemins importants, quand d'une fenêtre voisine, sortit tout-à-coup un petit cri d'oiseau effarouché. Une fillette l'avait poussé en laissant choir la pelote de fil qu'elle s'occupait à enrouler sur une bobine. Faute de pouvoir rattraper l'objet volage, elle se prit à continuer son travail, et penchée au dehors, elle fit sautiller sur le pavé la petite boule blanche, jusqu'au moment où l'extrémité du fil remonta entraînant à sa suite, comme un papillon captif, un morceau de carte dénudé. La fenêtre se referma. Heureusement ! — et bien me prit que mon cœur fût fort occupé loin de là ; car cette petite scène me rappelait une délicieuse page des *Reisebilder*, où il est raconté que pour avoir contemplé avec trop de complaisance

une fileuse du Tyrol, l'imprudent touriste en raffole tout le jour et la voit filer encore la nuit dans son rêve, — seulement c'est son cœur à lui qui sautille en guise de fuseau au bout du fil. — Et ma pensée arrêtée sur le livre de Henri Heine, poursuivant sa rêverie, se mit, tandis que je continuais mon chemin, à s'inquiéter une fois de plus de cette jeune fille morte, dont le fantôme obstiné suit partout l'incorrigible railleur. La pimpante et leste paysanne qui passe sur le marché de Trente, la main aux veines bleues d'une pénitente agenouillée au confessionnal, les accents « soyeux et frissonnants » qui, dans la scala Ammazati de Vérone, l'enlacent de tendres souvenirs, enfin ce portrait de femme du palais Durazzo à Gênes peint par le Giorgione depuis des siècles; tout lui fait apparaître l'image de la morte, tout la lui fait deviner invisible à ses côtés.

LII

Hélas ! pensai-je en m'en allant par le chemin, si ces lignes que le poëte consacre à la trépassée m'ont si souvent ému, c'est que j'ai comme lui, comme vous avez aussi peut-être, comme nous avons tous plus ou moins, une morte chérie embaumée dans le souvenir, et si ma pensée y revient à cette heure avec une plus tendre mélancolie, c'est que la campagne où j'arrive, par toutes ses voix, ses parfums et ses murmures, me parle d'une pauvre ensevelie qui, dans le pli de son linceul, a emporté aussi bien des joies, bien d'ineffables affections. Douce et impressionnable nature de sensitive ! Afin qu'on sût bien qu'elle était de ce monde, souvent brilla dans ses yeux couleur de violettes, l'amère rosée des larmes ! Son regard pourtant descendait sur nos tristesses à nous, tout plein de pitié compatissante, et dans ce regard et

dans le timbre harmonieux de sa voix résidait une puissance de persuasion qui consola nos misères, qui apaisa nos révoltes jusqu'à l'heure où, recevant « le baiser des Dieux » elle est partie aussi suave et aussi pure que les roses pâles qui fleurissent et s'effeuillent chaque été sur sa tombe. « Une aussi douce vie facilement devait céder à la mort ! » — Elle est partie et depuis elle ne m'a plus quitté. Là-bas où j'étais, ici où je suis, partout où l'imagination à l'aile rapide emporte ma pensée, je la rencontre. Le temps, la distance, le nombre, n'ont plus de lois pour nous. La voilà revenue dans les prés verts, cueillant comme Ophélie des gerbes de primevères, se tressant des couronnes d'orchis et de boutons d'or. Je la vois encore frissonnante, là-bas sous les chastes ombrages des ormeaux et des saules, livrant son pied nu au fil de l'eau... Où que je sois enfin, dès qu'une pensée pieuse, dès qu'une généreuse inspiration, dès qu'un noble sentiment élèvent mon âme, je devine autour de moi sa mystérieuse influence, et avec le poëte, je m'écrie : « Un ange est dans ma nuit !

LIII

Angelus Domini !... Mon cœur tressaillit à ces mots qui, lancés comme une exclamation et sortis à l'improviste d'un bouquet de verdure placé au bord du chemin, semblèrent répondre à ma pensée. Je m'arrêtai ; l'oraison commencée à haute voix s'éteignit dans un murmure confus tandis que l'Angélus de midi sonnait au loin. C'était tout simplement une invocation. — Prosternée au pied d'un calvaire voisin, se tenait une femme étrangère à la commune, comme l'indiquaient son jupon de tiretaine violet, son court spencer bleu découvrant aux omoplates et à la poitrine une camisole orange, et sa longue coiffe dont les ailes terminées par des lacets flottaient sur son dos comme des voiles dont on aurait laissé libre l'écoute. Le front contre la pierre, elle continuait tout bas l'oraison commencée à voix haute, tandis que sa modeste

offrande propitiatoire, — deux chandelles de résine, crépitaient en brûlant. — Tout près, un cantonnier — la plaque de cuivre qui ornait son chef me révélait sa position sociale — les deux bras appuyés sur le petit mur d'enceinte du calvaire, le menton appuyé sur les bras et la pipe aux dents, suivait avec un intérêt manifeste les mouvements de la pélerine et, comme moi, semblait possédé de la fantaisie curieuse d'apprendre quelles aspirations ou quelles actions de grâces motivaient une pareille ferveur. Après quelques minutes de recueillement, la paysanne se signa, se releva, et ramassant d'une main ses souliers — un objet de luxe — de l'autre une baguette, où l'écorce enlevée en ruban figurait une spirale blanche, elle se dirigea vers la route. Mon homme l'abordant alors, se mit à l'interroger avec le plus grand sans-gêne sur le motif qui l'attirait de si loin en ce lieu. Malheureusement le dialogue se tenait en breton et je suis un peu en délicatesse avec cette langue, aussi me tins-je à l'écart pour ne pas effaroucher l'expansion de la paysanne, mais aussitôt qu'elle se fût éloignée, j'allai au cantonnier. — Hé bien ! lui dis-je. Il me comprit. — Peuh ! fit-il, en haussant les épaules, un tas de bêtises ! — C'est une femme des environs de Plougastel qui a été en Plouédern

enterrer un sien beau-frère. Durant la veillée des morts on a voulu fermer l'œil gauche du défunt qui se rouvrait sans cesse, ça présage un nouveau décès dans la famille, — une idée à eux, — rapport à quoi elle est venue en passant prier ici pour détourner le mauvais sort; c'est des imaginations du diable que les paysans seuls peuvent avoir! — Je crus avoir affaire à un esprit fort. — Cette croix est donc particulièrement en honneur? — Oh! oui, M'sieu, mais pas contre le mauvais sort, c'est celle qui fait marcher les petits enfants. — Ah! et comment cela? — C'est simple comme bonjour, v'là la chose. Une supposition que vous avez là un enfant, vous mettez d'abord une pièce de monnaie dans la tirelire et vous dites un *Pater* et un *Ave.* Bon! Vous dressez alors le petit sur cette dalle, il fait un pas, il tombe sur le nez, il beugle; bon! c'est assez pour cette fois,le lendemain vous recommencez, il tombe et il beugle encore; bon! Le surlendemain... — Et cela dure? interrompis-je... — Dam! cela dure jusqu'à ce qu'il marche, et, croyez-moi si bon vous semble, mais ça finit toujours par là.

LIV

Tandis qu'il parlait, les ombres confuses et flottantes d'un souvenir qui se croisaient dans ma pensée, prirent bientôt la forme que voici. — C'est d'abord une chaussée bordée de vieux arbres bizarrement contournés et formant la voûte, les vestiges d'un pavé en désarroi, ancienne voie romaine, la hérissent de la façon la plus perfide pour le promeneur distrait, elle aboutit à une sorte de rond-point que couvre le feuillage noir des ormeaux et des chênes. Au milieu se dresse une croix de granit, et contre le corps de cette croix des crampons de fer retiennent une vaste niche en bois vermoulu, peinte en rouge sang de bœuf, couverte d'un petit toit d'ardoise et accostée de lanternes en fer rouillé où des intérêts pieux entretiennent fréquemment des lumières, comme l'attestent les points lumineux qui criblent leur

surface. Un vitrail à carreaux irréguliers, enchâssés dans du plomb et protégés par un grillage en fil de fer, laisse vaguement transparaître dans l'intérieur de cette niche, au milieu d'un fouillis de fleurs fausses, de colliers d'œufs d'oiseaux, de chapelets de verre, d'oripeaux clinquantés, deux personnages grossièrement peints, la sainte Vierge tenant sur ses genoux le corps sanglant du Christ. Un tronc est là tout près protégé par des armatures de fer contre les tentatives d'autopsies illicites; enfin, autour du socle de ce calvaire règne une dalle en granit qui sert de banc. — Telle était, il y a quelque vingt ans, la croix du premier pas, et nul ne fût passé devant elle, au milieu du jour, sans voir la dalle de granit occupée par des servantes et des nourrices tout exprès venues pour essayer en ce lieu consacré les jambes de leurs marmots, naguère encore captives dans les langes qui, en Basse-Bretagne, les compriment comme celles des momies égyptiennes.

LV

A l'époque dont je parle, ce lieu perdu sous le feuillage et assez solitaire en dehors de l'intérêt que j'ai signalé, avait pour nous autres enfants une sorte de prestige mystérieux. En le traversant, on se découvrait, on parlait bas, on se retournait avec méfiance. Nous ne savions au juste ce que contenait le reliquaire, aussi notre imagination prêtait-elle les formes les plus fantastiques aux lambeaux d'étoffe écarlate, aux lames de clinquant, entrevus sous la double défense du grillage et du vitrail trouble. Cette boîte rouge nous était suspecte, nous la soupçonnions de recéler des sorcelleries et encore aujourd'hui je me demande si notre camarade C. C*** ne nous disait pas la vérité, quand il prétendit en avoir entendu sortir des gémissements, un jour d'école buissonnière que nous traversions le rond-point pour aller nous baigner

dans l'Elorn. Je vous laisse à penser si nous détalâmes au plus vite, mais rendus tout essoufflés au bord de l'eau, C. C*** se mit à rire, nous appela *nioles*, et nous rîmes aussi de notre couardise. Hélas ! ne venait-il point de recevoir un avertissement fatidique ? En effet, à peine fut-il entré dans la rivière, que nous le vîmes se renverser, se débattre et disparaître. Impuissants à le secourir, nous éclatâmes en cris de détresse. Un meunier voisin accourut en grande hâte ; malgré tout il ne repêcha qu'un cadavre. Alors, consternés et pleurants, nous reprîmes le chemin de la ville pour y porter la triste nouvelle, puis nous accompagnâmes les personnes qui se dirigeaient vers le théâtre de l'événement. On avait déjà déposé le noyé au pied de la croix, c'est là que nous le retrouvâmes, c'est là que sa mère vint le reconnaître, c'est là que nous la vîmes éplorée tenant aussi sur ses genoux le corps de son fils unique. — Et maintenant que ma pensée arrêtée sur cette lamentable catastrophe cherche à en retrouver les témoins, je ne puis m'empêcher de faire une fois de plus cette réflexion banale que la Providence a sur nos destinées des vues bien impénétrables et bien singulières. Voici en effet ce que sont devenus ces écoliers indociles partis du même point. Le premier, mili-

taire de la plus haute espérance, est mort glorieusement frappé d'une balle en pleine poitrine, en montrant à sa troupe hésitante comment un vaillant soldat s'élance à l'assaut d'un retranchement(1). Le second mort aussi, était un paysagiste d'un talent plein de grâce et de poésie que la critique avait déjà souvent nommé avec honneur (2). Un autre, esprit ardent, noble cœur, dévoué à des théories plus généreuses que d'une facile application, après avoir expié dans l'exil une sorte de popularité éphémère qu'eut son nom en 1848, est mort en combattant sous les drapeaux de l'indépendance italienne (3). — Quant à ceux qui restent, il me faudrait pour trouver l'un, aller jusqu'aux *haciendas* de Buenos-Ayres, ou suivre du rêve sur je ne sais plus quelles mers un vaisseau de l'Etat commandé par l'autre. — Le seul qui soit revenu au point de départ vous racontait naguère ses voyages à travers des contrées bizarres et d'un difficile accès. Celui-là se demanderait quel intérêt

(1) M. Charles Lebris-Durumain, chef d'escadron d'état-major, commandant la garde républicaine pendant les journées de juin 1848.

(2) M. Emile Goury.

(3) M. Paul de Flotte, représentant du peuple en 1848.

peuvent avoir, après le récit émouvant des pérégrinations lointaines, d'aussi simples souvenirs de promenade, si une pensée pieuse ne les lui faisait recueillir pour ces absents ou ces exilés qui — vous le savez bien — couvrent de baisers et de larmes la plus humble fleurette, si elle leur parle de la personne aimée, si elle leur porte les vagues senteurs de la terre natale.

Parfois, d'une larme cachée
S'embaument à jamais les fleurs du souvenir ;
Parfois, d'une feuille séchée
Le cœur fait son trésor, son rêve d'avenir.

LVI

« Demain viendra le voyageur, le voyageur qui m'a vu dans toute ma beauté, son regard me cherchera... et ne me trouvera plus. » On pourrait appliquer ces paroles d'Ossian au paysage que j'ai sous les yeux. En effet, ils le chercheront en vain ceux qui reviendront l'ayant vu dans ses beaux jours. — Une route impériale, que traverse en cet endroit la voie ferrée en cours d'exécution, remplace la chaussée aux dalles rompues et ourlées d'herbe. Là où se tordaient les vieux chênes, se dressent des poteaux jaunes, bourgeonnés au sommet de ces godets de porcelaine d'où s'élancent, comme des portées musicales, les fils conducteurs d'un télégraphe : quelques maigres baliveaux abritent encore au bord du chemin la croix du *premier pas*, mais complètement méconnaissable depuis qu'avec une sollicitude plus dévote qu'intelligente,

on a revêtu d'une couche de bleu céleste, comme une montre de perruquier, le reliquaire et les lanternes. Un châssis cruciforme aux vitres larges et récurées avec soin, défend toute espèce d'incartade à l'imagination. Plus de fleurs, plus de scapulaires, plus d'*ex-voto*; l'on doit se résigner à ne voir dans l'œdicule que ce qu'il contient réellement, c'est-à-dire le divin groupe peint et doré à neuf. Cela est toujours fort vénérable à coup sûr, mais l'âme de ce réduit sacré, cet élément mystérieux qui l'environnait d'un prestige dont nous subissions l'influence avec une sorte d'inquiétude superstitieuse, s'est envolé le jour où tombaient sous la hache, les ombrages au doux crépuscule tout frémissants de frissons d'ailes, de murmures et de chuchotements, qui sont comme une manifestation de l'invisible esprit des solitudes (1).

(1) « D'étranges bûcherons dans nos bois sont venus ! » s'écrie quelque part M. V. de Laprade. Ces « étranges bûcherons » pour nous sont MM. Planchat, Maréchal et A. Rousseau, ingénieurs des ponts-et-chaussées, les uns pour le chemin de fer, le dernier pour le département. Ils auront ouvert aux nouvelles voies de communications une délicieuse campagne : il est donc juste de les signaler à la reconnaissance des voyageurs; mais leurs titres à celle des artistes et des promeneurs sont infiniment plus douteux.

LVII

Un utilitaire de la localité s'étonnerait sans doute de mes doléances à propos d'un paysage détruit par une route. Armé d'un raisonnement posthume de M. de la Palisse, et de la gravité de Joseph Prudhomme, il me démontrerait que les vallées qui joignent les villes importantes sont faites pour recevoir des voies de communication d'un facile terrassement et non pour abriter la rêverie des *songe-creux*. Peut-être alors que, piqué au vif par ce mot consacré, je lui répondrais, invoquant l'autorité des célèbres dialecticiens cités plus haut, que si d'aventure dérogeant à sa spécialité l'utilitaire parfois est agréable, ce n'est qu'en temps opportun, et qu'il n'est pas pour moi l'heure du temps dont je parle, — puis, fort de cette réplique quelconque, dans cette campagne où jadis j'ai passé de douces heures, je reprendrais seul ma

promenade avec un charme ineffable, si le soleil ne décochait à travers le chemin ses flèches de midi, si à ma droite une voiture de roulage qui s'avance haute comme une montagne, gonflée comme un ballon, traînée par six percherons mélancoliques bardés de colliers tout vibrants de clochettes, ne soulevait cette poussière fine des grandes routes; si enfin ce boucher à la trogne sanguinolente ne conduisait à l'étal, pieds liés et battant de la tête les étriers de sa monture, des veaux ouvrant leurs gros yeux apoplectiques au vague regard, et invoquant la loi Grammont avec des clameurs douloureuses et désespérées.

Pour échapper à ces divers inconvénients qui menacent de m'escorter jusqu'au terme de ma course, j'ai gagné par les prairies la berge de la rivière. Là, marchant jusqu'aux genoux dans l'herbe, sous les trembles qui font miroiter sans trêve leur feuillage étamé, j'apaise ma plainte égoïste et je reconnais, sans y être contraint par un utilitaire, que, envers et contre tous les ennuis sus-désignés, la Bretagne a considérablement gagné à la rectification de ses routes impériales. — Je ne sais en vérité comment on s'y fût pris pour présenter le Finistère surtout, au voyageur qui le traversait il y a vingt ans, sous un aspect plus maussade, plus

aride, plus désolé, que ne le faisaient tout naturellement les routes ouvertes à un point de vue stratégique par M. le duc d'Aiguillon, gouverneur de la province pour Louis XV. Destinées à relier entre eux différents points militaires et à commander la contrée, elles couraient autant que possible en ligne droite de clocher en clocher, affectant d'escalader les hauteurs, c'est-à-dire les terrains ingrats et rocailleux que mouchettent çà et là quelques maigres touffes d'ajoncs. — Gravir péniblement au pas une colline, descendre prudemment au pas le versant opposé souvent rapide comme un toit, recommencer de nouveau, recommencer dix fois, vingt fois, et voir onduler toujours ce fauve et monotone ruban dont le bout se perdait à l'horizon, tel était le moindre destin de tous les voyageurs. Trop heureux encore, ceux que la fortune adverse n'encaquait pas dans ces appareils locomoteurs originaires de certaines localités qui, sous la fallacieuse dénomination d'*Epervier* ou d'*Hirondelle*, offraient le plus traître assemblage de toutes les perfidies de la carrosserie primitive. Aujourd'hui la route de Morlaix à Brest se glisse avec une pente insensible à travers un joyeux vallon, découvrant les aspects les plus frais et les plus imprévus. Les véhicules autochtones tendent

à se perfectionner aussi ; un Lapon pourrait à la rigueur s'y trouver à l'aise. J'apprécie fort pour ma part cet amendement apporté aux voyages pénibles, bien qu'ils ne contribuassent pas peu à entretenir ici la patience et la résignation, deux vertus chrétiennes et éminemment bretonnes, que la vapeur et l'électricité, le progrès en un mot, bannira bientôt de leur dernier asile.

LVIII

Le progrès ! — En ce qui touche l'industrie au moins, je vous l'ai déjà dit, il a fait dans le pays une entrée triomphale. Je n'en veux pas d'autre témoignage que celui de ces vastes constructions, dont le rectangle dominé par des obélisques qui soufflent au ciel leur fumée, s'asseoit sur la rivière et longe le chemin. — Pauvre Naïade de l'Elorn ! depuis des siècles elle descendait svelte et légère des montagnes d'Arès, frôlant de sa tunique de soie, aux joyeux frisselis, les rives ombragées de coudriers et d'ormeaux, les verts pâturages étoilés de pâquerettes, et les blés-noirs aux senteurs de miel. Elle s'en allait la confiante et l'étourdie, fredonnant par tous ses murmures les refrains de la vallée, ou s'attardant parfois oublieuse à travers la chevelure éplorée des saules pleins d'élégies éoliennes, puis, avec un éclat de rire argenté et

railleur, elle reprenait sa course sur le gravier jaune, caressait les fleurs à la tête penchée, attachait un collier de nacre au caillou dressé sur sa route comme une tête de phoque, faisait babiller le traquet du moulin, jetait un saumon au panier des pêcheries, et de conscience plus légère que Titus, cette tâche laborieuse accomplie, elle courait suivant l'expression du chroniqueur — le jeu de mots n'a pas gagné en vieillissant — *se conjoindre avec sa mère* et se reposer dans son sein. — Hélas! le temps n'est plus de ces courses capricieuses et fantasques à travers champs: les sectaires d'un nouveau dieu vinrent un jour, s'arrêtèrent là où je suis, et trouvant le lieu de tout point convenable, ils se mirent à l'œuvre, déchirèrent le velours du pré, enfoncèrent des pilotis, posèrent des assises, élevèrent des maçonneries sans nombre, creusèrent un étang vaste comme un lac, et bientôt les eaux, traîtreusement attirées dans l'immense réservoir, purent s'étaler à ciel découvert et faire un miroir d'acier bruni aux nuages voyageurs. Jusque là, tout allait à merveile. L'Elorn s'imaginant qu'on ne voulait d'elle qu'une simple concession de luxe, entra dans son rôle, prit des airs de lac, s'écailla de petites vagues, lécha ses bords avec des clapotis carressants, berça des barquettes sur son sein et,

comme Tityre, remercia le dieu inconnu qui lui faisait ces loisirs. Aveuglement funeste ! déplorable sécurité ! Un jour que sa robe bleu de ciel débordait les rives, des trappes s'ouvrirent, la terre lui manqua, elle roula précipitée dans des gouffres ténébreux où, pour se frayer un passage, il lui fallut ébranler avec une sourde fureur les horribles palettes de fer d'une turbine, — une turbine ! *Eheu !* Aussitôt avec des grondements de foudre, des fracas de torrent et des sifflements farouches commença le branle d'une foule de hideux engins. Ce fut fait dès-lors de la charmante nymphe aux ivresses et aux fraîcheurs printannières, il lui fallut dire un adieu sans retour aux doux loisirs, elle devint une chose quelconque, une puissance motrice, une force hydraulique, d'affreux mots usités dans les litanies du nouveau dieu ; pareille à l'esclave antique, elle fut condamnée à tourner la roue : *Ad molam* ! comme dit le rudiment ; — et c'est hurlante, échevelée, écumeuse, ivre de rage, que battant ses bords, elle s'enfuit de l'antre où s'est accompli le mystère de son déshonneur, qu'elle passe à mes pieds l'œil trouble et plein d'amères rancunes, que rajustant sa robe que le *coltar* souille de ramages nacrés, elle se traîne gémissante jusqu'aux lieux où elle pourra enfin cacher sa honte,

LIX

J'ai passé sous un porche coiffé d'un clocheton trapu et me voici dans la cour de la filature — car les constructions qui m'ont barré le passage sont vouées au filage et au tissage mécanique du lin. — Une rumeur d'ouragan qui déjà s'annonçait du dehors éclate dès l'entrée. A travers le retentissement sonore des immenses roues de métal, le tonnerre des rouets, le fracas des métiers, les détonations des *taquets* qui se renvoient à qui mieux mieux les navettes, on entend l'Elorn mugir à son entrée dans la turbine et siffler farouche en sortant en vapeur des chaudières. Partout dans les ateliers se prennent aux dents les engrenages, s'étreignent les rouleaux hérissés des cardes, partout l'élan des courroies fait tourner avec une rapidité vertigineuse des cylindres de toutes les dimensions, tandis que par milliers tourbillonnent en

bel ordre sur les châssis, les broches et les bobines. Ici des mains circonspectes présentent le lin natif aux terribles coutelas tournants des *skochers*, là ce sont des bras musculeux qui font subir avec effort les morsures d'acier du peigne aux écheveaux les plus rebelles; là-bas le lin coule en nappes des cardes ou sort des *étirages*, en spirales plus lisses, plus brillantes, plus cendrées, plus soyeuses que les repentirs d'une lady peinte par Lawrence. — Tout un personnel venu d'Ecosse et d'Irlande, est affecté aux diverses manipulations de la plante. Des femmes sveltes, alertes, cambrées, circulent à travers les métiers. Florissantes de jeunesse et de fraîcheur, l'épaule ferme et vaguement rosée comme le Paros, l'œil bleu de ciel comme la fleur du lin, la chevelure cendrée ou fauve comme le lin brut, la lèvre relevée pour découvrir cette double rangée de perles anglaises qui, dit-on, éclaire les brouillards de Londres. A les voir ainsi au milieu des ouvrières de nos villes bretonnes, race malingre, chétive, aux pâleurs d'hortensia, sans souci des soins du corps, étrangère à toute inspiration délicate; on les prendrait pour ces nobles filles des vieux contes, pour ces *Peau-d'Ane* qui doivent, au sortir de leur tâche vulgaire, reprendre leurs vêtements couleur du soleil. — Les

ateliers d'hommes n'ont pas non plus une moindre originalité. Pour tout mouvement, des crinières de lin qui fouettent l'air et retombent sur des râteliers aigus, où elles passent avec un *frou frou* de résistance, pour tout bruit un piétinement et une plainte occasionnée par un effort plus violent des peigneurs. Pas un monosyllabe n'est prononcé durant les douze heures de travail de la journée; seulement au centre de la salle un lecteur, caché derrière le format du *Times*, jette à ses camarades, tous fervents chartistes, avec une voix puissante qui semble emprunter des notes à la vocalisation des locomotives, le contenu du gigantesque journal depuis la date jusqu'au nom de l'imprimeur.

LX

Vous résignerez-vous à m'écouter, si je me résigne à vous dire quelle est l'importance de cette filature et quels sont ses divers travaux ? Soyez tranquille, je serai bref. — Et d'abord l'usine est mue par une turbine de 200 chevaux et trois machines à vapeur de 80 chevaux chacune. Elle occupe 2,500 ouvriers anglais ou bretons. Ses produits sont de 1,400,000 kil. de fil de lin et d'étoupe et 1,800,000 mètres de toiles de tous genres, pour les fournitures de l'Etat et pour les besoins commerciaux. — L'ensemble des travaux de l'établissement comprend la réforme de la culture, du rouissage et du teillage des lins, pour les approprier aux exigences de la mécanique ; le lessivage et le blanchiment des fils et des tissus fabriqués.

L'un des premiers résultats de cette industrie a été de changer entièrement le mode de culture

des lins dans tout le Finistère. Ce sont des cultivateurs venus de Flandre qui, soldés par l'établissement et par le conseil général, ont accompli cette importante réforme.

Il faut espérer que le personnel anglais fera pour les ouvriers bretons ce que les flamands ont fait pour la plante. Jusqu'à ce jour la conduite des ouvrières d'Ecosse et d'Irlande a été admirable à l'égard des enfants dont elles dirigeaient l'apprentissage. Loin de les maintenir dans l'ignorance, par des motifs faciles à comprendre, elles se sont non-seulement attachées à les instruire, mais elles leur ont donné de nombreuses preuves d'affectueuse sympathie. Cela devait être

Car les vierges d'Eir-Inn et les vierges d'Arvor
Sont des fruits détachés du même rameau d'or.

Brizeux ne l'a-t-il pas dit ? — Puisse surtout le personnel étranger finir par exercer une influence sur nos compatriotes en les initiant à des habitudes d'ordre, à des soins de propreté dont ils ne paraissent avoir aucun souci aucune idée. C'est sans doute en grande partie à ces qualités salutaires, que les Anglais doivent ce séduisant éclat de jeunesse et de fraîcheur, ces physionomies dis-

distinguées et intelligentes qui semblent les marquer au cachet d'une nature privilégiée.

Après tout, pensais-je en secouant au grand air mes habits jaspés d'étoupe, puisque pareille aventure devait arriver à l'Elorn, puisqu'elle devait subir le joug d'une industrie, je n'en sache pas qui soit moins flétrissant pour elle, que celui de l'industrie linière, honorée dans son essence en Bretagne, comme nous l'apprennent les anciennes chroniques; et n'était cette contrainte brutale qu'on lui impose, peut-être se consolerait-elle, en songeant que pour ne déroger seulement que jusqu'à l'occupation favorite de la reine Berthe, elle eût pu fournir à elle seule, en peu de jours, cette rançon de messire Duguesclin qui, si l'on en croit la légende, durant des années entières, fit tourner activement les fuseaux du pays breton.

LXI

Je poursuis ma promenade en longeant la vaste réserve par un petit sentier ouvert dans l'herbe fleurie. Les brises font la sieste, le feuillage est immobile, on n'entend que le *stri*, *stri* de la cigale, le fredon des abeilles butinantes, le plongeon d'une grenouille effarouchée, ou la clameur aigre d'un martin-pêcheur qui troublé dans sa digestion s'en va rasant l'eau comme un saphir ailé. J'ai rejoint la route qui suit les sinuosités de la rivière; celle-ci ondule à ciel découvert à travers de gras pâturages où des vaches, enfoncées dans une verdure appétissante, paissent et ruminent d'un air de prospérité et de douce quiétude, bien fait pour émousser la compassion des amateurs de salade à l'endroit du châtiment de Nabuchodonosor. — Là-bas, deux pêcheurs, la ligne en main, contemplent un liége indicateur dont l'immobilité ne saurait être plus obs-

tinée, avec le recueillement et la conscience indispensables à la pratique d'un art qui s'élève à la hauteur d'un culte, tant il exige chez ses adeptes cette innocente simplicité et surtout cette résignation et cette patience que peut égaler seul le fanatisme des fakirs. A ce propos, si aussi bien je me trouvais sur les bords du Gange le fleuve sacré, je n'hésiterais point à prendre pour un brahme ou pour un fakir s'imposant une mortification, l'étrange personnage qui se tient jusqu'au ventre dans la rivière. Sa couleur suspecte le ferait même soupçonner de s'être oint préalablement à l'ablution du singulier cosmétique dont se frottent les sectateurs de la Trimourti indoue en poussant l'*Aoun* emblématique. Parfois il reste immobile, parfois il trépigne sur place, puis, de temps à autre, il plonge les mains dans l'eau et les porte à son col où pend un objet en forme de bouteille; sans doute quelque amulette. Je m'approche. Le personnage poursuit son bizarre exercice, seulement je m'aperçois que c'est bien à une bouteille qu'il porte les mains après les avoir trempées dans l'eau. Dès lors la chose me paraît simple et, comme moi vous avez deviné sans doute qu'il s'agit de l'accomplissement d'une pénitence; comme moi, vous admirez ce bon pays breton où, si l'on est fidèle à cer-

taines habitudes d'ivrognerie, on l'est encore assez aux pratiques religieuses pour que le confesseur puisse infliger à son pénitent cette sorte de supplice de Tantale, qui consiste à le plonger dans un élément odieux, en lui mettant sous le nez le symbole de son intempérance. Eh bien, j'en suis désolé, mais comme moi vous êtes dans l'erreur. Le chrétien en question, je viens de m'en assurer, est tout simplement un pêcheur de sangsues qui s'offre en appât aux intéressants annélides. Son piétinement dans la glaise de cette partie de la rivière, a pour but de réveiller l'avide animal; celui-ci troublé dans son repos, vient assaillir furieux l'objet mouvant et importun dès qu'il a repris son immobilité. Le pêcheur, averti par le coup d'aiguillon, plonge le bras dans l'eau, cueille le vampire sur le corps du délit et le loge incontinent dans la bouteille qui décore sa poitrine. Quand ce brave homme m'a montré ses jambes jaspées de petites taches rouges, je n'ai pu m'empêcher de songer au mot de Serres qui, dans l'*Auberge des Adrets*, interrogé sur sa profession par le bon gendarme, découvrait son bras criblé de piqûres et répondait piteusement : Nourrisseur de puces travailleuses !

LXII

Je m'éloigne déçu et contrarié de voir s'évanouir un prétexte sur lequel je comptais d'essayer, dans ce journal orthodoxe (1), quelques considérations sur la ferveur des pratiques religieuses en Basse-Bretagne; mais je suis bientôt distrait par le ravissant tableau que l'on découvre d'un tournant de la route. — C'est, au premier plan, la rivière qui, à l'ombre des saules et des ormeaux, roule en cascade à travers les cailloux d'un barrage; plus loin, sur un entassement de rochers dont la mousse et les broussailles tapissent les anfractuosités, se dressent revêtus de cette fourrure de lierre fidèle aux ruines les débris du château de Roc'h-Morvan. Tout à côté s'élance légère, percée à jour, dentelée aux arêtes, la flèche de granit d'une église. Des

(1) Le journal l'*Océan*, où ces pages furent publiées sous un pseudonyme.

chênes, des sapins, des mélèzes revêtent les collines environnantes, où apparaissent, çà et là, le clocheton d'une chapelle, le pignon d'une métairie et quelques rochers blancs semblables à des blocs de neige oubliés par le dégel. Une sorte de brouillard azuré apaise la vigueur des tons et des contours des lointains de la vallée, de façon à laisser un peu de champ libre au regard de l'imagination. Tel est, vu de la route de Brest à Paris, l'aspect des ruines et du paysage de Roc'h-Morvan.

Pour jeter à la hâte sur mon album un croquis de ce tableau, j'ai escaladé un talus voisin et mon travail fini, comme j'en descendais précipitamment, une voiture escortée par deux amazones a tourné l'angle de la route. Ma brusque apparition a fait faire un écart à la monture de l'une des écuyères et son chapeau est venu rouler à mes pieds. Je me suis avancé pour le lui rendre au moment où elle flattait son cheval inquiet, sans avoir pu relever encore une opulente chevelure qui ondulait à moitié dénouée sur son épaule. Bien que toute rose de confusion, elle m'a remercié avec un sourire, un regard, une voix que j'ai reconnus sans que je puisse me rendre compte du temps et du lieu où ils se sont déjà révélés à moi. — Ne vous est-il pas arrivé parfois de rester interdit, ému,

rêveur, au moment où vous veniez d'accomplir certains actes même fort insignifiants, comme si vous les reconnaissiez pour les avoir accomplis déjà, dans des circonstances absolument identiques, et votre mémoire, que vous avez peut-être alors mise à la torture, ne s'est-elle point obstinée à vous taire le secret de cette étrange émotion? — C'est précisément ce que je viens d'éprouver. J'ai reconnu ce front éclairé, ce regard limpide et plus bleu que la flamme du soufre, le doux et mélancolique sourire de ce visage consolant, j'ai ramassé déjà ce chapeau où se tordent deux plumes, une noire et une blanche, j'ai entendu cette voix me remercier ainsi, et pourtant tout semble indiquer que j'ai tout à l'heure, pour la première fois de ma vie, vu cette charmante personne étrangère au pays où l'a conduite sans doute la saison des bains de mer. — Je vous livre cette impression quelconque parce qu'elle m'a préoccupé jusqu'au terme de ma course, où j'arrive me trouvant fort ridicule de m'être épuisé en efforts pour m'expliquer un fait sans importance et qui n'est peut-être que la vague réminiscence d'un songe.

LXIII

Je viens de traverser la rivière sur un pont placé au point où se croisent l'ancienne et la nouvelle route. L'une gravit sans hésiter comme toujours la montagne aride ; l'autre continue à courir dans la vallée en remontant la rive droite de l'Elorn. Le bourg de la Roche-Morice est perché sur une hauteur de la rive gauche ; on ne peut l'apercevoir du chemin à cause de l'épaisseur des feuillages, mais il détache sur la voie publique une demi-douzaine de maisons, de cabarets, veux-je dire, qui sans doute pour amadouer le pélerin vertueux ou pour bercer d'illusions les débauchés, se mettent invariablement sous l'innocent patronage du bon pêcheur, du bon cultivateur, du bon pasteur, etc.

Une route et un sentier conduisent au bourg. Par le premier qui est ardu et raboteux, l'on monte : l'on peut même arriver en voiture ; par le second

qui semble le lit d'un torrent desséché, l'on grimpe: il n'est donc accessible qu'aux piétons. J'ai pris celui-ci, non pas tout exprès parce qu'il est le plus difficile, mais parce qu'il est le plus court, le plus pittoresque, le plus ombragé. Ombragé! hélas! demain on ne parlera plus de ses ombrages qu'au passé indéfini; en effet, à peine avais-je commencé mon ascension sous la fraîche voûte de verdure, que j'ai dû appeler à mon secours toute ma gymnastique pour enjamber les troncs d'arbres couchés au milieu du ravin, tandis que dans l'air éclatait le bruit sonore de la hache des bûcherons, accompagné du râle des scies. C'était vraiment une chose lamentable de voir tomber ces vieux hêtres et ces chênes, derniers vestiges des forêts qui entouraient au temps de sa puissance le château de Roc'h-Morvan, comme le constate ainsi la chronique d'Ernold-le-Noir :

Est locus hinc sylvis, hinc flumine cinctus amœno,
Sepibus et dulcis atque palude situs
Intùs opima domus.............

LXIV

J'ai contourné un énorme rocher qui, dressé au milieu du passage sur sa base étroite et la tête toute ceinte de lierre, tout empanachée d'arbustes, surplombe cette gorge rapide d'une façon aussi pittoresque que menaçante, et je suis arrivé sur la place de la Roche-Morice. Une abominable odeur d'écurie et d'étable m'a révélé tout d'abord chez l'autorité municipale du lieu des mœurs très-tolérantes et l'examen de ce qui m'entoure confirme de la façon la plus irrécusable ce premier jugement. Si ce bourg s'est imposé la tâche d'offrir au touriste un spécimen de la misère et de la célèbre malpropreté des villages bretons, je dois déclarer qu'il s'en acquitte consciencieusement. Partout le pied fait gémir, en y enfonçant jusqu'à la cheville, une épaisse litière de détritus végétaux en fermentation, et sur ce tapis moelleux se rou-

lent, en familiarité avec les porcs, les canards et les poules, un essaim de marmots déguenillés et barbouillés aussi de façon à réjouir Brahma. — Un boulevard de fumier protége la façade de toutes les maisons jusqu'à la hauteur des fenêtres du rez-de-chaussée. Quelques-unes de ces demeures, en général pitoyablement délabrées, ont un étage où l'on arrive par un escalier extérieur qu'abrite un toit démantibulé. Les défroques hideuses et les haillons impurs étalés sur la rampe indiquent que les habitants font de cet escalier une sorte de séchoir. Ne vous imaginez pourtant pas que la fièvre, la misère et le désespoir ont élu domicile dans ces bouges infects : le bouquet de lierre qui les décore annonce que l'on y paie patente de cabaretier, ce qui n'a pas une médiocre signification dans un bourg où se tiennent douze grands marchés de bestiaux par an. — J'allais oublier de vous dire qu'au bon temps des routes tracées d'un clocher à un autre comme par les ricochets d'un boulet de canon, ce bourg placé dans les conditions les plus favorables déchaînait après les voitures tout une meute d'écloppés et de malingreux qui les suivaient le long des côtes, geignant les uns, chantant les autres le refrain populaire : *An ini coz e va douç*, etc. Mais depuis la rectification

des routes, la commune du Ponthou, à l'extrémité du département du côté de Paris, reste le dernier repaire de la gueuserie bretonne et semble avoir conservé seule la spécialité d'en faire aux voyageurs la triste exhibition.

LXV

Je me suis dirigé vers l'église. — Autour du clocher tourbillonnait, toute pleine de joyeux caquetages, une nuée de corneilles : autour du sanctuaire, pieds nus, à travers les tombes, s'éparpillait, à la sortie du catéchisme, un essaim non moins bruyant de petits campagnards — garçons et filles. Avec ce tendre sentiment de charité fraternelle qui nous environne de bonne heure et ne nous fait pas faute durant la vie, la plupart de ces gamins rustiques huaient ceux de leurs camarades qui n'ayant pas su leurs leçons avaient dû s'agenouiller sur les dalles au bas de la nef pendant la durée de l'instruction religieuse. Les infortunés s'enfuyaient poursuivis, harcelés, ahuris par la clameur de haro usitée en pareille circonstance et que résume le mot breton : *Bigornic.* — Je n'en ai jamais bien compris la signification,

mais je l'ai toujours soupçonné d'être l'équivalent du mot *Cancre*, appliqué d'ordinaire aux paresseux. — Des petites paysannes s'enfuyaient aussi avec des cris aigus, pour se soustraire aux niches d'un espiègle qui leur donnait la chasse, sans se douter dans le feu de sa poursuite, que sur ses talons marchait le bras tendu, l'index et le pouce ouverts et déjà tout prêts à lui pincer l'oreille, une providence en soutane et en rabat, — M. le curé lui-même.

Ces petites scènes réalistes ne pouvaient manquer de me rappeler à plus d'un titre le doux poëme de Brizeux. — *Marie*! cette gerbe d'idylles et d'élégies agrestes, d'où jaillissent, aussi nombreuses que les fleurs de l'ajonc et du genêt, les grâces, les délicatesses, les harmonies; ces étincelles d'or de l'esprit et de l'art; pour nous faire l'ineffable confidence d'un amour naissant; pour nous en peindre les scènes ingénues d'une façon à la fois mâle, suave et si chaste que l'ange gardien lui-même n'en détournerait pas les yeux; pour nous initier avec un charme d'émotion pénétrante, aux douces joies de la vie rustique et aux naïfs élans d'un cœur passionné, quand il s'enivre des libertés du grand air, quand il se dilate, s'épanche ou s'affaisse au sein des forces,

des sourires, des mélancolies et des tristesses de la nature.

Peu jaloux d'affronter le turbulent essaim sorti du catéchisme, j'ai voulu lui laisser le temps de vider la place et je me suis enfoncé dans le sentier voisin en récitant à mi-voix ces beaux vers :

. . . .

Chaque jour vers midi, par un ciel chaud et lourd,
Elle arrivait pieds nus à l'église du bourg;
Dans les beaux mois d'été lorsqu'au bord d'une haie
On réveille en passant un lézard qui s'effraie,
Quand les grains des épis commencent à durcir,
Les herbes à sécher et l'airelle à noircir ;
D'autres enfants aussi venaient de leur village,
Tous pieds nus, en chemin écartant le feuillage,
Pour y trouver des nids, et tous à leur chapeau
Portant ces nénuphars qui fleurissent sur l'eau.

. . . .

Trois curieuses jeunes filles, trois sœurs, cousines du poète, veulent enfin connaître cette Marie, objet d'aussi tendres préférences. Et voilà les jeunes folles qui, se tenant par la main, s'en vont barrant la route du catéchisme et soulevant avec de frais éclats de rire la coiffe des arrivantes. Sans le savoir elles se dirigent :

Vers celle que j'aimais et qu'on nommait Marie.

Mais l'enfant a entendu son nom, un secret instinct lui a révélé ce qu'on veut d'elle; effarouchée, confuse, elle se sauve. Un de ses petits camarades la poursuit,

Et sautant par dessus les tombes et leurs morts,
Au détour du clocher la prit à bras le corps.
Elle se débattait, se cachait la figure;
Mais chacun écarta ses mains et sa coiffure,
Et les yeux des trois sœurs s'ouvrirent pour bien voir
Cette grappe du Scorf, cette fleur de blé-noir.

. . . .

« Jours passés que chacun regrette avec des larmes », disais-je encore avec le poëte, les ennuis du présent ne contribueraient-ils pas surtout à faire votre beauté ?

LXVI

Comme dans toutes les campagnes bretonnes l'église de la Roche-Morice est bâtie au milieu du cimetière. Elle est demi-voilée, au couchant, par des ifs qui puisent leur sève dans cette terre où se sont couchées déjà bien des générations et qui étendent jusque sur son toit leurs rameaux funèbres. Elle a été fondée vers la fin du XVe siècle. Son clocher de granit, l'un des plus élégants du Finistère, est dentelé aux arêtes comme une scie; ses trois étages de galeries ont pour gouttières aux angles inférieurs des animaux bizarres : tarasques ou guivres. Sur les angles supérieurs se dressent des ornements pareils aux pions de l'échiquier. Une guirlande ciselée dans la pierre bronzée de Kersanton entoure le portail du sud, et quelques statues, dont une seule offre un galbe assez correct, occupent les niches de la porte du

couchant. Du reste, quand on s'est accoutumé aux délicatesses et aux élégances architecturales de nos églises bretonnes, celle de la Roche-Morice n'a plus qu'un très-médiocre intérêt. A l'intérieur, une corniche en bois sculpté du XVI[e] siècle, inextricable fouillis de personnages bizarres et d'animaux fantastiques, un jubé où certaines figures se livrent avec un débraillé moins impudent que burlesque, aux exigences infimes de l'humaine nature, n'ont aucune valeur artistique. Je leur préfère de beaucoup un confessionnal de style composite et un lutrin, travaux de menuiserie exécutés, il y a quelques années, par un habile ouvrier du pays. La seule œuvre qui soit vraiment digne d'être admirée c'est l'ogive de l'abside qui étale sur un vitrail du plus merveilleux éclat les différents épisodes de la passion de N.-S. Le Golgotha occupe le centre du tableau. Le Christ seul est cloué contre la croix, les larrons y sont retenus par des liens, la traverse leur soutient les aisselles. L'ange de la rédemption vient recevoir l'âme du pécheur repentant ; le diable s'apprête à saisir celle du criminel endurci. Les soldats et les tourmenteurs se distinguent par des physionomies à la fois grotesques et féroces ; le profil de Judas surtout est hideux, bien que l'artiste lui ait conservé le type

adopté par Léonard de Vinci. Les personnages de ce vitrail qui est de 1539 portent les costumes du temps de François Ier. J'ai rarement vu dans une œuvre de cette nature et de cette époque une aussi grande netteté de composition : l'œil en saisit sans étude jusqu'aux moindres détails, malgré l'éblouissement que cause cet assemblage de tons superbes, ces chatoyants reflets de pierreries, cette explosion de couleur aussi lumineuse que la gerbe d'un bouquet d'artifice.

LXVII

En face du grand portail se trouve le reliquaire ou charnier commun à tous les cimetières bretons. Est-ce bien un reliquaire ? ou plutôt ne serait-ce point une chapelle des morts détournée de son usage ? La charmante ogive du sanctuaire et le clocheton qui surmonte l'entrée semblent autoriser ma supposition. Ce monument est au reste postérieur d'un siècle à l'église et son architecture appartient à l'ordre corinthien. Sa principale porte est au levant. On y peut lire au-dessous du fronton triangulaire l'inscription suivante coupée par la date de sa fondation :

MEMOR ESTO : JU 1639 DICI MEI SIC E
RIT : ET TUUM : MIHI : HODIE : TIBI CRAS.

et sur la porte du midi, cette autre : *Memento*

homo quia pulvis es 1640. Le soubassement de la façade est orné de dix écussons, où se détachent en bas-reliefs des personnages de tous les rangs placés comme il suit : un laboureur, — une reine, — un juge — (le quatrième médaillon est fruste, il représentait sans doute un soldat) — un pape, — une tête de mort sur deux os en croix, — un mendiant, — un moine, — un avocat ; sur le dernier médaillon on voit une sorte de nœud gordien, probablement un symbole de l'éternité. On accepte généralement cette allégorie égalitaire, comme un diminutif de la fameuse danse macabre que nous conservent les rimes et les peintures du XVe siècle, hideuse mascarade dont les auteurs, figurant toutes les conditions sociales, *ballaient* au son du rebec de la mort. Ici le terrible ménétrier ne mène pas la danse ; on le voit sortant jusqu'à mi-corps d'un bénitier placé à droite et au-dessus du soubassement, il presse un dard sur son cœur et semble jeter aux humains avec un éclat de rire glacial cette menace gravée dans la pierre : *Je vous tue tous !*

A ces images hideuses, à ces grimaçantes façons de la mort, que le moyen-âge catholique semble avoir inventées tout exprès pour remplir d'épouvante ceux qui déjà touchent au seuil de l'éternité,

ma rêverie opposa avec un certain soulagement les mélancolies sereines de la poésie allemande; j'entrevis la pâle et douce figure de ses Lénores, ses froids clair de lune au charme engourdissant, ses horizons bleuâtres et mystérieux où flottent des voiles blancs et des chevelures dénouées; je songeai à l'éternel repos sous les gazons et aux fleurs qui tout à la fois symboles de joie et de deuil couronnent le front des vierges pour la fête et pour la tombe; je songeai à ces strophes mélancoliques d'un sône breton : « Heureuses les jeunes filles qui meurent au printemps! — Heureuses les jeunes filles que l'on couvre de fleurs nouvelles(1)! Puis mon regard errant parmi les modestes croix peintes et les pierres couchées dans un vert encadrement de folle avoine, rencontra un tertre sombre aux extrémités duquel des bouquets de roses blanches s'effeuillaient tristement : tout aus-mon cœur tressaillit sous un douloureux souvenir

(1) Euruz eo ann dud iaouank-ze
Hag a varo enn amzer neve !

Euruz eo ann dud iaouank-ze
A ve roed-d'he bleuniou neve !

Les Fleurs de mai *(Barzaz-Breiz)*.

et je me pris à murmurer ces vers d'un poëte sur une morte chérie :

Quand après t'avoir dévorée
Le sol eût repris son niveau,
Je dus tracer mon adorée
Des limites pour le tombeau !

Mes deux genoux creusaient la terre,
Dans mes mains je tenais des fleurs,
Dans mon cœur j'avais la prière
Et dans mes yeux j'avais les pleurs !

Comme une brûlante rosée,
Mes larmes ont coulé sur toi,
Et j'ai longtemps l'âme embrasée
D'amour, d'espérance et de foi ;

Malgré ma poignante misère,
Prié la Sainte Trinité,
Prié la douloureuse Mère,
Jusqu'à l'heure où reconforté,

Baisant la place où tu reposes,
Au-dessus de ton front si pur,
Pieusement je mis deux roses
Douces comme tes yeux d'azur.

A tes pieds j'en mis deux plus sombres
Symbole, hélas ! de ma douleur,
Et puisque ton cœur n'eut point d'ombres,
Une blanche enfin sur ton cœur !

LXVIII

Au couchant de l'église et à quelques pas commence à s'élever l'âpre montagne que couronnent les vestiges du principal réduit de la forteresse, où vivait au neuvième siècle Morvan, machtiern ou vicomte de Léon et de Cornouailles, célèbre dans les ballades sous le surnom de *Lez Breiz* (hanche de la Bretagne). Ce fut là aussi que se maintint le siége de la haute et basse justice de la vicomté de Léon jusqu'à la réunion de la Bretagne à la France. — Des murailles de huit pieds d'épaisseur traversées par un escalier qui grimpait à la plate-forme du donjon, et dont l'extrémité inférieure s'enfonçait au cœur du roc jusqu'à un souterrain comblé depuis trente ou quarante ans; les restes d'une salle carrée où l'on reconnaît encore la base de la retombée des voûtes et l'emplacement de la grande cheminée; une tour triangulaire qui sur-

plombe le flanc à pic de la montagne et qui faisait partie du rempart marqué vers le village par les soubassements de deux autres tours rondes placées aux côtés de l'entrée principale et destinées à la défendre, suffisent encore aujourd'hui à faire juger de l'importance que durent avoir ces ouvrages avant l'invention de l'artillerie. — Je laisserai à d'autres plus compétents le soin de reconstruire la forteresse en étudiant ses traces, je ne suivrai pas non plus ses diverses fortunes à travers l'histoire; je veux seulement vous montrer que la légende, la chronique et la ballade n'ont pas fait faute à ce vieux nid de vautours. — Voici d'abord la légende qui mentionne un château bâti au même endroit et habité par un roi nommé Elorn, cinq siècles avant celui dont nous admirons les débris.

LXIX

En ce temps là, un dragon prodigieux retranché dans un repaire des environs consternait le pays. Chacune de ses sorties était marquée par des ravages sans nombre. Les hommes et les bestiaux devenaient sa proie, et sa rage exterminatrice continuait encore les désastres causés par son insatiable appétit. Pour réprimer autant que possible les sanguinaires ébats du monstre, un autre roi de Bretagne, qui résidait à Brest et dont Elorn était le tributaire, publia un édit qui enjoignait de livrer chaque semaine au dragon un certain nombre de victimes que le caprice du sort devait désigner. — Or, la fortune adverse avait déjà si souvent frappé autour du malheureux Elorn que sa maison était vide. Ses parents, ses amis, ses gens, avaient pris successivement le chemin de la fatale caverne. Il ne lui restait plus que sa femme et son fils unique

le petit Riok, qui à peine âgé de deux ans venait lui-même d'être désigné pour le voyage sans retour.

Ce dernier coup comblant la mesure, les entrailles paternelles s'étaient révoltées. Elorn résolut de se soustraire par le suicide aux horreurs d'un pareil sacrifice, et dans l'égarement du désespoir, il courut se précipiter du haut des remparts de son domaine dans la rivière qui en baignait le pied, et qui, nommée à cette époque *Dourdoun* (eau profonde), reçut le nom d'Elorn pour perpétuer le souvenir de ce triste événement. — Mais la fortune une fois enfin sourit à sa victime. En effet sur la berge, deux voyageurs qui descendaient chevauchant le fil de l'eau, virent un homme occupé à se débattre au milieu du courant. Aussitôt ils lancèrent leur monture dans la rivière et ils parvinrent à s'emparer du malheureux Elorn au moment où il s'abandonnait à l'abîme. Des soins empressés le rappelèrent à la vie, partant à la conscience de son piteux cas, dont il fit le douloureux récit à ses sauveurs. — Or, ceux-ci n'étaient autres que deux seigneurs de la Grande-Bretagne, les chevaliers Derrien et Neventer, deux saints alors inconnus et sous l'intercession desquels devaient se placer plus tard deux paroisses du Finistère. Ils revenaient du Levant où ils avaient assisté à l'abjuration de l'em-

pereur Constantin, et regagnaient, après avoir accompli je ne sais quel pélerinage dans le pays armoricain, le point de la côte où les attendait un navire prêt à faire voile pour leur patrie. — Après avoir de leur mieux consolé et encouragé le malheureux roi, ils lui promirent de le délivrer du terrible fléau s'il voulait embrasser le christianisme. Elorn refusa d'abjurer la foi de ses ancêtres, mais il s'engagea par serment à faire ériger sur ses domaines une église et à laisser élever son fils dans la religion de Jésus-Christ. Les généreux chevaliers, voulant bien se contenter de ce compromis, se rendirent aussitôt à la caverne du monstre et au nom de Dieu ils le sommèrent de comparaître. L'animal bondit soudain remplissant l'espace de ses farouches sifflements, et son formidable aspect eût certes terrifié des âmes d'une trempe moins solide. Il était long de plusieurs toises. Sur son corps qui se tordait en anneaux, s'imbriquaient de rudes et dures écailles, il avait la tête d'un coq, sa gueule qui s'ouvrait armée de dents pareilles à des poignards n'eût fait d'un bœuf qu'une bouchée, son œil rond de basilic dardait un regard mortel. Mais Dieu était avec les chevaliers. Le plus jeune, Derrien, mit pied à terre, marcha au dragon; sous la puissance du signe de la croix il fit courber le

front jusque dans la poussière à la terrible bête, et lui passant au col une écharpe il en mit une extrémité aux mains du petit Riok. Celui-ci put alors conduire l'animal rampant et docile jusqu'aux pieds de son père. — Débarrassé d'un péril imminent, le roi eût d'abord des effusions de gratitude. Il combla d'actions de grâces ses deux libérateurs, et pour les honorer autant qu'il était en lui, il les escorta par le pays jusqu'au point de la côte où ils devaient s'embarquer. On y arriva menant toujours en laisse le dragon captif et soumis, puis quand l'heure du départ fut venue, les chevaliers, avant de prendre congé d'Elorn, ordonnèrent à l'animal de se précipiter dans la mer et de s'y noyer, ce qu'il fit avec une résignation exemplaire. — La grève où s'accomplit ce mémorable événement s'appelle encore aujourd'hui Pontusval, de *Poul beuz an aneval* (l'étang où s'est noyé la bête).

LXX

Cependant Elorn qui était de ceux dont parle saint Paul dans sa deuxième épître aux Corinthiens, oublia vite le service rendu et se montra peu disposé à édifier la chapelle promise. Néanmoins, pour se soustraire aux obsessions et aux reproches de sa femme et de son fils, il désigna sur la partie la plus déserte, la plus sauvage de son territoire, un emplacement où il fit porter les matériaux nécessaires à la construction projetée. Mais par une puissance surnaturelle, ces matériaux désertaient durant la nuit la place où ils avaient été déposés durant le jour, comme si le lieu choisi était indigne d'une destination sacrée. Elorn apprenant cette étrange aventure entra dans une grande colère. Il accusa sa femme et son fils d'être de connivence avec d'habiles mystificateurs, et les bannit à jamais de sa présence. L'épouse et le

fils chassés durent alors chercher un refuge dans un domaine que la reine possédait au bord de l'eau sur la lisière de la forêt de Landerneau (1). L'épouse exilée y fit bâtir une chapelle où elle passa pieusement le reste de ses jours. Riok se retira, vers l'an du salut 352, dans une grotte sauvage au bord de la mer; il y vécut environ 41 ans adonné aux austérités et aux macérations de toutes sortes, et n'ayant sur le corps pour unique vêtement qu'une certaine mousse verdâtre, merveilleux enduit qui lui couvrait la peau et la garantissait des injures du temps. Ce fut dans ce piteux état que saint Guenolé le recueillit pour le conduire au monastère de Landévennec, où il mourut quelques années plus tard en odeur de sainteté.

Et maintenant nous passerons, s'il vous plaît, du légendaire Albert le Grand au chroniqueur Ermold Nigel, bénédictin d'Aquitaine au IXe siècle, et vous saurez quel vaillant était celui qui laissa son nom au château.

(1) Au château de la Joyeuse-Garde.

LXXI

Charlemagne vient de mourir. Les Bretons qu'il avait soumis, « ce qui ne s'était pas vu jusque-là » disent les annales d'Eginhard, se révoltent en 818 et reconnaissent pour leur roi Morvan, seigneur de Léon, prince énergique et rusé qui eût sérieusement inquiété la France si la mort n'était venue l'enlever au début de son règne. — Bien que Nigel traite cette royauté avec ironie et dise que « Morvan était roi si l'on peut appeler roi celui dont la volonté ne décide rien. » Louis le Débonnaire prend au sérieux la révolte et ne s'abuse point sur les conséquences de l'élection du monarque breton : aussi lui envoie-t-il en ambassade l'abbé Withcaire. Celui-ci trouve le rebelle à son habitation de Roc'h-Morvan, qu'il préférait à toute autre, parce qu'il y vivait dans la plus grande sécurité. Withcaire cherche à

émouvoir le chef breton, et dans un discours prolixe, où il passe en revue les malheurs des héros de l'Iliade et de l'Enéide, il essaie de lui faire envisager les périlleux hasards où il va se lancer, s'il reste sourd à ses exhortations. Le Breton, têtu et ignorant, fort peu touché de cette rhétorique, fait à l'orateur cette réponse altière : « Hâte-toi de rapporter ces paroles à ton maître : les champs que je cultive ne sont pas les siens et je n'entends pas recevoir ses lois; qu'il gouverne les Francs; Morvan commande à juste titre aux Bretons et refuse tout cens et tout tribut. Que les Francs osent déclarer la guerre et sur le champ moi aussi je pousserai le cri du combat et je leur montrerai que mon bras n'est pas encore affaibli. Withcaire retourne vers Louis et annonce le fâcheux résultat de sa mission. Le roi de France aussitôt dirige vers la Basse-Bretagne une armée qui vient camper sur les limites de la forêt de Bréziac. Morvan s'apprête à quitter son château, sa femme et ses enfants pour marcher à l'ennemi, mais avant de partir, fidèle à des habitudes dont le pays conserve religieusement la tradition,

Potus prægrandia vasa
Ferre jubet solito, suscipit atque bibit.

« Il commande d'apporter selon l'usage d'immenses coupes remplies de vin, en prend une et la vide d'un trait. Il vole ensuite au combat, il s'élance comme l'éclair sur les ennemis qu'il rencontre, les attaque et plonge son épée dans leurs larges poitrines ; il porte la fureur de ses armes tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et fidèle à la manière de combattre de ses aïeux, il fuit un instant pour revenir à la charge. Il jonche la terre de cadavres... Telle une ourse dévorante à qui ses petits nouveaux-nés viennent d'être enlevés court en hurlant de rage à travers les champs et les forêts (1). »

Sur ces entrefaites « un cavalier français nommé Coste fond avec impétuosité sur Morvan et lui porte un coup bien assuré dans les tempes. Morvan que la lance a percé tombe sur le sol. Coste alors met pied à terre, tire son glaive et décapite le vaincu. Mais au moment où le Breton exhale sa vie dans un dernier soupir, un des guerriers de

(1) Notes historiques de M. Miorcec de Kerdanet sur la *Vie des saints de Bretagne*. — Les ruines de Roc'h-Morvan appartiennent aujourd'hui à M. de Kerdanet. Elles ne sauraient être mieux conservées que par cet archéologue et cet érudit.

Morvan frappe Coste d'un coup mortel. « Imprudent Coste, ainsi tu péris, hélas ! au milieu de ta victoire ! »

LXXII

Là s'est arrêtée la chronique, mais l'esprit breton ne pouvait s'accommoder de cette mort qui, bien que glorieuse, a été après tout commune à plus d'un valeureux capitaine. La ballade devait se charger d'embaumer le souvenir de Morvan Lez Breiz dans le prestige du merveilleux. Donc, après avoir chanté jusqu'à la fin des fins, les vaillantises du chef, les bardes imaginèrent un dénouement plus conforme au goût bien connu de leurs compatriotes pour les choses surnaturelles. — Ce dénouement le voici :

Malgré de sinistres présages et des pronostics menaçants, Lez Breiz, qui ne veut pas fuir devant la mort, a livré à Louis le Débonnaire ce fatal combat où nous venons de le voir vaincre et déca-

piter. — Mais voilà qu'à minuit dans la forêt d'Helléan, par une bise glacée, un ermite entend frapper trois coups à sa porte. — Qui êtes-vous? — « La Bretagne me connaissait bien au jour de son angoisse ! j'étais Lez Breiz. — Vous êtes un séditieux, vous êtes l'ennemi du roi béni. — Je ne suis pas un séditieux, maudits soient les traîtres et le roi, et les Francks ! » — L'ermite ne voulant pas encourir la colère des gens du roi refuse l'hospitalité. Lez Breiz le menace d'enfoncer la porte. L'ermite alors allume une torche de résine et ouvre. « Or, quand la porte fut ouverte il recula épouvanté — en voyant s'avancer un spectre tenant dans ses deux mains sa tête — les yeux pleins de sang et de feu, tournoyant d'une manière horrible. » — « Le Seigneur-Dieu, dit Lez Breiz, a permis aux Francks de me décapiter pour un temps et maintenant il vous permet à vous de me *recapiter* si vous le voulez, parce que j'ai été débonnaire et secourable à mes sujets. » Grâce à l'ermite le fantôme redevint homme, mais il dut pendant sept ans se soumettre à la rude pénitence de porter une robe de plomb cadenassée au col et chaque jour à midi de se rendre à jeûn sur le sommet d'une montagne pour y puiser de l'eau. — Plusieurs le reconnurent en cet état, sa barbe

blanche pendait jusqu'à sa ceinture. Enfin un jour son écuyer qui le cherchait depuis sept ans vint en ce lieu. Il entendit les hennissements plaintifs d'un cheval, et vit près de la fontaine le cheval noir de Lez Breiz. Il ne buvait ni ne mangeait, mais il flairait le gazon et grattait avec ses pieds. Parut un vieillard. — Dites-moi, fit l'écuyer, qui est-ce qui dort sous ce tertre? — « C'est Lez Breiz, tant que durera la Bretagne il sera renommé. Il va s'éveiller tout à l'heure en criant et va donner la chasse aux Francks (1) ! »

Différents peuples ont fait aux héros de leurs prédilections la même destinée poétique. Arthur chez les anciens Bretons, Marco chez les Slaves, don Sébastien chez les Portugais, pour un temps retirés dans l'ombre, devaient un jour reparaître et accomplir de grands événements. — C'est encore une tradition pareille qui prête à Victor Hugo l'un des plus puissants effets de son magnifique drame des *Burgraves*. — Vous connaissez le sombre récit de l'étudiant Karl, cet orage qui prépare l'entrée foudroyante de l'empereur Frédéric Barberousse.

(1) M. de la Villemarqué, *Barzaz Breiz*.

C'était un lieu lugubre. Un endroit redouté ;
Un essaim de corbeaux sinistre, épouvanté
Tourne éternellement autour de la montagne.
Le soir leurs cris affreux, lorsque l'ombre les gagne,
Font fuir jusqu'à Lautern le chasseur hasardeux.
Des gouttes d'eau du front de ce rocher hideux
Tombaient comme les pleurs d'un visage terrible.
Une caverne sombre et d'un aspect horrible
S'ouvrait dans le ravin. . . . .

Le comte Max y pénètre et trouve dans l'ombre « ceint du glaive, vêtu de pourpre et couronné » un vieillard étrange.

Il dormait d'un sommeil farouche et surprenant;
Sa barbe d'or jadis, de neige maintenant
Faisait trois fois le tour de la table de pierre....
. . . .
Aux pas du comte Max dans le noir corridor
L'homme s'est réveillé, sa tête morne et chauve
S'est dressée, et fixant sur Max un regard fauve;
Il a dit en rouvrant ses yeux lourds et voilés :
— Chevalier, les corbeaux se sont-ils envolés?

Le dormeur impérial du Kaiserlautern n'est autre que Frédéric Barberousse, l'aigle qui tout à l'heure va s'abattre sur le nid de corbeaux des Burgraves.

N'est-ce pas ici le cas de s'écrier avec le *Comte Hermann :* — « Légendes ! dira-t-on, légendes ! Légendes soit ; mais c'étaient des hommes de fer ceux sur lesquels on faisait ces légendes-là ! »

LXXIII

Bien que je ne veuille pas dire précisément qu'on puisse arriver à cloche-pied au sommet du donjon, son escalade n'est ni difficile ni dangereuse. Les gens distraits ou sujets au vertige feront peut-être mieux de s'en abstenir si le sol est humide et s'il fait du vent ; quant aux autres, je suis sûr que c'est avec une prudence commandée par la profondeur de l'abîme, que, pour tourner un pan de muraille épais comme un rempart, ils appuieront le pied sur un espace qui, de jour en jour, devient moins capable de le recevoir tant l'usage le détériore. La chose faite, ils se trouveront dans la principale enceinte. Mieux encore, je leur conseille de gravir le point culminant de la ruine et je leur promets un paysage plein d'intérêt et de contrastes. Le rocher se trouve juste à l'intersection de deux vallées qui courent l'une

du levant au couchant entre le village de Pont-Christ et la rade de Brest; l'autre du nord au sud entre les paroisses de Lanneufret et de la Martyre. — Rien de joyeux, de frais, de fertile, comme ces vallées que sillonnent mille ruisseaux et où les prairies et les champs de légumes bordés de buissons, étalent les nuances les plus violentes, les plus sombres et les plus pâles de la verdure. Là-bas les fleurs du genêt et de la lande dorent une colline; les bruyères en revêtent une autre des tons roses de la fleur du pêcher; sur celle-ci, se dressent en amphithéâtre d'épais taillis; sur celle-là, les sapins et les mélèzes, au tronc couleur de rouille, grimpent à la débandade à travers les rochers qu'ils étreignent parfois de leurs racines pareilles à des serres. — Selon les fantaisies de la lumière, l'Elorn dont on commence à suivre le cours, depuis le charmant village de Pont-Christ assis à l'est, le pied dans l'eau, se montre d'abord semblable à ces rubans bleu pâle lamés d'argent qui transparaissent sous la coiffe des paysannes bretonnes. Promenant ses joyeux méandres à travers la vallée de Brézal, on la voit chatoyer au soleil, s'éteindre sous les reflets, s'enfoncer comme une couleuvre sous les ombrages, pour se montrer plus loin élargie en miroir; traverser Landerneau qui dresse

dans l'ouest ses clochers à jour, reparaître par delà les grands bouquets d'arbres de la ville, s'unir au bras de mer que le flux conduit à sa rencontre, serpenter de nouveau entre des rives escarpées et se perdre enfin dans la rade de Brest que continue au couchant l'immensité radieuse de l'horizon.

LXXIV

Si la tête brûlante et lourde, si le regard ébloui par le soleil, si fatigué d'une longue promenade l'on redescend chercher la fraîcheur de l'ombre dans l'enceinte carrée de la tour, et le repos sur ce velours vert étoilé de marguerites douces compagnes des ruines, on entend s'élever des profondeurs environnantes une rumeur harmonieuse, où mille bruits divers se confondent, se séparent, s'éteignent et renaissent plus clairs, plus précis, plus distincts. Vous reconnaissez le fracas de la cascade et de ses éclaboussures, la fanfare sonore du courant, la note argentine du ruisseau. Les lierres voisins frissonnent sous de folles brises qui, suivant leur direction, affaiblissent ou laissent arriver vibrants les sons du cor et les jappements d'une meute en défaut, puis tout s'éteint, hormis la voix de l'eau; puis au loin s'élèvent les mugissements des bœufs

et l'appel prolongé que hurle le *corn-boud* aux pâtres et aux valets de ferme; le silence se rétablit encore et le courant seul chante son éternelle psalmodie. — Mais par les ouvertures béantes au pied des murailles, sur le village, tout-à-coup monte lugubre et entrecoupé le tintement du glas. La voix d'airain semble cachée dans la ruine même. A sa première clameur une chauve-souris, — un maudit peut-être qui sous cette forme vient visiter le théâtre de ses méfaits, — s'échappe d'un réduit obscur, lance joyeusement sa note aiguë et passe m'effleurant de son vol inégal. — De doux et tendres roucoulements, des plaintes étouffées, des soupirs mystérieux s'élèvent aussi du sein des ifs; c'est la gémissante voix des colombes mises en émoi par la sonnerie funèbre. On dirait les âmes en peine de ceux qui dorment couchés sous l'herbe autour de l'église! Ces vibrations de la cloche, ces accents chargés de langueurs comme le refrain des berceuses, ces murmures sans fin et surtout cette sorte d'affaissement que cause une promenade longue et inaccoutumée au grand air, inspirent un sentiment de mélancolie à l'entraînement duquel peu à peu l'esprit s'abandonne. — Sur cette terre où l'on est de retour, après avoir été je ne sais où, chercher je ne sais quoi, quand

on avait peut-être le bonheur sous la main; on évoque les souvenirs du passé et les intérêts du présent. On retrouve sans peine les morts chéris au bienveillant visage, mais où chercher les absents tant aimés et peut-être si oublieux ? — Puis c'est encore l'essaim des impressions apaisées par le temps qui de nouveau s'agite et accourt sinistre. Les joies évanouies, les serments les plus éperdus et pourtant violés dans leur fleur, les courroux frémissants, les reproches amers tout trempés de larmes, les trahisons de l'amitié, les espérances qui ont pris un joyeux essor et qui sont revenues éplorées, traversent tour à tour la mémoire lucide avec des formes et des visages, hélas ! trop connus; des visages irrités ou sévères, — quelquefois aussi empreints de triste résignation, de tendre clémence, et l'on se complaît avec une sorte de douloureuse ivresse à cette revue d'événements accusateurs sans doute, mais plus souvent encore accusés; bien qu'on en doive sortir le cœur plein de ressentiments, d'angoisses, de tardifs regrets, d'impuissants repentirs. — Ah ! fatale mémoire, n'êtes-vous pas le ver rongeur des consciences alarmées et des âmes inquiètes ?

LXXV

Je n'ai point hésité à écrire les lignes qui précèdent, parce que vous partagez peut-être cette croyance assez générale que la grande nature du bon Dieu occupe son air pur et vivifiant, les pénétrantes senteurs de ses forêts et l'harmonieux concert de ses voix sans nombre à chanter le *Sursum corda !* aux âmes affligées ; détrompez-vous : rien n'est plus propre que la solitude des champs à entretenir, à développer l'énervante passion de la rêverie chez certaines organisations pour peu qu'elles y soient enclines et à l'inoculer même à celles qui lui sont le plus réfractaires. Donc, si vous êtes en proie à des préoccupations cruelles, si surtout une peine d'amour qui vous a brisé le

cœur, y manifeste encore par le plus vague tressaillement un reste de vitalité, défiez-vous de la campagne armoricaine et ne vous avisez pas d'y chercher le lotos ou le népenthès, ce fruit et cette fleur de l'oubli dont parle Homère. Le moindre myosotis à l'œil bleu, la tige souple et flexible d'un arbuste, d'étranges aromes venus on ne sait d'où, le mineur langoureux d'un sône, les mélancolies du ciel et du paysage; tout contribuerait à réveiller vos ennemis, à les rendre plus vivaces, plus farouches, plus acharnés, et jamais mieux qu'alors vous ne comprendriez l'immense abattement que renferme cette parole du Sauveur : *Tristis est anima mea usque ad mortem !*

Sous l'étreinte de cette voluptueuse défaillance, un caprice de ma mémoire, éveillé par la vue de la mer à l'horizon, sans doute, me fit associer un souvenir des pays lointains aux troubles inquiets qui s'étaient emparés de ma pensée. J'écrivis alors quelques lignes à une personne amie dont le cœur est indulgent, dont la parole est consolante, dont la main fidèle toujours est prête à soutenir ceux qui faiblissent, et pourtant ce n'est point à vous. — Ces lignes les voici :

A L. LAURENT-PICHAT.

Parfois chez les Teïs (1), aux rayons du couchant,
Une sauvage Théorie
Monte sur la pirogue, entonne un joyeux chant
Et s'éloigne toute fleurie.

Elle gagne bientôt des bords mystérieux :
La nuit couvre d'un chaste voile
Ses farouches ébats, jusqu'à l'heure où des cieux
S'efface la dernière étoile.

Je la vis revenir un jour. Elle passa
Front voilé, prit terre à la plage,
Et sinistre, abattue, elle se dispersa
Dans les ténèbres du feuillage.

Depuis souvent à vous je songe avec douleur
Mes espérances envolées !
Car vous m'avez aussi quitté le front en fleur,
Pour me revenir désolées

(1) Principale tribu de Nukahiva (îles Marquises).

Et la main sur les yeux ! — Mon cœur vous reconnait
Voyageuses brunes et blondes !
Il vous donne toujours les noms que vous donnait
Sa tendresse dans les deux mondes;

Mais il ne s'ouvre plus. De votre abri désert
L'une de vous a clos la porte,
Pour n'y jamais rentrer qu'avec le rameau vert,
Et je soupçonne qu'elle est morte !

LXXVI

Je ne saurais vous dire combien de temps je suis resté dans la ruine, mais quand j'en suis descendu le soleil baissait à l'horizon et j'allais être victime d'une autre perfidie habituelle à cette campagne humide et féconde en rhumatismes. Je vous la signale. On y rôtit ou l'on y gèle ; il n'y a pas de milieu. Je m'étais couché sur l'herbe ayant chaud ; je me suis relevé — le souffle de la mort au dos — comme on dit ici. A quelle Providence je dois peut-être de n'être pas déjà perclus, vous allez le savoir. — Au milieu de mes réflexions, une lourde main s'est appuyée sur mon épaule et m'a fort désagréablement surpris. Je me suis retourné : un pauvre diable fort déguenillé était là qui me présentait un petit album et me disait en son patois, mi-parti breton et français, qu'une dame de ma société l'avait sans doute perdu. — Je l'ai regardé

stupéfait. — Vous vous trompez, mon brave homme, je suis seul. — Ah! je vous croyais du joli monde (*tud gentil*) qui était ici tout-à-l'heure. — C'est moi qui gardais les chevaux, même que j'ai aidé une des demoiselles à monter le sien, même qu'elle a ri et qu'il m'a semblé, foi de Dieu! que le jour devenait plus clair. — Je me suis rappelé ma rencontre de la route et avec une singulière émotion j'ai ouvert le cahier espérant y trouver un nom, une indication. Rien : pas même d'initiales. Seulement sur la première page les majuscules suivantes : A. T. C. A. D. et le mot espagnol : *Ecija* — qui est le nom de la ville andalouse sans doute, plus loin deux ou trois paysages des grèves, et plus loin encore quelques pages de cette cursive, couchée, svelte, élégante, régulière et suffisamment illisible pour révéler une main anglaise; le cuir parfumé de la Russie recouvrait le tout. — Voilà un signalement auquel concourent trois nations; or, comme la maîtresse présumée du livre leur ferait honneur à toutes trois, je gagerais qu'elle est Française. — J'ai conseillé au paysan de déposer sa trouvaille chez le curé du bourg après lui avoir donné la récompense honnête.

LXXVII

Ai-je bien tout dit ? — Non. Dussé-je encourir votre blâme, il est un aveu que je ne puis vous taire. D'ailleurs plus que jamais, en ce moment, je suis en veine de confidences. — J'ai ouvert l'album vous le savez, et j'y ai jeté un rapide coup-d'œil, mais si rapide qu'il ait été, ce coup-d'œil m'a fait entrevoir certaines lignes où le hasard semblait avoir pris à tâche d'opposer une consolation et une espérance aux strophes découragées que vous avez lues tout-à-l'heure. Aussi ces radieuses lignes se sont-elles si bien gravées dans ma mémoire, que je me suis surpris bientôt à traduire sous une autre forme le sentiment qu'elles exprimaient et dont je venais d'être si vivement ému. Je veux consigner ici pour un double motif ce fragment de prose, déguisé en vers. D'abord si comme je le présume, vous vous rendez en le lisant complice de mon

indiscrétion, vous perdrez le droit de me la reprocher; ensuite si comme je le désire, il apportait à un autre esprit souffrant la douce émotion qu'il m'a causée à moi-même, je me réjouirais de ma faute. — Voici ce fragment :

. . . .

Je veux te consacrer ma vie,
Pour marcher dans l'âpre chemin,
S'il te faut la main d'une amie,
Marchons ensemble, prends ma main!

Si pour conjurer la tourmente,
Si pour endormir ta douleur,
Il te faut le cœur d'une amante,
Viens, tu dormiras sur mon cœur!

S'il faut une sœur à ton âme,
Viens comme à Dieu je suis à toi,
Qu'attends-tu pour guide? Une flamme?
Viens, j'ai le flambeau de la foi!

Marchons ensemble vers l'aurore,
Des jours que tu n'espérais plus,
Il est des bonheurs purs encore,
Les temps amers sont révolus.

. . . .

LXXVIII

L'heure n'était pas si avancée que je ne pusse m'enfoncer au midi de la ruine, dans ce délicieux vallon de Traon-Pérennès que les Ecossais de la ville voisine aiment à parcourir, parce qu'ils y trouvent les aspects et la nature de leur brumeuse et poétique patrie. J'y suis descendu par un chemin accidenté et ombreux. Des ormes graves, tristes, d'une altière élégance, s'y dressent le long des clôtures. J'ai traversé des taillis de chênes et j'ai suivi des sentiers que couvre le feuillage pâle des saules, que bordent des buissons émaillés de véroniques bleues, de jeannettes roses et où les brindilles vagabondes du chèvrefeuille se frayent un passage et surgissent çà et là en bouquets parfumés. — Cette campagne est de tout point la contre-partie du pays breton, triste et gris, austère et désolé que vous a présenté souvent déjà, avec

la sauvage énergie qui caractérise sa manière, mon habile compatriote Yan D'Argent. Peut-être quelque jour vous conduirai-je vers ces sites rocailleux où l'âpre vent des mers rougit l'herbe, où des nuages menaçants se vautrent sur d'incultes terrains hérissés de menhirs et fréquentés par les farfadets de la mythologie bretonne, connus sous le nom de *Corriganet* et de *Potret ar Sabbat*. Mais pour le moment c'est le pied dans l'eau qu'il nous faut continuer notre promenade ; ce sont les lieux hantés par les esprits des marécages, par les filles des brouillards nocturnes, qu'il nous faut visiter.— Partout en effet la source ruisselle avec cette petite voix flûtée du vase qui s'emplit. Les fontaines s'ouvrent limpides à l'abri des houx, au feuillage étincelant de baies de corail; l'eau des réservoirs dort sous un fin voile vert de lenticules, à demi relevé pour laisser une place nette aux ébats des faucheux et permettre à la tanche sournoise de s'y intéresser. Un flot rapide et clair coule au flanc noir des moulins, se brise sur la roue, rejaillit en éclaboussures de cristal et s'évapore en buée, où se joue comme un sylphe le spectre solaire. Il faut à chaque pas franchir un ruisseau qui glisse lestement sur son lit d'herbes couchées, et flottantes comme la chevelure des Nixes; il faut d'un pied

circonspect affronter des pierres glissantes et des planches mal assujetties pour traverser de larges courants, aux angles desquels le moindre obstacle amoncelle une écume éblouissante. Partout l'eau roucoule, gazouille, gémit ou ronfle en sortant des canaux en bois, en s'enfonçant sous des voûtes. On dirait un concert d'hydraules. Il semble réjouir les bergeronnettes. Vives, lestes, inquiètes, l'œil éveillé, l'oreille au guet, la queue frétillante, elles sautillent du gravier humide à la pointe des cailloux que lave le courant, avec mille cris aigus, mille adorables brusqueries. Une vapeur qui se condense en diamants le long des herbes, dans le calice des fleurs, qui couvre de pierreries le gazon, s'élève durant la plus grande partie du jour de ce paysage marécageux d'où s'exhale le pénétrant arome du céleri sauvage, l'âcre et fraîche senteur de la mousse des bois, des fougères mouillées qu'on respire avec tant d'ivresse après les averses orageuses de l'été.

LXXIX

Mais bientôt la végétation s'éclaircit. Sur les collines escarpées qui bordent le vallon, le roc se montre d'abord çà et là, trouant de ses pointes aiguës la toison d'or des landes, puis il envahit brusquement le terrain et finit par se dresser en murailles aux flancs abrupts qui se resserrent et surplombent le val avec une majesté sinistre et sauvage. — Au moment où j'approchais de cette gorge, le soleil couchant enflammait l'une des crêtes, où superbe comme Satan au milieu des perspectives rougeâtres d'un drame fantastique, se tenait un personnage appuyé sur une longue fourche. — Le brouillard commençait à envahir la vallée, il me restait une assez longue course à faire, je dus songer au retour et je pressai le pas. — Il faut vous dire aussi que depuis le bourg de la Roche-Morice, je n'avais pas rencontré une âme

chrétienne. Le moulin continuait sa tâche, il est vrai, mais sa porte était close, la roue devait tourner par pure habitude et sans souci du meunier absent. Or, sous l'influence de cet endroit solitaire et du jour mourant, ma pensée commençait à suivre une pente superstitieuse. Un souvenir de veillée, dont la sombre poésie de Goulven Lennoc'h, un barde du pays, a dernièrement ravivé en moi l'émotion, la légende des *Gannerez-noz* me revenait à la mémoire, et je ne pouvais imaginer un lieu plus favorable que celui où je me trouvais, aux opérations nocturnes des redoutables lavandières; s'il eût été l'heure classique, nul doute qu'au plus innocent coup de battoir, je me serais attendu à voir surgir ces pâles visages de clair de lune pour m'inviter à tordre le suaire humide. Ceci me conduit naturellement à déplorer que nos légendes bretonnes n'aient de crédit qu'à la condition d'être effrayantes. Les fées secourables, les esprits bienfaisants, les anges tutélaires, n'ont guère de prestige dans nos campagnes, mais l'ennemi du genre humain y conserve toujours le sien. Aussi trouveriez-vous au fond du sentiment religieux des Bretons surtout, bien moins l'amour de Dieu que la peur du diable. Cela ne vient-il pas du soin que l'on prend, de tenir l'esprit sans cesse en éveil sur

le maudit en déclarant de son ressort le fantastique personnel des récits de veillées ? Les superstitions mêmes qui de prime abord ont une apparence de voluptueuse sérénité, cachent toujours en fin de compte quelque diablerie. En effet, est-il une image moins effrayante que celle de cette ronde menée sur les gazons humides, aux lueurs argentées de la lune, par les diaphanes guirlandes de fiancées mortes avant le mariage ? Peut-on soupçonner une perfidie infernale dans le simple service que réclament de vous, au bord d'un lavoir, quelques travailleuses nocturnes pressées de besogne ? Et pourtant, si par charité chrétienne, vous cédez aux coquetteries engageantes des unes, elles vous entraînent dans leurs frénétiques tourbillons et reconnaissent votre condescendance à leurs fantaisies chorégraphiques en vous abandonnant plongé jusqu'au col, et plus encore parfois, au milieu d'un marécage. Quant aux autres, elles vous empêtrent les mains dans les plis d'un linceul mouillé et le tordent jusqu'à vous casser les bras. De pareilles inventions ne peuvent manquer de rendre égoïste un vrai Breton. Aussi n'aime-t-il guère à se déranger la nuit pour rendre un service. On lui a tellement inoculé la défiance du merveilleux que je ne sais trop, si dans cette conjoncture où Gisèle

lui apparaîtrait à l'angle d'un bois, il ne préférerait pas à la solitude, l'embuscade voisine d'un brigand prêt à lui demander la bourse ou la vie.— Il ne m'a point été donné, pour ma part, de me former une conviction à cet endroit. Nul bruit de battoirs n'a inquiété mon oreille. En revanche un implacable coassement de grenouilles m'a étourdi jusqu'à la route.

LXXX

Le soleil avait disparu, le crépuscule envahissait déjà la campagne ; une vapeur compacte qui marquait le cours de la rivière, ourlait comme une longue bande de ouate, la base de la colline, et pourtant on voyait encore la silhouette de la ville se détacher sur les calmes magnificences du couchant. Les lourds chariots qui reviennent le soir et « font aboyer les chiens dans l'ombre » allumaient leur lanterne trouble et passaient à mon côté ; tandis que marchant à peu près de conserve avec une caravane de charbonniers, j'écoutais ses conducteurs, qui, assis aux extrémités de la file et les deux jambes pendantes au même flanc de leurs montures, chantaient, accompagnés par la clochette des porteurs, un sône du pays dont ils

outrageaient, en vrais sauvages, les strophes ravissantes :

« J'ai vu près de la croix du chemin lundi — Une jeune fille belle comme les saints — Dimanche j'irai à la messe — Et je la verrai sur la place.

» Ses yeux sont plus clairs — Que l'eau dans un verre — Ses dents sont blanches et pures — Et plus brillantes que les perles.

» Quand il croîtrait au seuil de ma porte — Au lieu de vertes fougères des feuilles d'or — Quand j'en aurais plein mon courtil — Peu m'importerait sans elle.

» Chaque chose a sa loi — L'eau coule de la fontaine — Et descend au bas du vallon — Le feu s'élève et monte au ciel.

» La colombe demande un petit nid clos — Le cadavre une tombe — L'âme le paradis — Et moi votre cœur, ma douce amie !

» J'irai tous les lundis matin — Sur mes deux genoux à la croix du chemin — J'irai à la croix nouvelle — En l'honneur de celle qui m'est chère (1). »

(1) De la Villemarqué (*Barzaz-Breiz*).

Bien me prend d'être arrivé au terme de ma course, car je n'oserais rien ajouter après ces vers charmants. — Respirez donc en paix la fleur suave de poésie bretonne placée au bas de cette page où je ne puis mettre le bouquet de verveine que j'ai rapporté pour vous de ma promenade A TRAVERS LA BRETAGNE !

JOUR DE PRINTEMPS

JOUR DE PRINTEMPS

A S***.

O primavera gioventù dell'anno !
Gioventù primavera della vita !

I

Un habile écrivain, un aimable et doux penseur, dit quelque part, après avoir évoqué les plus touchantes réminiscences de son jeune âge passé en province : « On ne recommence plus ; mais se souvenir, c'est presque recommencer. » Plus souvent encore que les beaux esprits, les cœurs sensibles se rencontrent ; aussi tu as un jour exprimé devant

moi la même idée. Je suis donc autorisé à croire que tu feras un bon accueil aux pages que je vais écrire peut-être un peu à l'aventure, si, comme je l'espère, elles réussissent à bercer dans ta mémoire les souvenirs du pays natal, au temps où, libre de soucis, tu folâtrais sur les pelouses en fleurs du mois de mai.

Je viens de mettre à profit une matinée superbe et vraiment digne du printemps, — car cette année, je le constate, nous avons un printemps, bien que certains esprits négateurs s'obstinent à ranger cette saison au nombre des paradoxes de la poésie et des souvenirs mythologiques. — Je me trouve dans la campagne, et, fatigué d'une longue course à travers champs, je me suis assis sur un hêtre abattu à l'entrée du vallon de T***, qui joint la route de Saint-Thonan à Tré-Maria. Cet arbre semble avoir été placé là dans le but unique d'arrêter le promeneur assez distrait pour refuser un coup d'œil au charmant paysage qui s'ouvre devant lui. Tu connais ce paysage : on le rencontre un peu partout ; mais en Basse-Bretagne il est classique, et pourtant son charme, sans cesse ravivé par l'influence du temps et des saisons, demeure inépuisable. Si d'aventure tu l'avais oublié, quelques coups de plume vont suffire sans doute à

le réintégrer dans ta mémoire. — Entre deux collines qui s'élèvent en amphithéâtre, l'une, chargée de taillis d'un ton fauve, d'où surgissent çà et là de noirs sapins; l'autre, de landes aux fleurs d'or, s'étend une eau dormante où les reflets sombres de la colline de gauche et les reflets dorés de celle de droite s'enfoncent, séparés par l'azur du ciel. Des roseaux, des joncs, quelques plants d'osier dessinent au loin sur l'eau des méandres, où s'engage une escadre de canards, que rejoint sans effort, et comme attirée par un aimant, l'une de ses divisions retardataire. Au bord de l'étang, quelques saules sortent d'une collerette de nénuphars, leur tête noire, noueuse, singulièrement ébouriffée; plus près enfin, sous de vieux ormes enguirlandés de lierres, un moulin, l'écharpe bouillonnante au flanc, s'adosse contre la chaussée, qu'il domine à peine de son toit de chaume tout verdoyant de pariétaires. — Voilà le paysage tel que tu as pu le voir il y a dix ans; voici maintenant sous quelle influence il t'apparaîtrait aujourd'hui. — La campagne resplendit, inondée de lumière blonde; c'est à peine si une légère vapeur estompe les anfractuosités des lointains; la chaleur fécondante du soleil fait de toute part éclater les bourgeons; le vert tendre des feuilles naissantes crible de ses

grêles mouchetures les halliers et les taillis; des fleurettes sans nombre émaillent le versant des fossés. La brise, trop faible pour émouvoir les ramées, soulève pourtant des émanations douces quelquefois comme celles de la violette, quelquefois amères et pénétrantes comme celles du buis, des bruyères humides et des terres labourées. La joie est dans l'air, la vie partout. Des cris aigus et stridents sortent des gazons, les broussailles sont remplies de gazouillements et de frissons d'ailes; des grappes de friquets tombent de la cime des arbres, se pourchassent, roulent haletants, étourdis, jusqu'à mes pieds; et, dans le fourré voisin, un merle, — effronté conteur de gaudrioles, j'en jurerais, — scandalise ou fait pâmer d'aise, je ne sais lequel, tout une turbulente société d'oisillons. Le ruisseau..., le ruisseau lui-même, qui de là-bas accourt leste et clair, oubliant des houppes d'écume à l'angle de ses berges, précipite sa joyeuse allure en passant à mes côtés, et disparaît sous une voûte en chantant sa fanfare.

II

L'harmonieux ensemble de chansons et de murmures qu'exhale en ce jour d'allégresse la campagne rajeunie ; ces clartés, cet air tiède, ces senteurs que concentre le vallon, vous jettent bientôt,— et surtout après une marche forcée, — dans une sorte de langueur rêveuse ; des bruits confus la bercent d'abord, mais insensiblement ils s'éloignent, puis ils reviennent, grandissent, développent leurs ondes sonores, s'éloignent de nouveau ; les silences se succèdent, se prolongent... ; et ma pensée, qui se sent la bride sur le col, s'esquive sournoisement, comme si je m'avisais de contrarier ses tendances à se soustraire aux divertissantes réalités de notre monde sublunaire ! — Qu'est-elle devenue ? Je ne saurais le dire, jusqu'au moment où je la retrouve, ardente à la poursuite d'une créature enchanteresse, qui, préposée sans doute au

mystérieux travail du renouveau, semble avoir pour tâche d'égrener sur les buissons, les roses rouges qui couronnent ses bandeaux sombres. — Il serait superflu de t'énumérer ses prestiges; sache seulement qu'une merveilleuse faculté de perception me la montre alternativement sous les aspects les plus complexes et les plus chers à mes souvenirs, tantôt avec la pâleur chaude et la brûlante hardiesse des beautés du Midi, tantôt avec l'angélique et pensive sérénité des vierges blondes du Nord, suivant le caprice des clartés ou des reflets; son regard décoche des flèches ardentes, ou, douloureusement passionné, il entrouvre avec effort la double frange des cils; ou limpide et azuré comme le rayon du saphir oriental, sa consolante mansuétude fait éclore au cœur des tendresses infinies. — Combien de temps a duré ma poursuite? Je l'ignore; mais elle m'a conduit au radieux pays visité par Muller, — l'une de ses toiles en fait foi, — où des courants de fluides souverains, d'aromes fortifiants et réparateurs, éternisent la jeunesse de l'année et le printemps de la vie. Des groupes rayonnant de joie et de beauté émaillent le velours de la mousse; une brise, amoureuse des fleurs, secoue de ses ailes embaumées les suaves accords des concerts loin-

tains, et je crois deviner dans le chant d'une théorie, le doux conseil du *Pervigilium Veneris : Cras amet* (1)!...

Il m'est alors révélé, juge de mon ivresse, que la vertu régénératrice d'un certain fluide va me faire de la même essence que les élus de cet Eden. La ferveur de ma croyance au printemps, croyance qui de jour en jour va s'éteignant chez les mortels, est, si cela t'inquiète, mon titre le moins fantastique à cette faveur insigne.

. . . .

L'instant est venu; le fluide magique m'apparaît sous la forme d'un rayon aux lueurs d'émeraudes qui a son foyer aux lèvres de ma mystérieuse conductrice. Palpitant, éperdu, le cœur plein d'inexprimables adorations, je m'élance...

Soudain un cliquetis d'armes, un juron énergique, un nuage de poussière éclatent à la fois et me font bondir. — C'est l'inexorable réalité, qui, décorée du baudrier jaune de la gendarmerie départementale, m'arrache avec sa brusquerie accoutumée aux enchantements de mon paradis. — En

(1) Aime demain qui n'a jamais aimé;
Qui fût amant demain le soit encore!
A. DUMAS.

d'autres termes, un gendarme très-grand et très-lourd vient d'escalader la clôture qui fait à mon siége un dossier naturel; mais, la terre s'étant éboulée sous son poids, ils ont pêle-mêle roulé; de telle sorte que, sans la vigilante sollicitude de mon ange gardien, l'avalanche m'aplatissait. — Ce que je te raconte est d'une exactitude irréprochable. Je ne pourrais appliquer la même épithète à la tenue du susdit fonctionnaire, de violentes frictions ayant çà et là maculé son pantalon bleu.

Nous commençons à nous remettre, lui de sa chute, moi de ma surprise; il s'éponge le front, je me frotte les yeux; il jure encore sans s'excuser, et cette fois la chose me semble exorbitante; l'on dirait en vérité qu'il regrette de ne m'avoir pas écrasé tout à fait. — Pour commencer la conversation et pour unique reproche, j'ai bien envie de m'écrier, comme le Bertram de Mathurin : « Un ange planait sur mon cœur, et tu l'as effrayé! » Mais ce gendarme, complètement intempestif, me prévient d'une façon infiniment moins poétique :

— Sacrebleu! M'sieu, je suis en nage; voilà deux heures que j'emboîte le pas sur ses talons, et, juste au moment où je vais mettre la main dessus, prrrrout!

— C'est à peu près mon histoire.

— Et pourtant sa manille doit singulièrement lui alourdir la jambe.

— Peuh!

— Quoi! Vous l'avez vu?

— Si je l'ai vue! Des yeux noirs grands comme ça!

— Allons donc!

— Bleus comme les violettes, alors.

Le gendarme me regarde stupéfait.

— Ah! ça, mon bourgeois, est-ce que vous avez l'intention de me faire aller? Moi je parle d'une pratique, d'un forçat évadé du bagne (1).

— Pas moi!

— Il fallait donc le dire.

— Permettez, je ne vous demandais pas...

— Enfin suffit, mon gibier à moi a gité cette nuit dans la lande, et, à moins qu'il n'ait en poche le miracle du Juif-Errant, il sera repincé avant peu; car ce n'est pas ici comme en Ecosse, pas d'argent, pas de Suisse.

— Pauvre diable! ai-je fait machinalement.

Mon interlocuteur s'arrête court, réfléchit, et me décoche cette triomphante réplique :

(1) Ces lignes ont été écrites en 1855.

— M'est avis, M'sieu, que si, pendant que vous étiez là à *regarder en dedans*, il avait trouvé bon de prendre l'heure à votre montre, vous ne seriez pas si calme, hein?

— Prendre ma montre, il le pouvait; mais y prendre l'heure, c'est autre chose : ma montre n'a pas d'aiguilles, c'est un prétexte à breloques, voyez plutôt...

Le gendarme paraît contrarié d'avoir manqué son mot; aussi s'éloigne-t-il sans prendre congé de ton serviteur. Un instant après je crois l'entendre éternuer au bout du sentier, je pense à l'infirmité traditionnelle du corps militaire dont il est membre, je ris et je me trouve suffisamment vengé.

III

Des clameurs joyeuses, des voix enfantines s'élèvent tout à coup d'un pré voisin. Une femme y chante aussi à plein gosier, et avec cet entrain particulier aux cuisinières, une chanson que j'écoute d'abord d'une oreille distraite; mais la singularité du rhythme me rend bientôt plus attentif, et je parviens à fixer au vol les paroles suivantes :

... Ils s'en vont à l'église,
Le chapeau sous le bras.
Si Madame est bien mise,
Monsieur s'informera.
Ah ! dam ! ces messieurs pensent
Qu'on ne les connaît pas !

Curieux d'entendre de plus près la chanson, plus curieux peut-être encore de voir la chanteuse, je me suis approché de la haie qui m'en sépare, et je puis à travers la farouche crinière de ronces que

l'on oppose d'ordinaire aux tentatives d'escalade, contempler un frais et gracieux tableau. — Sur le tapis vert et douillet d'une prairie zébrée d'ombre, criblée de primevères, étincelante de marguerites au disque d'or, trois femmes sont assises et surveillent un turbulent troupeau d'enfants. Ils sont au moins une douzaine, chérubins roses et joufflus, mignonnes et pimpantes petites filles; ils courent dans l'herbe avec mille cris aigus, ils moissonnent les primevères et viennent verser à flots toute la cueillette dans le giron de leurs bonnes. Celles-ci s'occupent à rassembler les fleurs une à une pour en composer ces énormes boules d'un jaune pâle, que ton cœur a déjà nommées, j'en suis sûr, en tressaillant de joie et de jeunesse, des *bouquets de lait*; car bien souvent aussi, tu as cueilli des bouquets de lait. T'en souvient-il, c'était le jeudi toujours, jamais le dimanche; le dimanche on nous attifait ridiculement; puis, gourmés, engourdis et gauches, on nous produisait sur les promenades de la ville. Ce dimanche que nous donnait le bon Dieu, l'amour-propre maternel le dérobait sans remords à notre vie, comme si les jours de bonheur ne nous étaient pas comptés parcimonieusement. — Ah! si l'on cherchait *bien*, l'on trouverait peut-être dans ces dimanches mal

employés le germe de plus d'un de nos défauts actuels ! — C'était donc le jeudi ; l'école était fermée, et nous remettions au lendemain les leçons, — nos affaires sérieuses d'alors ; — partant, la journée s'ouvrait sans nuages. Qu'ai-je besoin d'ailleurs de parler au figuré ; les jeudis de ton enfance ne passent-ils pas tous dans tes souvenirs avec un ciel d'azur, une campagne verte comme l'espérance, pailletée de marguerites, et sillonnée de ruisseaux, dont la voix d'harmonica s'épuise en roûlades de cristal ? Ces jeudis-là étaient du moins ceux qu'on choisissait pour nous mener cueillir des bouquets de lait. Quelles courses alors au bord des chemins et à la lisière des taillis ! Quel plaisir de tremper notre pied dans tous les courants et de boire à toutes les sources ! Puis, quand l'un de nous découvrait un recoin mystérieux plus richement fleuri, — un *placer*, comme on dirait maintenant, — quels cris de surprise et d'admiration, quels appels à la bande disséminée, quels doux noms volaient dans l'air, et quelles douces voix répondaient à ces doux noms ! — Hélas ! plus d'une parmi les plus douces et les plus aimées, seraient aujourd'hui muettes à notre appel, car la mort a fait aussi sa moisson de primevères, mais avec un discernement cruel et qui justifie outre

mesure l'inquiétude d'un poète espagnol pour « celles qui naissent belles (1) ». Enfin, le soir venu, quand brisés de fatigue, débraillés, et les genoux verdis, nous revenions par le chemin, il fallait voir comme nous étions fiers de narguer les bandes rivales moins heureuses dans leur récolte, ou moins habiles que nous à faire valoir leurs trésors?

C'est aujourd'hui jeudi, les enfants que j'ai sous les yeux font à peu près comme nous avons fait; d'autres feront un jour comme eux, et cela durera tant qu'il y aura des primevères, des enfants et des jeudis.

(1) Ay ! de la que nace hermosa !

QUINTANA.

IV

..... Tu ris, tu ris bergère. — Ah! bergère, tu ris!

Ce refrain me ramène à la chanteuse, qui ne cesse de prodiguer aux échos les richesses d'une anthologie assez en rapport avec sa personne. C'est une grosse fille dont la face triviale accuse un état de santé des plus prospères; ses yeux et son nez accidentent si peu son visage de pivoine, que les premiers ne sauraient, même en louchant, constater l'existence du second. Ceci ne paraît point au reste influer sur son bonheur, si j'en juge par les accès d'hilarité qui, entre deux couplets, viennent à tout propos relever et découper en festons inégaux sa lèvre supérieure. En général je n'aime guère les éclats de rire, n'ayant jamais ressenti moi-même le besoin de rire aux éclats, que sous l'empire de certaines sensations de plaisir extrêmement désagréables, du genre de celles que l'on éprouve en se

cognant le coude ou le genou contre l'angle d'un meuble. J'ai donc déjà fait dix pas pour me soustraire à cette irritante gaieté, quand une voix nouvelle, mais cette fois d'un timbre sympathique, met à profit un silence inespéré pour s'élever de la prairie. Je m'arrête, j'écoute, j'écoute plus attentivement et je retourne à mon poste d'observation. Rassure-toi, je ne vais pas découvrir une merveille comme un impresario en voyage; non, la voix est faible, elle est même presque maladive, mais un petit frémissement fiévreux, qui semble sortir d'un cœur où l'amour a déjà planté ses épines, l'empreint d'une émotion pénétrante dont j'ai tout d'abord subi le charme. Elle chante sur un mode plaintif une de ces ballades aux couplets sans nombre. En voici l'argument; peut-être te la fera-t-il reconnaître. — Une pauvre enfant, en proie aux souffrances d'un premier amour opprimé, voit se dresser entre elle et le monde l'implacable grille d'un cloître. La douleur et le désespoir l'ont bientôt exaltée jusqu'au délire, et sous cette influence perfide se dissipent, au moins pour un temps, les dévorants souvenirs qui la consument. Les perspectives dorées de l'idéal s'ouvrent alors à sa pensée, qui s'élance radieuse et traverse les phases les plus suaves d'une vie de bonheur. Mais, hélas ! les

accents d'une voix chérie s'élèvent tout à coup sous la fenêtre de la cellule et portent au cœur de la recluse la magique euphonie du nom adoré : elle tressaille; une lueur fatale l'éclaire, et, brusquement rendue au sentiment de son infortune, elle exhale son âme dans un dernier cri d'adieu, dans une suprême aspiration d'amour. — Connais-tu la barcarolle de Schubert, cette voluptueuse rêverie que le temps jaloux vient assombrir de son vol, fouetter de son aile, menacer de sa faux ? — Eh bien ! je trouve une certaine ressemblance entre la mélodie allemande et le vieil air ; c'est le même sentiment de mélancolie passionnée, de douloureuse inquiétude, qui, dans l'une et dans l'autre, vous font vibrer les fibres les plus tendres du cœur et vous émeuvent jusqu'aux larmes.— De ma place je ne puis apercevoir les traits de la virtuose, mais seulement ses mains, qui, occupées à fixer un bouquet à l'extrémité d'une baguette, sont blanches, plutôt un peu épaisses que fortes, et paraissent assez molles, assez veloutées, pour qu'on ne puisse les soupçonner de se livrer à de rudes travaux. C'est, à n'en pas douter, une couturière. Elle porte une robe brune fort simple, un petit châle gris tout uni, et son bonnet de tulle noir, piqué à la tempe d'une rosette rouge, laisse à dé-

couvert des bandeaux de cheveux bruns, un peu arides comme ceux d'une convalescente. Pendant que je suis en train de me forger, en l'écoutant, l'idée la plus avantageuse de son visage, je remarque chez sa grosse voisine des signes d'impatience; mais juge de ma stupeur et de mon indignation, quand je l'entends s'écrier tout-à-coup :

— Jésus! Marianne, est-ce que t'as pas bientôt fini avec tes cantiques de Noël? Chante que'que chose de plus farce, t'es embêtante à la fin.

C'était, tu en conviendras, le cas ou jamais pour la Providence de se manifester, mais il paraît qu'elle n'a pas toujours sous la main un aérolithe ou un gendarme pour écraser...

— Je ne sais que des chansons tristes, a répondu Marianne, interrompant ma pensée homicide.

— Ah ben! réplique l'autre, j'aime, ma foi, mieux les miennes.

Et la voilà qui, derechef, jette au vent ces paroles :

Il n'y avait que la vache noire
Qui ne voulait pas danser.
Le loup la prit par l'oreille.
Gai! la farira dondaine.
Ma commère, vous danserez.
Gai! la farira dondé.

— Oui, mais tout ça c'est des bêtises, continue-t-elle; il est l'heure de partir, et vl'à le temps qui se gâte; allons vite, vite.

Ici elle donne l'essor à une volée de noms propres qui font accourir les enfants éparpillés dans la prairie. Marianne se lève à son tour, et je puis enfin voir son visage. — Tu vas probablement me soupçonner de continuer l'antithèse, en opposant Marianne à la joyeuse commère, sa voisine; mais, que m'importe, la vérité avant tout, — elle est ce ce qu'elle peut, — et je ne saurais rencontrer plus à propos cette citation, pour justifier non-seulement le portrait que je vais tracer de Marianne, mais encore toutes ces pages qu'un petit effort d'imagination rendrait assurément plus attrayantes. Marianne a le visage d'une pâleur à peine dorée; ses yeux, — je m'empresse de le dire, car c'est là son titre le plus réel à l'attention, — ses yeux sont noirs, et leur grandeur exagérée fait songer aux yeux de Junon, si singulièrement qualifiés par Homère, des sourcils veloutés, des cils épais et sombres les surmontent, les abritent de leurs franges et en tempèrent l'ardeur. Une nuance rosée apparaît vaguement sur ses pommettes qui sont peut-être un peu saillantes; son nez, d'un galbe énergique, rappelle celui du por-

trait de Byron enfant; sa bouche est singulièrement accusée aux angles, et je ne saurais dire si elle doit à l'estompe d'un duvet bleuâtre ou bien au renflement de la joue cette particularité qui lui donne un caractère à la fois souffrant et voluptueux.

Comme tu le vois, si ce visage est d'une séduction contestable, il est au moins de ceux qui sont dignes de fixer l'attention, de ceux qui étonnent s'ils ne charment pas. Pour moi, sa première vue, même au grand soleil, m'étonne, me charme et me pénètre du plus tendre intérêt ; il est vrai que d'avance j'ai doté Marianne, comme Silvio sa chanteuse inconnue, — d'une foule de perfections, peut-être, hélas! très-fantastiques.

Pourtant les préparatifs de départ s'accomplissent, on ferme les paniers, on relève les guirlandes et les bâtons ornés de bouquets, on se dispose à sortir par une tranchée ouverte sur le chemin, et bientôt la bande joyeuse et fleurie paraît à vingt pas se dirigeant vers la chaussée de l'Etang. Les enfants passent, la servante au rire désagréable les suit, puis vient une autre femme d'un âge mur, et enfin Marianne.

V

Je viens, je te l'avoue, d'éprouver une sorte de déception. La physionomie de ma sirène ne réalise nullement les promesses de son visage élégiaque. Je ne demandais à sa tournure ni souplesse ni légèreté, mais seulement un peu de grâce modeste, langoureuse, ou, à défaut, un peu de cet abandon morbide qui a aussi son charme. De tout cela elle n'a rien; en revanche, ses formes doivent à leur manque de finesse une apparence de vigueur fort rassurante, et il y a dans tout son port je ne sais quelle vulgaire expression, qui achève de bannir de mon cœur le sentiment de tendre et inquiète sollicitude qu'avait fait naître son premier aspect. On dirait, en vérité, qu'elle s'ingénie à contrarier les vues de la nature sur sa personne. — Le petit groupe me précède de quelques pas; mon voisinage semble l'intimider;

on y chuchote. Mais j'en suis bientôt séparé par une haie; les voix s'enhardissent alors, deviennent distinctes, et je puis entendre le dialogue suivant, que je ne voudrais pas altérer d'une syllabe :

— Mam'selle Sophie ! je vous ai déjà dit de ne pas aller au bord de l'eau ; revenez vite, ou il va vous arriver malheur comme à Louise***.

Cette interpellation et cet avis sont adressés, par la joyeuse commère, à une charmante espiègle, blonde comme les gerbes de juillet, fraîche comme une rose du Bengale, svelte et cambrée comme une Andalouse, qui de son pied mignon effleure l'ourlet de verdure de l'étang.

— Qu'est-il donc arrivé à Louise, ma bonne, demande un petit garçon à l'œil déjà rêveur.

— Tiens ! elle s'est *nayée* donc !

— Noyée de vrai ? Oh ! je t'en prie, conte-moi son histoire !

— Y a pas d'histoire : elle s'est *nayée* quoi ! *nayée*, v'là tout ; à preuve, Marianne l'a vue.

— Oh ! Marianne ! fait l'enfant, déjà suspendu au bras de cette dernière, dis, je t'en prie, comment c'est arrivé !

— Hélas ! cher bijou, personne ne l'a jamais su ; elle jouait, elle courait, puis elle a disparu ; on l'a

appelée longtemps, longtemps... et, comme elle ne répondait pas, on l'a cherchée, cherchée...; puis enfin on a vu quelque chose de blanc dans l'eau, tout près du bord, sous les ronces, et c'était Louisette.

— Comment qu'elle était ?

— Dam ! elle était pâle, pâle, pâle.... comme les bouquets de lait ; elle avait au front une tache violette et des déchirures aux mains : elle aura sans doute voulu s'accrocher aux ronces !

— Ma bonne, j'ai du chagrin !

— Du chagrin ! *Pourquoi* ? fait la servante.

— Pour Louisette, répond l'enfant.

— Dieu ! est-il bête, ce p'tit-là ! Encore si c'était hier ! mais il y a longtemps ; et puis, en v'là t'y une qui a eu de la chance de s'avoir *nayée* le lendemain de sa première communion : c'est pour sûr un ange du paradis à c't'heure !

— C'est égal, Marianne, j'ai du chagrin.

— Cher petit amour ! pauvre petit cœur ! Embrasse-moi ! embrasse-moi !

Et Marianne, enlevant de terre le petit garçon, lui applique sur les joues de gros baisers retentissants.

Que de véritable émotion dans cet élan, dans ces baisers-là, et avec quelle éloquence ils révélaient une tendre, une généreuse nature ! Oh ! ces bai-

sers-là, jeune fille, puisse le préféré de ton cœur te les rendre un jour comme tu les a donnés.

Je suis du regard la petite société, qui déjà se perd à l'angle du moulin, au tournant de la route. Marianne, l'esprit sans doute encore sous l'empire du navrant souvenir évoqué tout à l'heure, chante de sa voix fiévreuse un air larmoyant; puis elle disparaît à son tour, et sa chanson s'éteint sur ce motif douloureux et désolé comme un glas d'agonie :

Sonnez, sonnez, clochettes!
Sonnez bien tristement.
Ma bien-aimée est morte
A l'âge de quinze ans

VI

Je suis seul depuis un instant à peine, et déjà la solitude m'est odieuse. Pourtant j'ai voulu relire mes notes avant de poursuivre ma route, et bien m'a pris de cette précaution, qui va me permettre de modifier un peu le riant tableau placé en tête de ces pages. — Je m'étonne, en effet, d'avoir pu trouver en aussi joyeuse humeur cette campagne sur laquelle, au contraire, semble peser une atmosphère de tristesse et de mélancolie. — Les collines, l'étang, le moulin, les arbres, tiennent à merveille, comme par le passé, leur emploi d'accessoires de paysage classique; mais tout cela est gris, maussade et maigre, comme une mine de plomb exécutée par une pensionnaire zélée du Sacré-Cœur, avec un crayon taillé consciencieusement. Des nuages ont chargé le ciel; le soleil n'y montre plus qu'un disque blafard et sans chaleur. Une

bise de mars, qui sans doute aura trompé la vigilance de son gardien, m'attache un frisson entre les épaules. Les ajoncs aux fleurs d'or ont disparu sous une couche de linge sortant de la lessive; on dirait qu'il a neigé sur la colline. Plus de frissons d'ailes parmi les broussailles rechignées et sinistres; plus de chansons dans ce taillis suspect, où se montrent de temps à autre des chapeaux galonnés en quête d'un bonnet rouge. Sur la surface de l'étang, grise, ridée, sans reflets, la bande effarée des canards, tire en toute hâte vers le bord, en poussant des clameurs d'épouvante, comme si ses explorations avaient amené la découverte, parmi les roseaux, d'un pauvre petit corps meurtri au front, déchiré aux mains. Que te dirai-je, enfin? ces primevères qui m'entourent ont la pâleur de la mort, ces violettes le ton livide des cicatrices, et le courant lui-même, à l'expression duquel je m'étais mépris tout à l'heure, — un sanglot diffère si peu d'un éclat de rire! — semble fuir en désespéré ce paysage funeste. — Je m'en éloigne aussi, mais la tristesse n'est pas seulement aux lieux que j'abandonne, elle est sur ma route, elle est surtout dans mon cœur, et il suffit de l'objet le plus insignifiant en apparence pour l'y raviver; de ces primevères qui, égrenées par les enfants

sur leur passage, gisent déjà flétries et à moitié enterrées dans la poussière; de ce hêtre dont l'écorce noircit sous le coup machinal de mon bâton et laisse échapper sa sève comme des larmes; de ce feuillet qui, tombé d'un bréviaire sans doute, me met sous les yeux la triste parole de Jonathas: « *Gustavi paululum mellis, et ecce morior!...* »

J'en étais là, quand les gouttes avant-courrières d'une averse tigrant autour de moi le sol, m'ont forcé de chercher un abri que j'ai trouvé... une heure après avoir reçu une douche complète. Ma disposition d'esprit n'y a gagné, je le crains, qu'une pointe d'humeur particulièrement préjudiciable à mes idées antérieures sur le printemps, et je reconnais à mes doutes actuels, combien il était juste qu'on m'escamotât le dénouement de mon rêve. Mais des doutes infiniment plus sérieux m'alarment. Au moment où j'achève de rassembler ces feuilles éparses, je me demande si elles atteindront le but que je me suis proposé en te les écrivant. Le cœur, je le sais trop, hélas! a ses caprices, et il s'avise parfois de faire pousser en regrets les souvenirs que l'on y sème à certaines heures : aussi ai-je voulu, dès mes premières lignes, te prémunir contre une surprise de ce genre. Ce n'est point assez : je veux encore placer au front de ces pages

un titre, qui, semblable à une vigie signalant un danger, pourra peut-être éveiller tes défiances et te préparer à d'autres mécomptes; si tu n'as pas oublié ce dicton du pays : Traître comme un jour de printemps !

(Illustration) 12 mai 1855.

FIN

BREST. — IMP. J. B. LEFOURNIER AINÉ, GRAND'RUE, 86.

BREST. — IMP. J. B. LEFOURNIER AINÉ, GRAND'RUE, 86